

« — Mes bons amis, comme aux temps bibliques, je vous rappelle les paroles de l'Ecclésiaste : Vanité des vanités, tout n'est que vanité.
— Ici, tout n'est plutôt que nudité ! »

Lespinasse à M^{me} Pataflan,
dans *L'île aux femmes nues**.

I

851 IL ÉTAIT UNE FOIS... LA CHATTE MOUILLÉE

1974, *Hardcore*, X

Pr & dis : Lucien Hustaix, pour Les Films Hustaix. **Ré & sc** : Lucien Hustaix. **Adap & dial** : Lucien Hustaix, René Houaro et Christian Camin. **Ph** : Pierre Fattori (Eastmancolor). **Cam** : Maurice Giraud. **Mus** : Paul de Senneville et Olivier Tous-saint. **Maq** : Valérie. **As ré** : Alain Payet. **Script** : Béatrice de Nouaillan. **Dir pr** : Martial Berthot. **Déb tour** : 28/10/1974. **Dur** : 90 mn. **Visa** : 43230.

Avec : Claudia Zante (M^{me} Claire Fontange), Robert Leray (Pierre Fontange), Jacques Couderc (Germain), Jacques Mar-beuf (Gustave), Minia Malove (Monique, la soubrette), Denise Févier [= Denise Wéber] (Eva, la bonne des Fontange), Guy Bonnafoux (Grégoire, le boulanger), Marcel Richard (Marcel, le livreur), Andréa Grey (Jeanine, la femme du boulanger), Albert Nerrel [= Albert Lerner] (l'ami de Gustave), Colette Mareuil (l'infirmière), Lucette Gill (la cliente), Jacques Carsi (un habitué du bar), Marie-Thérèse Lecomble (la prostituée), Raymond Pierson (l'amant de Jeanine), Lydia [= Lydia Carol] (la serveuse), Aimé-Théo, P. Spiteri, Brochu, J.P. Casy.

Le village est en effervescence depuis que la comtesse Claire Fontange promet « *une nuit inoubliable* » à qui retrouvera Pussy, sa petite chatte grise égarée. Les hommes se concertent et vont se présenter à tour de rôle à la porte du château, un panier qui miaule à la main. Madame et sa bonne ne sont alors pas de trop pour rémunérer l'abnégation subite des villageois. Au grand dam des épouses qui, pour se venger, font appel aux services virils de Marcel, le livreur. En réalité Pussy n'a jamais disparu. C'est le propre mari de M^{me} Fontange, Pierre, jaloux des prévenances de sa femme envers l'animal, qui l'a séquestré, espérant un retour de faveur. Rien n'y fait pourtant et le voilà cocu et obligé de rendre visite chaque soir à la soubrette. Mais Germain, le majordome, est au courant de tout et fait chanter son maître. Il ne dira rien si le comte accepte d'intercéder en sa faveur auprès du boulanger Grégoire pour qu'il accepte de lui laisser épouser sa fille. Pierre feint d'avoir

retrouvé Pussy et Claire lui jure de ne plus recommencer ce genre de caprice.

Tragiquement nul et néanmoins historiquement assez émouvant. Dans une ambiance d'un anachronisme total à la sous-*Clochemerle*, on assiste au festival attendu de gags séniles et de cocuages en tous genres, où les jeunes femmes font preuve d'un goût prononcé pour les vieux messieurs encore vaillants. Il faut avoir vu la séquence du rêve, lorsque Guy Bonnafoux – faune ventripotent à la barbe piquée de fleurs et vêtu d'un pagne – se fait dorloter au son d'une symphonie par une Claudia Zante couverte de paillettes, dans un paradis réduit à trois guirlandes de Noël tombant du plafond. Robert Leray en aristocrate revêtant un drap de lit pour jouer au fantôme est ici beaucoup moins drôle que chez Claude Pierson (*Les Goulués**) et aucun bouleversement, s'il n'est vestimentaire, ne semble avoir affecté ce village français depuis les années trente. Comme aux beaux jours, le garde-champêtre roule tambour sur la place principale pour annoncer à ses concitoyens le drame qui frappe la communauté. Ce qui invite peut-être à cerner le cinéma d'Hustaix comme un mélange déconcertant de balourdise réactionnaire, d'épicurisme franchouillard et de bon sens commercial. Dans le grandiose, on n'est pas très loin d'Henri Lepage et, lorsque le fringant Jacques Couderc apparaît, on songe à Émile Couzinet. Bel exploit pour qui se réclamait des Marx Brothers ! Le film a été réalisé bien avant que les rayonnages de sex-shops ne proposent des séries du genre « France profonde », avec des physiques très communs d'amateurs jeunes ou moins jeunes. Il semble aujourd'hui avéré que tout ce qui a trait au hard soit le fait quasi exclusif d'Alain Payet, un cinéaste qui résistera aux diktats en matière d'esthétique corporelle quand l'industrie pornographique cherchera à les imposer. Lorsque Denise Wéber se charge de contenter de la bouche trois hommes à la fois, le gang-bang des futurs John Love n'est pas loin. N'épi-logs pas sur le titre subtil, mais au rang des chatteries, Claudia Zante, paragon de « MILF » avant l'heure, nous redonne du poil de la bête. EB

Sorties : 23/04/1975 en province ; 13/10/1976 à Paris (Beverly, Axis, Cinévog St-Lazare, Galaxie, Mille Colonnes).

Autres titres : *La Chatte mouillée* (tour) / *Made in France* (US) / *French Romance* (US).

Vid : *id* (Proserpine/Movie's).

852 IL ÉTAIT UNE FOIS UN HOMOSEXUEL

1978, *Hardcore*, X

Pr & dis : Norbert Terry, pour Les Films de la Troïka. **Ré :** Norbert Terry. **Sc & dial :** Norbert Terry et Claude Loir. **Ph :** Georges Markman (Eastmancolor – 16 mm). **Cam :** Marc Aillaud. **Mus :** Guy Printemps. **Son :** Patrick Louis. **Mont :** Michel Lewin. **Script :** Patrick Aubrée. **Dir pr :** Éric Desmoulin. **Dur :** 70 mn. **Visa :** 48918.

Avec : Swen Goteboerg (le Suédois), Philippe [= Philippe Veschi] (Pierre), Liliane [= Liliane Jeney] (Sylvie), Piotr Stanislas (le *leather-boy*), François [= François Dantchev], Gilles [= Gilles Dellac] (l'Antillais).

Un jeune homme androgyne, venant de Stockholm, débarque à la gare du Nord. Jamais il n'a oublié son ancien ami Pierre qui est maintenant marié avec Sylvie. Sylvie voudrait un enfant, mais Pierre n'est plus du tout comme avant. Il rentre de plus en plus tard ou plus du tout. Il y a comme un mur entre eux, « une barrière infranchissable, comme les rayons du laser, une barrière impénétrable ». Certes... « *La jalousie se nourrit du doute et meurt dans la certitude, dit-elle. Allez à la pissotière de la Villette à trois heures du matin, allez rue Sainte-Anne au lever du jour, à Notre-Dame-de-Paris pendant les carêmes, tous les soirs au Trocadéro où ça sent les huiles lourdes, le goudron frais, le musc, la sueur humaine. Allez au Dragon, ce cinéma ignoble de la rue du Dragon.* » Voici les conseils de Sylvie à Sven pour retrouver Pierre. Sven rencontrera successivement trois garçons ce qui donnera lieu à des parties de cul variées.

Antépénultième film de Norbert Terry, qui réalisa quelques-uns de ses longs métrages sur un canevas toujours identique : l'arrivée en train à Paris (*Jeune Proie pour mauvais garçons**), errances et déconvenues dans un Paris gay en proie à de multiples doutes. Son cinéma a quelque chose de Carné, du réalisme poétique et parfois des répliques à la Prévert. On sait Terry cultivé et aussi désinvolte. Ce film, au titre culte, fabriqué pour alimenter sa salle parisienne du Dragon, n'arrive probablement pas à la cheville de son ambition mais vaut pour l'évocation du Paris homo de 1978. On y voit la discothèque le Colony, le cinéma Le Dragon qui projette *Le Beau Mec**. La scène à l'intérieur de la salle est la plus réussie, première évocation cinématographique de *cruising* dans un cinéma baisodrome. Hormis ces quelques qualités d'importance, le film est mal cadré (n'est pas About qui veut), les décors sont parfois lourdement vernaculaires, le phrasé particulier des interprètes, probablement enregistrés en auditorium, semble ridicule. Philippe, cependant ici très beau et ténébreux, n'apparaît que dans ces longs flash-backs dominés par une lumière verte à la gloire de cet amour passé que Sven recherche et ne retrouvera pas. L'Antillais est baisé dans les jonquilles du bois de Boulogne, Stan, ici magnifique de fougue et de jeunesse, est accro au poppers et François déploie ses longs cheveux et exhibe son très gros calibre. Ce cinéma est enfantin et pourtant pornographique, ce qui fit dire « authentiquement pédérastique » à Bernard Millet. En effet, ces adolescents dénués de vraie raison circulent dans un film naïf, et ils s'endossent dans de longs plans à l'esthétique molle et inefficace. Pourtant la musique est jolie, sirupeuse comme un diabolos menthe.

Il faut voir ce film pour comprendre ce que Norbert Terry nous a laissé, l'éclosion d'un cinéma homosexuel fait avec de la boue. D'aucuns diront, c'est n'importe quoi, c'est folklorique. Ce cinéma-golem, films inachevés et stupides, ébauches pour que nos yeux voient, est un cinéma d'innocence et de stéréotypes, à l'humour vénéux – un regard d'autodérision porté sur la communauté. Si c'est involontaire, quel désenchantement pour l'estime de nous. HJL

« [...] Quelques scènes mettant en jeu (et dans un ralenti osé) des caresses amoureuses réciproques plastiquement intéressantes augurent de ce que pourrait être un authentique *cinéma pédérastique* si les prises de vues "hamiltoniennes" et agrestes n'étaient pas réservées aux seules nymphettes. À noter la performance physique de Piotr Stanislas, aux attributs généreux, tout à fait irrésistible dans son rôle de *leather-boy*, genre belle brute pour rendez-vous nocturnes. » (Bernard Millet, S80).

Sortie : 28/11/1979 (Dragon).

Autre titre : *A Gay Swede in Paris*.

Vid : *id* (Vidéomo, Fil à Film).

853 IL ÉTAIT UNE FOIS ~ ~ UNE SALOPE

1978, *Hardcore*, X

Pr : Georges Combret, pour Europrod. **Dis :** Audifilm. **Ré & sc :** Job Blough [= Anne-Marie Tensi]. **Ph :** Paul Soullignac (Eastmancolor). **Mus :** Philippe Bréjean. **Dir pr :** Yvette Crouzet. **Dur :** 63 mn. **Visa :** 49328.

Avec : Claude Janna (la cartomancienne et la lesbienne perruquée), Alain Plumey (le copain n° 1), Richard Allan (le copain n° 2), Erika Cool (la seconde lesbienne), Veronika [= Virginie Caillat] (la première partenaire du copain n° 1), Lucie Doll (la seconde partenaire du copain n° 1).

Deux amis arrivent chez une cartomancienne, sur les recommandations d'une amie de Tours. Ils espèrent quelques aventures : « *Je vous prédis une brune, une très jolie brune aux cheveux très longs. [...] Quant à vous, je vous prédis une blonde, une très jolie blonde aux cheveux très courts.* » Piètre voyante, puisque celui qui devait avoir la brune se retrouve avec une blonde (aux cheveux longs) sur le lit à couverture rayé d'une chambre minable, puis avec une rousse à cheveux frisés. « *J'en ai assez des putains, ça manque de chaleur humaine* » se plaint l'ingrat. « *Oh pauvre chéri, je vais remédier à cela* » lui répond la peu extra-lucide voyante. Le spectateur, hélas, ne voit guère de différences : mêmes positions, mêmes gestes, même chambre, même couvre-lit, mais la table de nuit en bois a été remplacée par des cartons, et la voyante – insigne privilège – a droit à une éjaculation faciale. Dans le couloir, fugace, un caniche pointe le museau. Perruquée, la voyante teste aussi le canapé de cuir avec une amie et parfois, entre deux longs et ennuyeux coïts, semble se morfondre dans son appartement, debout dans l'encadrement d'une porte, plan de liaison bref et inutile, avec un pot de fleur en amorce. Après un plan de cheminée, l'autre ami, qui n'a rencontré personne, rejoint la voyante et l'embrasse chastement. Il a beau être Richard Allan, la production lui interdit de harder. Toute la médiocrité, la désespérance des productions Europrod confectionnées en plans fixes par Job Blough (en fait le générique ne crédite personne), un redoutable calvaire pour le spectateur ! CB

Sortie : 07/11/1979 (Amsterdam St-Lazare, Scala, Delambre Montparnasse, Mexico).

Autre titre : *Il était une fois... une salope.*

854 ÎLE AUX FEMMES NUES, l'

1952, *Comédie sexy*

Pr : Michel d'Olivier, pour Carmina Films. **Dis** : Jeannic Films. **Ré & adap** : Henri Lepage. **Sc & dial** : Jacques de Bénac. **Ph** : Enzo Riccioni (N&B). **Cam** : Paul Soullignac. **As op** : Henry Frecon et Jean Malaussena. **Mus** : Guy Lafarge. **Orchestration** : Nelly Marco. **Chans** : *L'Île du Levant* int par Pierre Malar. **Son** : Roger Cosson. **As son** : Louis Bertone et Robert Cambourakis. **Mix** : Maurice Laroche. **Mont** : Marity Cléris. **As mont** : Ginette Ducoureau. **Maq** : Raphaël Raffels et Serge Gleboff. **Prises de vues sous-marines** : Michel Rocca et René Castel. **Séquences naturistes** : Jean-Albert Foëx et Louis Félix. **As ré** : Victor Mérenda. **Script** : Simone Pêche. **Rég** : André Baud. **Rég ext** : Claude Ollier. **Dir pr** : André Labrousse. **Ph pl** : Robert Tomatis. **Ext** : l'île du Levant. **Tour** : 01/09 – 14/10/1952. **Dur** : 96 mn. **Visa** : 15231.

Avec : Félix Oudart (Antonin Lespinasse), Jane Sourza (M^{me} Lespinasse), Armand Bernard (Théophraste Darcepoil), Lili Bontemps (Pataflan), Jean Tissier (le professeur Martifol), Alice Tissot (M^{me} Darcepoil), Jim Gérard (Oscar), Antonin Berval (Farigoul), Arius (l'aubergiste), Jacques Ciron (Hya-cinthe), Saint-Granier (le patron du cabaret), Michel Flamme (Alain), Nicole Besnard (Béa), Fransined (Marco), Julien Maffre (le chef des pompiers), Jean Sylvain (le commissaire), Bernard Musson (le curé), Jean Blancheur (le docteur Piéchu), Irène Larina, Marcelle Ferry, Nicole Villiers, Pierre Naugier, Arnaudy, Nicole Régnault, Lolita Lopez.

Au Paradou, petit village de Provence, le bonnetier Lespinasse compte bien décrocher sa place de conseiller général aux prochaines élections. Son concurrent, le pharmacien Théophraste Darcepoil, foment un complot avec l'aide de Farigoul afin de discréditer son adversaire. Il lui présente Pataflan, une chanteuse de cabaret qui l'entraîne sur l'île du Levant, le paradis des nudistes. Des photos compromettantes briseront facilement la campagne de Lespinasse. Mais contre toute attente, le bonnetier s'impose en héros, en déjouant les plans d'une bande de criminels, et trouve le bonheur au sein de la communauté naturiste.

Dépeint très justement par Jean-Pierre Bouyxou comme un « vaudeville féeriquement nul », *L'Île aux femmes nues* s'inscrit dans la veine des films naturistes français ballottés entre militantisme et exploitation du phénomène des années 50-60. Ici sous le couvert d'une comédie gauloise, on plaide en faveur de l'exaltation du corps nu. Sous le couvert de la satire politique, on prône les joies de la vie au grand air. Ici sous le couvert de l'éloge de la nudité, on offre un quota non négligeable de poitrines s'exprimant pleinement à l'air libre. Bien sûr il faut passer le cap d'un prélude un rien laborieux. Mais qu'importe. Félix Oudart (Lespinasse) singe Raimu alors qu'Armand Bernard (Darcepoil), lui, contrefait Juvet. C'est tétanisant ! Funambulesquement jouissif ! Le sous-Raimu et le sous-Juvet assurent le spectacle jusqu'à ce que *L'Île aux femmes nues* s'achemine dans sa seconde partie vers un improbable festival de nibards. Nibards, vous avez dit nibards ? La pagnolade anémique propose, époque oblige, un nouveau concept, une nouvelle idée de la nudité : le nudisme toplless. Avouez que l'entreprise prend là des allures de farce

surréelle. Plus encore lorsqu'un Jean Tissier très cabot emmène une intrigue policière aussi incongrue qu'un nudiste dans un défilé de combinaison de ski. Plus encore lorsque ce dernier traverse tout le film dans un seul et unique costume : un poncho. Plus encore lorsque le gardien borgne de l'île affirme à chacune de ses apparitions « ouvrir l'œil et le bon ». Plus encore lorsque Michel Flamme, le jeune premier, exhibe un bien curieux slip de bain géant coupé en V. Une façon comme une autre d'impressionner la chanteuse Lili Bontemps dont une seule œillade convertirait illico au naturisme le plus prude des jansénistes. Habitée des couvertures de *Paris-Hollywood*, la donzelle pousse la chansonnette et rayonne, avec ou sans tissus d'apparat, sur l'île. À la fois désuet, enchanteur et nigaud, *L'Île aux femmes nues* a gagné avec le temps, et à juste titre, ses galons de nanar réjouissant. Tellement réjouissant qu'il se clôt sur une scène hédoniste de banquet, piétinant joyeusement la politique pour lui préférer la nudité et la vacuité de la vie au grand air. En somme un *faites l'amour pas la guerre* bien avant le temps où l'on accordait le pouvoir aux fleurs. FT

« Des critiques, les naturistes et les usagers de l'île du Levant ne manqueront pas d'en faire. On eût préféré que ce lot de jolies filles aux seins nus s'ébattant dans la nature méditerranéenne, fût d'authentiques naturistes bronzées ; les corps à peine patinés, où se lit la trace d'un soutien-gorge absent, révèlent qu'il s'agit de girls professionnelles. Les hauts talons sonnent faux. Les attitudes n'ont pas ce naturel que nous connaissons. Enfin, on s'imagine que les nudistes n'ont pas d'autres occupations que d'étudier des figures rythmiques du style le plus pompier. Mais reconnaissons qu'il y a quelques bonnes scènes – que ne désavoueraient pas les naturistes les plus puristes ; par exemple, celle où tout le monde est assis, en plein air, autour d'une table pour le repas. Filles et garçons ont le torse nu, et cela rappelle l'atmosphère sympa des camps. Le tableau est un peu gâché à la fin, où l'on sert café, liqueurs, cigarettes... [...] Le naturisme n'est nullement chargé au cours de cette aimable pochade. Une partie seulement, d'ailleurs, se déroule au sein de la colonie nudiste. Ce qu'il faut retenir, c'est la connaissance qui est donnée implicitement au public qu'il existe des centres de nudisme, comme une chose normale et classée. Ne serait-ce qu'à ce titre, concluons par : très bien. » (critique parue dans une revue naturiste).

« [...] Il est douteux que ce film satisfasse les adeptes du nudisme, dont il s'amuse comme de tout le reste. Il satisfera encore moins les gens soucieux de morale. Ce spectacle, vu d'une salle obscure, privé de son cadre de soleil, d'eau et d'air pur, est uniquement du domaine de l'exhibitionnisme licencieux. » (Centrale Catholique du Cinéma, *Répertoire général des films 1953-54*).

Notes : Il existe aussi, pour l'exportation dans certains pays, une version habillée dans laquelle les comédiennes naturistes portaient des maillots de bain deux pièces. Le film fut distribué aux États-Unis comme un produit sexy. L'île du Levant, haut lieu du naturisme depuis le début des années 30, s'était déjà rodée à la présence de caméras avec le court métrage *Filles d'Ève* (1952) et allait devenir le décor privilégié de quelques *nudies* à la française (*Voyage à Troie**, *Rendez-vous sous la mer*, 1960). *L'Île aux femmes nues* fut en fait réalisé, en grande partie, par l'opérateur Michel Rocca (crédité d'ailleurs aux prises de vues sous-marines) et les scènes naturistes mises en boîte par les pionniers du film nudiste, Jean-Albert Foëx et Louis Félix. Foëx, spécialiste de la prise de vue sous-marine, allait devenir un prolifique écrivain et contribua même à fonder la Cinémathèque Mondiale de la Mer ainsi que le Fes-

tival International du Film Maritime et d'Exploration de Toulon. Félix, lui, après quelques coquinerie moites comme *Chaleurs d'été**, où selon Foëx il utilisa des plans tournés pendant *L'île aux femmes nues*, s'évapora aussi rapidement que le genre dès le début des années 60.

Sortie : 01/05/1953 (Midi Minuit, Radio-Ciné-Opéra, Comedia, Midi Minuit Clichy, Latin).

Autres titres : *L'Île des mille et une nues* / *Isle of Levant* (US) / *Naked in the Wind* (US) / *The Island of Naked Women* (Angl).

855 ÎLE DES JOUISSANCES SAUVAGES, I'

1985, *Hardcore*, X

Pr : Michel Lemoine et Yvonne Spiegel, pour RML [= Réalisations Michel Lemoine] (Paris) et Yvofilm (Zurich). **Dis** : Alpha France. **Ré** : Michel Leblanc [= Michel Lemoine]. **Sc & dial** : Michel Lemoine et Jean-Marc Legrand. **Ph** : Philippe Théaudière (Fujicolor). **Cam** : Gérard Monceau. **Mus** : François Dumont. **Son** : Jean-Jacques Compère. **Mont** : Joël Garanger. **As mont** : Marie-Christine Legras. **Acces** : Alain de Fleury. **Maq** : Nathalie Blanc. **As ré** : Olivier Mathot et Gérard Grégory. **Dir pr** : Danièle Gauthier. **Ph pl** : Pierre C. Spiegel. **Ext** : Paris, Îles Canaries. **Dur** : 75 mn. **Visas** : 60046 et 61336.

Avec : Michèle Leska (Valery), Christopher Gil [= Christophe Clark] (Marc), André Kay (Claude), Ghyslaine Kerdavid [= Michelle Davy] (Denise), Jessy Gory [= Jessica Stehl] (Eleonor), Bertrand Corne (Georges), Jacky Arnal (le chef de l'agence, version hard), Olivier Mathot (le patron de la discothèque), Gérard Grégory (le maître d'hôtel), Marilyn Jess (la secrétaire de l'agence), Melissa Bonsardo (l'actrice noire du show), Carole Piérac, Piotr Stanislas et Patrick Marin (des spectateurs et des acteurs du show), Jean-Pierre Armand (le performer en masque de gorille de la discothèque), Virginia Woodward (la nouvelle strip-teaseuse de la discothèque), Richard Allan (une connaissance du patron, version soft).

Valery et Marc, un couple un peu fleur bleue, recherchent pour passer leur voyage de noces un endroit calme et romantique. La fille de l'agence, nouvellement recrutée, leur propose les Canaries. À l'aéroport tout commence mal : le sac de voyage de Valery et celui de Lola, une strip-teaseuse, sont involontairement échangés. À l'hôtel, le couple découvre que leur chambre a également été louée à Claude. Ils doivent cohabiter. Le jeune homme passe son temps à draguer les jolies touristes dans l'espoir de pouvoir se trouver un nouvel hébergement. Il tombe sur deux Françaises un peu excentriques et jette son dévolu sur l'une d'elles, tandis que l'autre échoit à Georges, un parasite sympathique qui vit sur l'île aux crochets des estivants naïfs. Le jeune couple n'arrive jamais à connaître le moindre moment de tranquillité. Claude ramène sa conquête à la chambre d'hôtel. Même le calme d'une excursion dans les montagnes est troublé par l'arrivée de la Jeep de Georges et de ses nouveaux amis. Le couple finit par récupérer sa valise après avoir lu dans le ciel le message envoyé par Lola inscrit sur une banderole traînée derrière un avion. C'est l'heure de reprendre le bus de l'aéroport. La joyeuse bande abandonne Georges dans le restaurant où il s'est endormi. L'addition sera pour lui. Retour à Paris. Après toutes ces aventures, Valery et Marc se sentent contraints de rajouter du piment à leur quotidien. On les retrouve sur la scène d'un théâtre érotique dont ils sont devenus l'attraction principale.

Un porno en forme de dépliant touristique : la mer, la plage, l'arrière-pays montagneux, les jolies touristes, et une pincée de comédie vaudevillesque (les valises échangées, la chambre partagée, le tueur invétéré, le touriste allemand au crocodile gonflable). On sent la caméra totalement subjuguée par la beauté des comédiennes rassemblées ici. Jusqu'à les vampiriser : Jess, araignée longiligne offerte sur le bureau du patron ; Roxy, lévrier blond, irréel, racé et cristallin ; Stehl, excentrique, naturelle et amusée, et Michèle Leska, fraîche métisse callipyge aux senteurs de vanille. La version soft étoffe la crédibilité des personnages (les deux excentriques apparaissent très tôt à la réception de l'hôtel à la recherche d'un défilé de mode ; on suit tous les protagonistes dans un *Bierstub* local où ils vident des chopes, en cadence avec la musique bavaroise, et se trémoussent sur la piste de danse). La scène de la discothèque tenue par Mathot est plus mystérieuse. Aucune des deux versions ne nous la restitue dans sa totalité, n'en proposant que des moments différents. Au choix : l'effeuillage de la jeune femme et l'entrée en scène d'un danseur nu au visage dissimulé sous un masque de gorille, ou bien l'après-numéro qui révèle l'identité du grand singe (Armand). Une scène hard a été manifestement confisquée. La bande-son disco nous assène *Honeymoon in Paradise* à chaque instant. À noter la scène de quasi-cinéma-vérité dans laquelle Kay se fait rembarquer par les jolies touristes qu'il drague sur le front de mer. La dernière partie parisienne du métrage ne semble être qu'une pièce rapportée, à la tonalité très différente. PM

Notes : Tourné en version soft (*Voluptés aux Canaries**) et hard, en même temps que *Love in Paradise**. Jacky Arnal disparaît de la version soft, tandis que Richard Allan est absent de la version hard. En vidéo, la version hard a aussi été exploitée sous le titre soft.

Sortie : 07/01/1987 (Alpha Élysées, Amsterdam St-Lazare, Pathé Journal, Scala, Bastille Palace, Cinévog Montparnasse, Méry).

Autres titres : *Voluptés aux Canaries* (soft + TV) / *Caldo capriccio di donna* (It) / *Honeymoon in Paradise*

Vid : *id* / *Voluptés aux Canaries* (Alpha Vidéo) / *Canarie isolata del piacere* (Video Europa, It) / *Hot Holidays* (Mike Hunter, All).

856 ÎLE DES PERVERSIONS, I'

1983, *Hardcore*, - 18

Pr : Marc Aillaud, pour Les Films Gais et en Couleurs. **Ré** : Ken Warren [= Henri Sala]. **Sc & dial** : Jacques Chaumelle. **Ph** : Henri Froger (Eastmancolor). **Cam** : Robert Lezian. **Mus** : Jacques Chaumelle. **Mont** : Hélène Gaudin. **As ré** : Dominique Mazard. **Dir pr** : Jean Lefait. **Ext** : Côte d'Ivoire. **Visa** : 57198.

Avec : Laura Clair, Jennifer "H" [= Jennifer Hausman] (Cécile), Landy Malone [= Patricia Benson] (Anna), Nathalie Monier, Christine Glenne [= Marie-Christine Chireix], Christophe Clark, Alban Ceray, Jacky Jack [= Jacky Arnal] (Dan), Henri Sala (le pigeon).

Laura se venge des trois hommes et de la femme qui l'ont jadis violée aux sports d'hiver. Elle les retrouve à Abidjan et se fait aider par son amie Hélène, guide touristique. Les parties de poker clandestines se terminent en film d'horreur. Fred est aspergé d'essence. Dan est brûlé à l'allume-cigare. Bob est torturé au fer à repasser. Anna est ébouillantée au thé brûlant.

Sortie : 21/11/1984 en province.
Vid : *id* (Extasis).

857 ÎLE DU BOUT DU MONDE, l'

1958, *Drame*, - 16

Pr : Jean Joannon, pour Riviera International Films. **Dis** : Lux Film. **Ré** : Edmond T. Gréville. **Sc** : Henri Crouzat, Edmond T. Gréville et Louis A. Pascal, d'après le roman de Henri Crouzat. **Dial** : Henri Crouzat. **Ph** : Jacques Lemare (N&B). **Cam** : Gustave Raulet. **As op** : Philippe Brun et Alex Tomatis. **Mus** : Charles Aznavour, Eddie Barclay, Jean-Pierre Landreau et Marguerite Monnot. **Son** : Jacques Lebreton. **As son** : Jean-Claude Evangelou et Charles Akerman. **Mont** : Jean Ravel. **As mont** : Marie-Rose Mascarello. **Déc** : Jean Douarinou. **Ens** : Fernand Bernardi. **Acces** : Aldo Spaperi et Rémy Bernardi. **Hab** : Annie Marolt, Majo Brandley et Clo Ramoin. **Maq** : Marcel Occelli. **Coif** : Odette Rey. **As ré** : Louis A. Pascal et Jean-Claude Desvernet. **Script** : Lucie Lichtig. **Rég** : Louis Pointet. **Dir pr** : François Carron. **Ph pl** : Jacques Boutinot. **Stu** : La Victorine (Nice). **Ext** : Théoule, Cap Ferrat, Caussois, île de Porquerolles. **Déb tour** : 07/07/1958. **Dur** : 104 mn. **Visa** : 21038.

Avec : Dawn Addams (Victoria), Magali Noël (Jane), Rossana Podesta (Caterina), Christian Marquand (Patrick).

En mission pour la Croix-Rouge pendant la guerre de Corée, Patrick, un reporter français, fait naufrage sur une île déserte de l'Océan Indien en compagnie de trois jeunes femmes au caractère contrasté. Victoria, une Anglaise altière, et Caterina, une Italienne effarouchée, sont infirmières, tandis que Jane est une volcanique secrétaire canadienne. Peu à peu la vie s'organise, mais les passions s'exacerbent vite sous ces climats et notre homme doit faire face à un mal surnois et tenace : la nymphomanie chronique. Jane, qui veut rester sur l'île, multiplie les provocations mais Patrick reste de marbre, songeant à Victoria qui feint l'indifférence à son égard mais refuse de suivre Caterina dans sa fuite en canot. Jane n'a plus qu'une rivale, et le désir et la haine l'ont rendue folle. Lors d'une de ses crises, elle tue Victoria. Comprenant qu'il ne s'agit pas d'un accident, Patrick se jette sur la meurtrière et l'étrangle.

Nappé du noir et blanc velouté de l'opérateur Jacques Lemare, ce film est une ode à l'érotisme mouillé. Salée ou douce, les gouttelettes n'en finissent pas de perler ; ça coule, brille, sculpte, dans un grisant jeu de cache-cache humide avec la bienséance, les fines attaches de Dawn Addams la prude (au passage la meilleure comédienne) et, pour rester dans le cliché bienheureux de l'opulence latine, la moue, le joli accent de la Podesta et les fesses joyeuses de Magali Noël qui, à chaque déhanchement, ont l'air d'éclater d'un rire complice. Entre le film naturiste qui touche à sa fin et l'aventure sexy qui s'annonce, l'œuvrette est un peu naïve au premier abord (l'homme fort et responsable, déséparé devant les femmes ; le lourd badigeon moralisateur pour justifier le sexe) mais devient formidable à mesure qu'on est gagné par son lyrisme contagieux. Edmond T. Gréville demeure un romantique sensuel, un réalisateur très intrigant que sa défiance anarchique envers la routine a conduit aux projets les plus insolites (*Le Train des suicidés*) et qui restera cependant, de *Remous** à *Brief Ecstasy*, de *Pour une nuit d'amour* aux *Menteurs*, toujours aussi aimablement fidèle à la représentation du désir sexuel et du charme féminin. Ce qui dans ce film peut appa-

raître comme une limite – interprétation inégale, concessions commerciales – met mieux en lumière l'attachante personnalité du cinéaste : sa concision d'écriture, son aptitude à donner rapidement chair à des caractères antithétiques, son généreux abandon à l'émotion, quitte à en faire trop. Tout est ici hypertrophié, excessif, des sentiments aux situations ; en fait l'intrigue n'a aucune importance si ce n'est pour un détail fabuleux traité avec un sérieux imperturbable : la nymphomanie est une maladie qui conduit à la folie et qui ne se soigne, aubaine, que très lentement. Rossana la pure prend des douches à tire-larigot sous une cascade idéalement située. Magali la nympho, puisque c'est elle, slalome au creux des récifs pour apaiser ses feux aussi délicieusement nue que l'était Dolorès del Rio dans la séquence analogue de *L'Oiseau de Paradis* de King Vidor (on en voit davantage qu'en 1932). Le sel rétrécit de plus en plus les fibres de sa trop petite veste, qui a beaucoup de mal à contenir ses formes, de sorte qu'au deux tiers du métrage elle l'abandonne pour un rustique mais seyant bikini improvisé. Cela peut sembler peu de choses aux goudjats qui prendront ce film pour une salle de douche, mais pour nous c'est l'essentiel. Ah, oui, Marquand bombe athlétiquement le torse, serre les dents et fronce les sourcils, habité qu'il est par des pensées sombres. Toutes ces dames n'ont d'yeux que pour lui. Sur l'île du bout du monde c'est facile ; le salaud ! ^{EB}

Notes : Gréville filmera l'année suivante *Beat Girl*, contant les tribulations nocturnes d'une jeune fille (Noëlle Adam) à travers les clubs de strip-tease londoniens. Elle assiste dans la meilleure séquence à l'effeuillage de Pascaline, transfuge dansant et créole du Crazy Horse de Paris, spécialiste des ondulations d'une bienheureuse chute de reins. Inoubliablement obscène, la séquence fut interdite en Angleterre. En France elle plut tellement que certains projectionnistes prirent l'habitude d'en couper des bouts pour leur collection personnelle. Photogramme après photogramme, elle disparut des copies et devint bientôt mythique.

Sorties : 22/02/1959 à Nice ; 04/03/1959 à Paris (Balzac, Hellder, Scala, Vivienne).

Autres titres : *Temptation* (US) *Temptation Island* (Angl).

858 ILS SONT NUS

1965, *Érotique*, - 18

Pr : Claude Pierson et Nicole Boisvert, pour Pierson Production (Paris) et Citel (Montréal). **Dis** : Ucinex. **Ré** : Claude Pierson. **Sc** : Huguette Boisvert. **Ph** : Jean-Louis Picavet (N&B). **Cam** : Henri Martin. **As op** : Jean-Claude Amiot. **Mus** : Jean-Paul Mingeon. **Chans** : int par François Deguelt. **Son** : Jean-Louis Bertucelli. **Mont** : Christiane Mirande. **Dir pr** : Georges Pansu. **Ext** : Cayeux, Le Touquet Paris-Plage. **Tour** : 09/1965. **Dur** : 87 mn. **Visa** : 32061.

Avec : Jacques Normand (Tcho-Louis), Alain Saury (le Gars), Catherine Ribeiro (la Jeanne), Rita Maiden (la Rouquine), Gérard Dessalles (le Fou), Isabelle [= Isabelle Pierson] (la Cht'iotte), Paul Bonifas (le vieux marin), René Roussel (le jeune marin), Max Montavon (le Nabot), Georges Beauvillier (le chauffeur).

Tcho-Louis, ancien marin devenu alcoolique, vit misérablement avec sa famille dans un bunker abandonné de la côte d'Opale. Seul la Tiotte, sa petite fille, témoigne une tendresse déchirante envers son paternel. La mère, une rouquine bien en

chair, a pour amant le contremaître d'une cimenterie. Un jour, un étranger ramène Tcho-Louis ivre mort et la séduit. Le fils simple d'esprit, surnommé le Fou, satisfait ses pulsions sadiques en étranglant les poules et en saignant les moutons. Il surprend un soir sa mère dans les bras de l'étranger. Bouleversé, il s'enfuit sur la plage où il s'enlise tandis que sa mère se noie en tentant de le sauver. L'étranger jette alors son dévolu sur la nièce de Tcho-Louis et part avec elle après que l'ivrogne a renoncé à le tuer.

Ils sont nus puis Elles... et enfin Nous... Si les anglais usent pour le titre d'une assonance discrète (*Days of Desire*), les Américains, plus expansifs, proposent carrément *We Are All Naked*. Petites variantes pronominales qui amènent le film, malgré ses ambitions factuelles et auteuristes, à jouer du coude à coude dans le circuit sexy. Claude Pierson a tenu tout jeune en 1933 un petit rôle dans *L'Assommoir* de Gaston Roudès. Cela l'a peut-être prédisposé à produire et réaliser ce premier long métrage franco-canadien, écrit par sa femme, dont l'atmosphère évoque Zola en Picardie. Interprété par le comédien québécois Jacques Normand, né Raymond Chouinard, vedette chez lui de la populaire émission télé d'« après Hockey » *Les Couche-tard*, ce film misérabiliste, plus naturaliste que néoréaliste, ne plaisait pas à son réalisateur qui le jugeait trop mélodramatique. Pierson a voulu faire œuvre sociale et traiter sans concession un matériau difficile. Malgré son incoercible penchant pour le mélo – qui n'a rien en soi de préjudiciable au vu de certains de ses films futurs –, Pierson évite l'humanisme humide jusque dans les rapports entre Tcho-Louis et sa fille (l'enfant-roi, déjà !) : la petite Isabelle Pierson est loin d'être une de ces abominables enfants-stars, plaies endémiques du cinéma. Bien sûr comme la violence est le seul moyen de communication, le sexe, avec l'alcool, est la seule échappatoire au désespoir. À une façon de sensualiser une nature inhospitalière, de frotter de noir et blanc le minéral et la chair, par la lenteur contemplative des plans de plage, sous un ciel bas où se détache une silhouette languide, le pathos atteint une dimension poétique proche du cinéma japonais. La course éperdue de la caméra, suivant la mère à travers les dunes pour rattraper son fils malade, est un joli moment de lyrisme pur. On songe à *La Femme des sables* de Teshigahara, mais aussi à Kaneto Shindo et aux cruautés du sublime *Onibaba* qui mettait en avant les imbrications du désir et de la frustration au milieu de la boue et de l'eau. Dans un tel concentré de misère au mètre carré, les rondeurs épanouies de Rita Maiden feraient presque oublier sa prestation remarquée chez Jean-Luc Godard (*Une femme mariée*, 1964), tout comme Catherine Ribeiro, transfuge délicieux des *Carabiniers* (1962). Promise selon les magazines à n'être qu'une éphémère chanteuse yéyé, elle cassera vite cette image pour devenir, en compagnie du groupe Alpes, la passionaria « rouge » la plus belle et la plus incantatoire des années 70-80. Longiligne et sauvage, à la démarche à la fois gracieuse et hésitante, le visage barré par une sinieuse chevelure noire, elle dévoile ses seins – de front – dans plusieurs scènes. L'émotion passe et la grivoiserie reflue. La grande Catherine porte déjà en puissance cette mystérieuse alchimie de fragilité et de volontarisme qui fait son inestimable singularité. EB

« Claude Pierson, un illustre inconnu pour moi, m'a contactée normalement. Le scénario ne m'attirait pas, bien au contraire ; je craignais plus que tout d'avoir à dévoiler un peu de ma peau ! J'étais – et je suis restée – d'une extrême pudeur. Si la femme de Pierson ne m'avait pas rassurée, j'aurais refusé ce "truc-là". Le souvenir que je garde du tournage est d'une

grande banalité : j'ai travaillé consciencieusement, sans plus. Une anecdote ? Sur la plage du Touquet, devant un trou d'un mètre de profondeur, je devais prendre un ver de 30 cm de long, lui écraser la tête et le vider afin que sa peau soit utilisée pour je ne sais plus quoi. Je refusais énergiquement : "Je ne tue jamais d'animal ! Pas même un moustique, etc. [...]" Pierson voulait faire un gros plan sur mes mains et mes doigts écrasant la tête du lombric. Bref, au bout d'une heure de palabres et d'attente pour toute l'équipe (ça coûte cher), ils finirent par faire le sale boulot et mes doigts vidèrent l'animal déjà mort !! [...] Quant à moi, je n'ai pas eu à composer : une vraie sauvageonne – DÉJÀ ! Un physique aux antipodes des pin-up de l'époque. » (Catherine Ribeiro, extrait d'une correspondance avec EB du 28/08/07).

« La mesure d'interdiction partielle est proposée en raison d'une part, des scènes extrêmement cruelles et des scènes d'érotisme qui ne conviennent pas à des mineurs de moins de 18 ans et sous réserve, au surplus, que soient exécutées des coupures ayant trait aux scènes ci-après, étant entendu que ces coupures portent sur des allègements très substantiels ne laissant que la simple amorce des scènes considérées : scène de viol de la mère (la Rouquine) ; scène de l'étranglement de la poule ; scène de la tuerie du mouton ; scène du fou qui veut violer Jeanne, puis la tuer ; couper le plan de la poitrine nue. » (Commission, 08/09/1966).

Notes : Dans la version américaine, éditée par Something Weird, le film est massacré par une série d'inserts soft de poitrines et de pilosités pubiennes, au détriment des très érotiques séquences au cours desquelles Catherine Ribeiro dévoile sa poitrine.

Sortie : 30/11/1966 (Midi Minuit, Scarlett).

Autres titres : *Elles sont nues* (sur les frontons des cinémas) / *Days of Desire* (Angl) / *We Are All Naked* (US) / *Essi sono nudi* (It).

Vid : *We Are All Naked* (Something Weird Video, US).

859 IMMORALE, I'

1980, *Érotique*, - 18

Pr : Dominique Sambourg, Wilfrid Dodd et Jacques Orth, pour Japhila Productions, Gold Productions et Avia Films. **Dis :** Avia Films. **Ré & sc :** Claude Mulot. **Ph :** Roger Fellous (Eastmancolor). **Cam :** Hugues de Haeck (Eastmancolor). **As op :** Serge Godet. **Mus :** Jean-Claude Nachon. **Mont :** Gérard Kikoïne. **As mont :** Pitof et Jean-Jacques Mardiguian. **Maq :** Geneviève Monteilh. **Hab :** Catherine Vigoureux. **Chef élec :** Adrien Pougette. **Chef mach :** Georges Parisse. **As ré :** Didier Philippe-Gérard [= Michel Barny] et Patrick Harlez. **Script :** Catherine Dodd. **Rég :** Loïc Chalmin [= Jacques Morlain]. **Dir pr :** Jean-Marc Isy. **Ph pl :** François Darras. **Dur :** 90 mn. **Visa :** 51855.

Avec : Sylvia Lamo [= Sylvie Dessartre] (Carole), Yves Jouffroy (Chris), Anna Périni (Dorothy), Anne Fabien, Isabelle Legentil [= Isabelle Illiers] (Sylvie), Maurice Travail (Charles, le père de Carole), Victor Béniard, Patrice Chéron, Sacha Baraz, Paul Gonzalvès, Aude Moore [= Julia Perrin] (la cliente lesbienne), Janine Rossignol, Jean-Marie Vauclin (le paysan), Jean-Luc Battini, Daniel Bellus, Juliette Degenne, Rosine Adour (Martine), Michel Feniou, Elsa Gilles, Jean-Dan, Fanny Magier, Alexandre Mincer.

Une voiture, conduite par une jeune femme en pleurs, roule trop vite sur une nationale ; c'est l'accident. Miraculeusement indemne, l'automobiliste reçoit à l'hôpital la visite de ses parents puis d'une amie, Dorothy. Elle suit cette dernière dans leur appartement commun, puis chez leur patronne, M^{me} Norma. Carole, c'est son nom, est en réalité amnésique suite à l'accident, mais elle décide de le cacher afin de redécouvrir son passé par elle-même. Elle reprend ainsi son travail... de prostituée de luxe. Un appel téléphonique lui apprend qu'elle était en train de préparer un livre de confessions ; elle en retrouve les bandes enregistrées : flash-back. Entre un père rigide et un travail de secrétaire intérimaire, Carole mène une vie austère jusqu'au jour où elle croise Dorothy, une ancienne camarade de pension qui mène grand train. Celle-ci la présente à M^{me} Norma, directrice d'un réseau de call-girls. D'abord effarouchée, Carole se laisse convaincre par la perspective d'une vie facile. Un jour, elle rencontre Chris, un séduisant coureur automobile ; amoureuse, elle décide d'abandonner la carrière de prostituée. Mais Dorothy la dénonce à Norma, et celle-ci révèle le pot aux roses à Chris. Les deux jeunes gens se réconcilient néanmoins ; Norma sort alors sa carte maîtresse : elle engagera Sylvie, la jeune sœur de Carole, si celle-ci ne reprend pas le travail. La jeune femme se résigne donc à quitter Chris. C'est à la suite de cet épisode que, désespérée, elle a jeté sa voiture dans le fossé. Carole téléphone à Norma et obtient sa liberté grâce à la menace du livre que lui avait commandé un éditeur peu scrupuleux. Elle en détruit les bandes et, partant, le souvenir de son passé. Carole se rend dans le bar où elle avait rencontré Chris ; il arrive et la reconnaît, mais elle lui répond qu'elle a perdu la mémoire lors d'un accident de voiture. Leur histoire d'amour recommencera.

La conclusion est plutôt originale dans son ambiguïté et son aspect démystificateur : l'héroïne réduisant à néant son passé (et la majeure partie du film) en déroulant la bande d'une cassette audio. Ou l'oubli – et donc l'immoralité – comme condition d'une love story. Seul autre trait saillant : la visite des parents à l'hôpital, qui présente de curieuses similarités avec certaine scène de *Femme fatale* de Brian De Palma, autre récit d'amnésie. Pour le reste, l'objet du film semble être de poser une histoire délibérément anachronique et de mesurer jusqu'à quel point elle pouvait encore tenir en 1980. Le scénario le plus convenu (une oie blanche plongée dans la prostitution et sauvée par l'amour) est ainsi servi par les moyens les plus sophistiqués : effets de montage, structure en flash-back, voix off « littéraire », mouvements de caméra, décors surchargés... Et tout cela apparemment sans la moindre distance, comme en témoigne l'accoutrement de la lesbienne travestie : imper et chapeau mou à la Bogart. On ne peut donc que se perdre en conjectures devant la mention au générique « un roman film de Claude Mulot ». Clin d'œil acerbe d'un réalisateur réduit à filmer un roman-photo, ou véritable prétention à une forme romanesque ? Le mystère reste entier, et c'est celui de la personnalité de Mulot, cinéaste ambitieux mais par trop velléitaire, qui n'échappera plus à l'alternative bis/porno du cinéma français à petit budget. ☞

Sortie : 16/07/1980 (Rex, Danton, UGC Ermitage, UGC Caméo, UGC Gare de Lyon, UGC Gobelins, Miramar, Convention St-Charles, 3 Murat, Paramount Montmartre, 3 Secrétan).

Autres titres : *Immoral* (US) / *Immoral, Profession : Call Girl* (Angl) / *L'Immorale sexy e viziosa* (It) / *Die Unmoralische* (All).

Vid : *id* (RCV).

860 IMMORTELLE, l'

1962, *Drame*

Pr : Samy Halfon, Michel Fano et Dino De Laurentiis, pour Les Films Tamara, Como Films, Cocinor (Paris) et Dino De Laurentiis Cinematografica Distribuzione (Rome). **Dis :** Cocinor. **Ré, sc & dial :** Alain Robbe-Grillet. **Ph :** Maurice Barry (N&B). **Cam :** Robert Foucard. **As op :** Michel Ménard et Hovnan Mahdesyan. **Mus :** Georges Delerue, avec la participation de Tashin Kavalcioglu. **Son :** Jean Philippe et Jacques Maumont. **Mont :** Bob Wade. **As mont :** Annie Kespars. **Déc :** Kornelios Melissos. **Cost** (Françoise Brion) : Nina Ricci. **Maq & coif :** Simone Knapp. **Chef élec :** Gérard Gauger. **Chef mach :** Yvon Brunet. **As ré :** Jean-José Richer et Lutfi Akkad. **Script :** Sylvette Baudrot. **Rég :** Stepan Melikyan. **Cons local :** Haydar Güngör. **Dir pr :** Émile Breysse. **Ext :** Istanbul et environs (Turquie). **Déb tour :** 04/06/1962. **Dur :** 98 mn. **Visa :** 24001.

Avcc : Françoise Brion (L, Leïlah, Lale, etc.), Jacques Doniol-Valcroze (N, André Varrais), Guido Celano (M, l'homme aux chiens), Catherine Robbe-Grillet (Catherine Sarayan), Ulvi Uraz (l'antiquaire), Belkis Mutlu (la domestique), Sezer Sezin (la femme turque), Ayfer Feray, Nuri Genç, Vahi Öz, Osman Türkoglu, Quinterio, Necdet Mahfi Ayral, Osman Olonyok.

Dans une Istanbul de carte postale – et pourtant bien réelle, André Varrais, un timide professeur de français surnommé N, rencontre L, une fascinante inconnue. Constamment surveillée par M, un individu flanqué d'une paire de molosses, elle semble impliquée dans une mystérieuse affaire de traite des Blanches. N apprend sa mort dans un accident de voiture mais la croise dans une rue quelque temps plus tard.

Sur un scénario auparavant proposé à Resnais qui lui préféra une désormais célèbre *Année dernière*, Robbe-Grillet reprend déjà à son compte les clichés du roman de gare (le triangle amoureux, le monde interlope, la sensualité du Bosphore) pour servir un récit placé sous le signe du jeu et de la répétition ; un puzzle dont chaque élément est vu sous un angle différent par le héros narrateur/spectateur qui tente d'en fournir une clé. On se souvient du mot fameux d'Éric Rohmer : « *L'Immortelle* c'est du Benazeraf dont on aurait mélangé les bobines. » Très drôle mais terriblement trompeur, car loin de générer les fougueux transports qui parsèment déjà les premières œuvres du sanguin Casablancais, cette quête insolite réduit les personnages à l'état de silhouettes ne manifestant aucune émotion, parlant sur un ton neutre avec une fixité de marbre que ne nous épargne guère la rigueur épurée des cadrages, ce qui prend les attentes du spectateur parfois désagréablement à rebrousse-poil. De fait, le persiflage rohmérien n'est pas aussi gratuit qu'il en a l'air, puisque Robbe-Grillet poursuivra lui aussi, de film en film, une volonté de bouleversement de l'érotisme traditionnel. Robbe-Grillet, qui trouvait à tort son film raté, a cherché à faire le procès du réalisme en fixant le récit transformé par l'imaginaire de N : « Ce qui fait, dit-il dans les *Notes préliminaires au ciné-roman*, que la jeune femme se figera parfois, comme une statue de cire du musée Grévin, ou comme une déesse, une prostituée de convention, voire une photo érotique dans le style le plus traditionnel, le plus naïf. De même pour la ville. Toute contaminée dans l'esprit de l'homme par un mélange de Pierre Loti, de Guide Bleu et des Mille-et-Une Nuits [...] » Cela pourrait être d'une monstrueuse prétention mais le film use d'un délectable humour à froid (l'épisode de l'antiquaire onctueux, le Grec visqueusement obséquieux), et d'un bric-à-brac de fantasmes volontai-

rement puérils qui sont, quoiqu'on en dise, tout aussi délectables. La part de convention et de distance, dans ces fantasmes, rappelle le rituel SM. Qu'une danseuse de cabaret roule voluptueusement des hanches, Robbe-Grillet s'attarde sur ses charmes. Mais le film ne serait rien sans le magnétisme silencieux de la très belle Françoise Brion. Elle porte au bras une chaînette d'or en signe de servitude (que subit-elle dans cette maison sadienne aux volets clos ?) ; et tandis qu'elle apparaît à demi nue en bayadère devant son amant ou dans la pénombre d'une mosquée déserte, les flancs puissants des chiens, gardiens du domaine interdit, luisent sous la lune ! Images rebatues certes, dont l'auteur des *Gommes* a toujours prétendu montrer l'envers ou le ridicule mais qu'il intégrera désormais à divers degrés à son univers. Et quoique un peu gourmée par la rectitude intellectuelle, cette tension ludique et démythifiante insuffle une respiration, et partant une vie, à un film qui dut sans doute inspirer Jess Franco pour sa *Venus in Furs*. **EB**

Notes : Prix Louis Delluc 1963. Parmi bien d'autres titres, Yves Boisset citera *L'Immortelle* en couleur d'amusante façon dans *Coplan sauve sa peau*, situé à Istanbul, lorsque Francis Coplan (Claudio Brook) cherche Mara (Margaret Lee) dans le cimetière à flanc de colline et dans la mosquée comme N cherchait L en N&B.

Sortie : 27/03/1963 (Lord Byron).

Autres titres : *Les Chiens* (ex-) / *L'immortale* (It).

Biblio : *L'Immortelle*, ciné-roman illustré de 40 photographies extraites du film, aux Éditions de Minuit, 1963.

861 IMPORTANT C'EST D'AIMER, l'

1974, *Érotique*, - 18

Pr : Albina du Boisrouvray, Leo L. Fuchs et Wolf Dieter von Stein, pour Albina productions (Paris), Rizolli Film (Rome) et TIT Filmproduktion (Munich). **Dis** : Prodis. **Ré** : Andrzej Zulawski. **Sc** : Andrzej Zulawski et Christopher Frank, d'après le roman *La Nuit américaine* de Christopher Frank. **Dial** : Christopher Frank. **Ph** : Ricardo Aronovich (Eastmancolor). **Cam** : Jacques Labesse. **As op** : Andrzej Jaszewicz, Flore Thulliez et Walter Bal. **Mus** : Georges Delerue. **Son** : Jacques Gérardot. **Mix** : Jean Nény. **Mont** : Christiane Lack. **As mont** : Geneviève Louveau et Marie-Claude von Dorpp. **Déc** : Jean-Pierre Kohut-Svelko. **Cost** : Catherine Leterrier. **Maq** : Massimo De Rossi et Didier Lavergne. **Coif** : Jean-Max Guérin. **Case** : Claude Carliez. **As ré** : Laurent Ferrier, Franco Sormani et Philippe Lopez. **Script** : Élisabeth Rappeneau. **Dir pr** : Georges Casati. **Ph pl** : Jean-Pierre Fizet. **Tour** : 17/04 – 20/06/1974. **Dur** : 109 mn. **Visa** : 42638.

Avec : Romy Schneider (Nadine Chevalier), Fabio Testi (Servais Mont), Jacques Dutronc (Jacques Chevalier), Klaus Kinski (Karl-Heinz Zimmer), Claude Dauphin (Mazelli), Roger Blin (le père de Servais), Gabrielle Doucet (M^{me} Mazelli), Michel Robin (Raymond Lapade), Guy Mairesse (Laurent Messala), Katia Tchenko (Myriam, la putain), Nicoletta Machiavelli (Luce Lapade), Paul Bisciglia (l'assistant metteur en scène), Olga Valéry (la femme au godemiché), Jacques Boudet (Robert Béninge), Robert Dadiès (le médecin à l'hôpital et un acteur au théâtre), Georges F. Dehlen (un acteur au théâtre), Jacques Jourdan (Victor, le cafetier), Claude Legros (Manuel Rosenthal), Kira Potonie (la femme de Messala), Michel Such (l'électricien), Nadia Vasil (la réalisatrice), Sin May Zao (la Vietnamiennne), Gérard Zimmermann (Léonard), Katia Tchenko et Frédérique Baralle (les putains dans

la brasserie), Sylvain Levignac, Michel Berreur et Éric Vasberg (les hommes dans la brasserie), Jacques Van Dooren, Guy Delorme et Gérard Moisan (les hommes de main de Mazelli), Jerry Di Giacomo (l'Anglais en travesti), Manu Pluton (l'homme au gymnase), Georges Guéret (un machino), Claudine Beccarie, France Quennie, Serge Godenaire, Guy Bonnafox, Toni Morena, Marcel Richard et Claudia Zante (des partouzeurs).

Servais, reporter-photographe n'hésitant devant aucune tâche rebutante (pornographie, photos volées pour un maître-chanteur nommé Mazelli), rencontre Nadine, jeune actrice fourvoyée dans le sexy et mariée à Jacques, cinéphile lunaire. Servais commandite en secret une adaptation de Richard III au théâtre pour donner sa chance à Nadine. Mais la pièce (interprétée par Karl-Heinz Zimmer) est un échec. Jacques se suicide et Servais, qui refuse de se plier aux exigences de Mazelli, est sévèrement corrigé par des hommes de main. Nadine lui avoue enfin qu'elle l'aime.

Le voyeurisme photographique est le sujet même du premier film français de Zulawski, cinéaste polonais doté d'un lyrisme aussi noir qu'échevelé. Un thème qui inspirera, dix ans plus tard, une des séquences les plus puissamment érotique qui soit : la danse de *La Femme publique* rythmée par le déclencheur de l'appareil. Le héros de *L'Important c'est d'aimer* est donc photographe (et, par fonction mimétique, double du réalisateur), qui va enregistrer les rites d'amour et de mort tout au long d'une danse macabre où chaque personnage avance masqué. Qu'ils soient réellement acteurs (Nadine ou Karl), clown désespéré (Jacques) ou mafioso sanglant sous aspect bonasse (Mazelli), chacun porte en lui un reflet dérisoire ou terrifiant que révèle l'objectif. Paparazzi sur un tournage de sexy vulgaire, photographe pour magazine porno/homo, puis, derrière la glace sans tain, d'une partouze mondaine (où apparaît Claudine Beccarie), on voit même Servais prendre son appareil devant le cadavre de son ami Lapade. Scopophilie suprême et érotisme désespéré au demeurant beaucoup plus suggéré que montré. Comme souvent chez Zulawski, c'est le mouvement obsessionnel, le climat morbide, la tension permanente qui créent le malaise plus que le contenu objectif de l'image. Le glouton optique sera déçu, pas le cinéphile devant ce qui reste une déclaration passionnelle au cinéma, miroir menteur ou miroir de vérité : Nadine qui, au début, est incapable de dire « je t'aime » à un figurant couvert d'hémoglobine, retrouve au final des accents vrais pour l'assurer à Servais, couvert de son propre sang. **JZ**

Notes : Romy Schneider emporte le César de la meilleure actrice 1976. Les acteurs suivants furent coupés au montage : Henri Coutet (le père de Jacques), Andrée Tainsy (la mère de Jacques), Maritin (le frère de Jacques), Philippe Clévenot, Sybil Danning, Marc Dudicourt et Zouzou.

Sortie : 12/02/1975 (Quintette, Gaumont Colisées, Français, Fauvette, Montparnasse Pathé, Gaumont Convention, Mayfair, Clichy Pathé, Gaumont Gambetta).

Autres titres : *L'importante è amare* (It) / *Nachtblende* (All) / *That Most Important Thing* : Love (US).

DVD : id (Studio Canal).

862 IMPURES, les

1973, *Érotique*, - 18 / X

Pr : Inge Ivarsson, Ove Wallius et Francis Mischkind, pour Swedish Filmproduktion Investment (Stockholm) et FFCM

(Paris). **Dis** : Alpha France. **Ré, sc & dial** : Torgny Wickman. **Adap** : Torgny Wickman et Bernard Buchholzer. **Ph** : Hans Dittmer (Eastmancolor). **Cam** : Gustave Mandal. **Mus** : Lennart Fors et Torgny Wickman. **Son** : Nils Skeppstedt. **Mont** : Lasse Lundberg. **Déc** : Torgny Wickman. **Cost** : Klinga Wickman. **As ré** : René Demoulin. **Dir pr** : Alvar Domeij. **Dur** : 79 mn. **Visa** : 41162.

Avec : Christina Lindberg (Anita), Stellan Skarsgård (Erik), Danièle Vlamincq (la mère d'Anita), Michel David (le père d'Anita), Ericka Wickman (la sœur jumelle d'Anita), Per Mattson (l'artiste), Evert Granholm (Glasier), Arne Ragneborn (l'homme dans la bibliothèque), Jörgen Barwe (le professeur Lundbaeck), Beril Agedahl (l'assistante sociale lesbienne), Jan-Olof Rydqvist et Thore Segelström (les enseignants), Lasse Lundberg (l'homme de la gare), Christer Jonsson (l'aide).

Anita, une lycéenne, sèche régulièrement les cours pour s'offrir au premier venu. Peu regardante, elle passe sans ciller des quidams, racolés sur les quais de gare puis conduits dans un studio prêté par une amie, aux marginaux qu'elle satisfait dans des cabanes de chantier ou des coins isolés. Son comportement ne semble guère préoccuper son oncle et sa tante, qui ont élevé l'orpheline et qui s'inquiètent surtout que celle-ci n'influence pas leur propre fille. Ni même ses professeurs, qui ont néanmoins remarqué qu'elle était ostracisée par ses camarades de classe à cause de sa réputation de fille facile. Seul un jeune musicien, Erik, prête attention à Anita et entreprend de dégager les causes psychologiques de sa nymphomanie. Celles-ci résident en fait dans une incapacité totale à la jouissance, dont la recherche toujours déçue lui met l'âme et le corps en ébullition. La solution tient à une abstinence momentanée, et après avoir longtemps refusé ses avances, Erik fait connaître à Anita le véritable amour... tandis que s'élèvent les accords d'une marche nuptiale.

Nous incluons ce film suédois car il a été coproduit par la société de Francis Mischkind (FFCM/Alpha France) qui s'était déjà distinguée en important de nombreuses bandes scandinaves, à commencer par le célèbre *Je suis curieuse*. Celles-ci ont eu une influence non négligeable sur les érotiques soft hexagonaux, aussi bien dans la représentation graphique des ébats que dans le retour *in extremis* d'une morale consensuelle. Mais ce qui apparaît comme des éléments externes chez un Pécas (le clergé, la conjugalité bourgeoise) est remplacé ici, même si le récit se clôt sous les ors d'une église, par une approche douce reposant sur une compréhension intime des tourments de la jeune fille. Dans le rôle de l'apprenti psychanalyste, Stellan Skarsgård, comédien aujourd'hui mondialement connu, débute en donnant la réplique à l'atomique Christina Lindberg, qui était en revanche une des grandes sex-stars de l'époque. La même année, elle incarnait la prostituée martyre de l'incroyable *Crime à froid* (*Thriller - en grym film*, Bo A. Vibenius) en s'imposant, en un seul mouvement, comme une petite chose meurtrie et comme un ange exterminateur renvoyant au néant les proxénètes qui lui avaient sauvagement crevé un œil. Ces *Impures* lui proposent un autre rôle à double face, à la fois boule d'obstination nymphomane et poupée fragile qui se trouve secouée de sanglots à l'issue de chaque expérience sexuelle infructueuse. La belle Christina est pourtant médiocrement servie par le tâcheron Torgny Wickman, et on est loin des personnages complexes et fascinants que l'Américain Joe Sarano avait offerts à sa compatriote Marie Liljedahl (voir la série des *Inga*). GE

Sortie : 27/03/1974 (Latin, Lord Byron, Cinévog St-Lazare, Vedettes, Capitol, Ciné Nord, La Bastille, La Gaîté, Atlas). **Autres titres** : Anita (tour) / *La Vulve* (refusé) / *Anita – ur en tonårsflickas dagbok* (Suè) / *Das Schwedenmädchen Anita* (All) / *Anita Swedish Nymphet* (US) / *Bocca di velluto* (It) / *Nymphomaniac*.

Vid : id (Iris Télévision, Alpha Vidéo) – **DVD** : Anita (Impulse Pictures, US, Revelations Films, Angl).

863 INCESTUEUSES, les

1974, *Hardcore*, - 18 / X

Pr : José Benazeraf, pour Les Productions du Chesne. **Dis** : Empire Distribution. **Ré & sc** : José Benazeraf. **Ph** : Roland Dantigny (Eastmancolor). **Cam** : Alain Thiollot et José Benazeraf. **Mus** : Christian Bonneau. **Mont** : Geneviève Louveau. **As ré** : Rémy Duchemin. **Dir pr** : Simone Benazeraf. **Ext** : Malte, Le Chesne (Haute-Normandie). **Dur** : 65 mn. **Visa** : 44352.

Avec : Michèle Peirello (la propriétaire), Vicky Messina (Yves), Annick Le Goïc (Annick), Alain Tissier (le jeune truand), José Benazeraf (José, le chef du gang), Marlène Myller et Béatrice Harnois (des filles du gang), Théo Massina ; Avec dans les inserts hard [extraits de *Sex Porno** et *Porno Planque II**] : Marlène Myller, Morgane, Évelyne Thomas et Christiane Surreau.

Anita Björg, fille de l'ambassadeur du Danemark à Stockholm, est enlevée par un gang anarchiste qui réclame un million de dollars en petites coupures pour sa libération. Elle est conduite dans un manoir campagnard qui sert de repaire aux ravisseurs. Sa beauté diaphane excite les convoitises du plus jeune d'entre eux et d'une hautaine lesbienne propriétaire des lieux. Anita trouble ses geôliers par son assurance et son impudeur, jusqu'à déclencher une crise de jalousie au sein du groupe lorsqu'elle se donne au petit truand. Le temps presse, la tension monte et les autorités semblent faire la sourde oreille. Finalement le ministère de l'Intérieur demande un délai de 24 heures afin de réunir la somme. « *Je veux le fric, les flics je les emmerde* », hurle le jeune chien fou, avant d'être abattu par son acolyte.

Malgré les troublantes apparences, le film n'est pas vraiment un remake de *L'Enfer dans la peau** mais s'inspire probablement, dans les grandes lignes, de ce fait divers qui défraya la chronique, survenu le 23 août 1973 dans la capitale suédoise : un braqueur de banque et une de ses otages tombèrent amoureux au point qu'un psychiatre inventa plus tard le concept du syndrome de Stockholm pour qualifier ce type d'attachement possible entre un captif et son geôlier. Très loin de la sécheresse de *L'Enfer dans la peau** ou des arpegges nocturnes de *La Drogue du vice**, le film appartient à cette féconde période dite « maltaise » de José Benazeraf, caractérisée par une utilisation très dramatique et lyrique de la couleur, et une nonchalance, frisant parfois le n'importe-quoi mais souvent géniale, qui vise à nier le récit ou à l'éclater en une série de projections fantasmatiques. Encore une fois il ne faut pas se fier au titre aberrant : il n'est jamais question d'inceste, mais de l'ambivalence amour/haine et de la jalousie qui en découle, ressentie par une lesbienne envers sa prisonnière adolescente. L'attente électrique, exacerbée jusqu'à l'irritation, qui faisait l'intérêt des films en N&B, laisse place à une dilatation floconneuse, estompée et triste du temps, où la neige semble couvrir une violence accumulée pendant trois jours de

claustration. La rengaine délicieusement mélancolique « *Te connais-tu toi-même* » chantée par une femme, n'est pas étrangère à cette impression de spleen, assez rare dans la seconde partie de carrière de Benazeraf. Probablement tourné et monté en quatrième vitesse, post-synchronisé de même, le film tient encore par ce que le cinéaste appelle « une image », qu'il a cadrée en partie. Anita est d'une rayonnante beauté, fine et élancée, mais de celles qu'on prétend à tort sans mystère des Nordiques, ce qui rend si justement excitant son manège agui-cheur (on ne saura jamais s'il est feint ou non). Souris blonde et tendre, elle est le contraire d'une vamp et ne fait pas le poids face à Michelle Peirello, chatte terrible en gilet clouté et jean blanc qui la croquerait toute vive si la copie visionnée n'était pas trafiquée. Par au moins trois longs inserts hard, dont deux séquences muettes en N&B avec Évelyne Thomas, godée sans merci dans une cuisine par Morgane, qui chausse des lunettes à larges montures pour se donner l'air sévère (extrait de *Porno Planque II**). Une seule séquence soft semble autonome, quand on voit Marlène Myller et Anita en bustier blanc sur le divan d'un fameux salon parisien. La vision simultanée de la copie hard sortie sous le titre multifonctionnel d'*Une garce en chaleur**, sorte de mille-feuilles indigeste, prouve que le peu qui reste du film original correspond aux coupes sombres des *Incestueuses* et constitue une énigme de plus à résoudre pour les exégètes. Tourné presque entièrement en huis clos dans le reconnaissable manoir normand du réalisateur (à Le Chesne), les rares extérieurs sont des plans magnifiques de l'entrée de la propriété, poudrée à frimas. Que reste-t-il de maltais dans cette histoire ? Rien peut-être à part Anita, en messagère du *fatum*, s'avançant dans une houppe noire en souriant doucement à Tissier avant sa mort. EB

« M. Benazeraf joue l'escalade. L'audace de ses compositions atteint ici un sommet. Rien n'est plus suggéré, tout est montré sans aucune retenue, en gros plans : sexes féminins entrejambes très écartées, fellations et cunnilingus, léchages en tous genres, masturbations on ne peut plus précises et complaisantes, séances de lesbianisme poussé et, si les hommes restent dans leurs ébats sexuels relativement vêtus, on nous offre en compensation une énorme scène de fornication entre deux femmes dont l'une est harnachée d'un imposant phallus (godmiché) qu'elle introduit avec dextérité dans le pubis de l'autre. Le tout précis, circonstancié à l'extrême, montré à plein écran. » (Sous-commission, 01/07/1975).

« Les audaces érotiques de ce film, pour regrettables et fastidieuses qu'elles soient, n'ont pas paru à la Commission de contrôle excéder le niveau de celles de plusieurs films précédemment autorisés. Le thème de l'enlèvement et de la prise d'otages qui sert d'argument au récit aurait pu faire plus gravement problème s'il n'était traité avec une absence totale de vraisemblance, qui fait d'ailleurs bien apparaître qu'il n'est là qu'à titre de prétexte. » (Commission, 25/07/1975).

Notes : La comédienne principale (rôle d'Anita Björg) n'a pas été identifiée.

Sortie : 20/08/1975 (Ciné Halles, Alpha Élysées, Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Vedettes, Galaxie, Scarlett, Paramount Gaîté).

Autres titres : *Sapho et Lesbos* (ex-) / *Love pénétrations*.

et Jacques Péroni. **Ext & int :** manoir de Montgé-en-Goële (Seine-et-Marne). **Dur :** 70 mn.

Avec : Marc Winandy (le Grand Duc), Myriam Dolcemascallo (Blandine), Hubert Géal (le garde-chasse), Lucie Doll (Marie, la soubrette), Carmelo Petix (l'esclave), André Kay (Fred, l'ami de Blandine), Sylvie Lemaire (Marianne, la sœur), Ingrid Choray (la fille dans le parc).

« *Tu es belle, Blandine, ta peau est si douce, je suis fou de toi. Si seulement... tu pouvais m'aimer... un peu. [...]* *Ô Blandine. Ô ce corps aussi blanc que la neige, il est pour moi, je vais le pénétrer de mon glaçon... Je suis le Duc de ce grand-duché. Ô caresse-toi, masturbe-toi pour moi.* » Mais Blandine ne supporte plus les folies du Grand Duc. Sans rien dire, elle quitte le domaine enneigé et se réfugie à Paris chez un ami photographe. Ils font l'amour tendrement. Le Grand Duc l'a-t-il oubliée ? Dans son manoir, il se livre à la débauche avec sa soubrette et son serviteur qu'il traite comme un esclave. Son garde-chasse et une femme qui s'est égarée sur ses terres les rejoignent. « *Ah ! C'est super, cette partouze ! Oh, il n'y a que dans mon duché qu'on s'amuse comme ça !... Dire que l'autre salope est partie. Mais où elle est ? Mais nous, on s'amuse pendant ce temps-là !...* » Dans l'appartement parisien, Blandine et son ami écoutent silencieusement la radio. « *La tension monte au Moyen-Orient, mais le franc baisse à New York, le chômage progresse, les plaisirs régressent, mais d'abord une page de publicité et un peu de musique.* » Ils s'embrassent et se caressent quand arrive la sœur du jeune homme – une occasion pour une séance de photos saphiques. « *Ô rage ! Ô désespoir !...* » Dans le manoir, les domestiques sont partis, et le Duc doit se contenter de regarder les performances sexuelles du garde-chasse. « *Je ne peux pénétrer personne. Eh bien, je me pénétrerai moi-même. De mon sexe vicieux, je me pénétrerai comme personne ne me l'a jamais fait. Unique au monde ! Ce sera mon numéro de théâtre ! Mon chapiteau à moi ! Mon grand mât ! Mon grand mât sera mon spectacle et mes spectateurs ! Me pénétrera dans mon trou vicieux ! [...]* *Mon Duc dans mon grand-duché ! Et bientôt, peut-être, Blandine, notre Duchesse, reviendra.* » Blandine, dans l'appartement, joue au scrabble avec son hôte, puis ils s'allongent sur la moquette dans la position du 69 tandis que la sœur de son ami, assise sur un fauteuil, les regarde et se caresse. Le Grand Duc n'en peut plus. Il se précipite hors du manoir, se roule dans la neige, hurle dans le parc. « *Je suis fou d'amour ! Fou d'amour !* » Effrayé, un cheval s'éloigne. « *Ah ! Salaud ! Lui aussi, il part... Eh bien, je vais me faire la statue ! Parce que la statue reste immobile ! Elle va goûter de ma queue ! De ma queue, je vais lui éclater la tête !* » Il escalade la statue en se masturbant et en vantant sa virilité. Le film s'interrompt brutalement.

La première séquence semble installer un thriller conjugal, à la manière d'Hitchcock (*Rebecca, Soupçons*) ou de Freda (*L'Effroyable Secret du docteur Hichcock*). Mais Blandine, la jeune épouse terrifiée par l'amour monstrueux de son mari, fuit très vite, le film bifurque et laisse place à une esquisse de conte de fée pornographique, avec Marc Winandy dans le rôle d'un ogre de plus en plus seul. Une esquisse, car *Incitation aux plaisirs* n'est pas vraiment un conte. Tous les personnages sont des mécaniques – plus (les habitants du manoir) ou moins (les habitants de l'appartement) déréglées. Ils sont mus par leurs pulsions, cloisonnés dans leur monde, et rien ne semble pouvoir les désensorceler. D'où l'impression de surplace, parfois un peu lassante. Hautin s'intéresse aux personnages, mais

864 INCITATION AUX PLAISIRS

1980, *Hardcore*

Pr & dis : Jacques Péroni, pour OTP Ciné Top Production.

Ré : Max Turbay [= Jean-François Hautin]. **Sc :** Max Turbay

moins comme un conteur que comme un portraitiste : il n'a pas d'histoire à raconter, son ambition est avant tout picturale (voir la référence explicite à Modigliani lors d'une des séquences dans l'appartement). Par l'usage systématique du montage parallèle, il oppose la frénésie (grimaces, vociférations et logorrhée délirante dans le clair-obscur du manoir ou dans la blancheur aveuglante du parc enneigé) à la tendresse (caresses et chuchotements dans les couleurs chaudes et pastel de l'appartement parisien). Le contraste qui structure le film donne lieu à des paradoxes très étonnants. Dans les séquences du manoir, le cinéaste atteint le comble de l'obscurité en montrant peu de pénétrations et en insistant sur les érections difficiles de Winandy et de Carmelo Petix (qui, la plupart du temps, agitent leur sexe de manière grotesque et enfantine). Le film s'éloigne du hard conventionnel et de sa vision exclusivement priapique de la sexualité masculine, pour s'approcher de la pornographie sadienne. Pervers polymorphe (ses pratiques homosexuelles sont explicitement montrées, ses penchants zoophiles sont suggérés), le Grand Duc rappelle, en plus romantique, certains personnages des *120 Journées de Sodome* comme le président Curval (« Au bas d'un ventre aussi plissé que livide et mollasse, on apercevait, dans une forêt de poils, un outil qui, dans l'état d'érection, pouvait avoir environ huit pouces de long sur sept de pourtour ; mais cet état n'était plus que fort rare, et il fallait une furieuse suite de choses pour le déterminer ») ou Durcet (« [...] Il ne bande absolument plus ; ses décharges sont rares et fort pénibles, peu abondantes et toujours précédées de spasmes qui le jettent dans une espèce de fureur qui le porte au crime »). Par opposition, Hautin parvient, dans les séquences de l'appartement (souvent une simple succession de coïts), à une sorte de pornographie angélique et virginale. Extraites de l'ensemble, ces séquences seraient fades. Juxtaposées à celles du manoir, elles donnent au film un ton extrêmement singulier, à la fois ironique et lyrique. EL

Notes : La diction est stylisée, la musique (un mélange assez sophistiqué de classique et de jazz dont le compositeur n'est malheureusement pas crédité au générique) se marie parfaitement aux images et aux voix post-synchronisées, et Hautin va jusqu'à intégrer un flash d'informations radiophoniques très décalé – bref, l'intérêt du film vient aussi d'une bande-son inventive. Les séquences du manoir seraient assez proches des films de Deruelle, si elles n'étaient pas aussi frénétiques. Deruelle s'inspire de Cocteau, Hautin semble s'inspirer de Carmelo Bene. À moins que l'impression de frénésie soit uniquement due au jeu de Winandy. « [...] Dans le X tu ne peux pas vraiment diriger les acteurs. Soit tu fais du classique avec des gens comme Gérard [...] ou alors tu tombes sur des personnages comme Winandy ou Agnès Ollard et tu les laisses faire. [...] C'est pour ça que dans les X on peut difficilement revendiquer une réalisation » (Hautin, interviewé dans *Ciné Eros Star*, n° 14, sept 1983). Faut-il lire dans les propos du cinéaste le regret de n'avoir pas fait un film plus narratif (thriller ou conte de fées) ? Lieu de décor fréquent du porno hexagonal, le manoir de Montgé-en-Goële n'a jamais été aussi pleinement utilisé qu'ici : son grand parc avec la statue, la chambre et son lit à baldaquin aux colonnes torsadées, la cave.

Sortie : 13/05/1981 (Omnia Boulevards, Amsterdam Clichy, Amsterdam St-Lazare, Axis, Scala, Bastille Palace, Delambre Montparnasse).

Autre titre : *Initiation porno d'une vierge* (vidéoprojection, 55 mn).

Vid : *Incitation* (Carrère/Amandine) / *id* (Travelling, MPM).

865 INCONNUE, l'

1981, *Hardcore*, - 18

Pr : Georges Odetto, pour Paris Zurich Films. **Dis** : OTP Ciné Top Production. **Ré** : John Love [= Alain Payet]. **Ph** : Roger Fellous (Fujicolor). **Mus** : Philippe Bréjean. **Mont** : Claude Gros. **Maq** : Mario Jacopozzi. **As ré** : Michel Dupuy. **Dir pr** : Lionel Wallmann. **Tour** : 04/1981. **Dur** : 65 mn. **Visa** : 54150.

Avec : Jean Tolzac (le comte de Douillemolle), Désiré Bastareaud (Roger Selu, le président), Sarah Howard [= Marie-Danièle Eyraud] (la fille du président), Olinka Hardiman [= Olinka] (le sosie de Marilyn), Rudy Lenoir (Hector, le majordome), Jean Cherlian (le gorille), Gabriel Pontello (le chauffeur), Catherine Ringer (la soubrette), Marie-Christine Veroda, Elisabeth Buré et France Raygil (les soubrettes), Cathy Ménard (Marie-France), Carmelo Petix (le travesti), Georges Guéret et Dominique Aveline (les hommes du ministre), Carole Grove (la comtesse de Douillemolle), Rio Sanu (le policier).

Le comte et la comtesse de Douillemolle mènent une vie paisible dans leur luxueux château de la vallée de Chevreuse. Chaste vie de sexagénaires. Un matin survient un envoyé du ministère des Affaires étrangères qui leur confie une lourde mission. Roger Selu, chef d'État africain, arrive, incognito, avec sa fille : les châtelains – chez qui il va loger – doivent le convaincre d'acheter une grande usine de laine et de tricot. L'affaire ne s'annonce pas facile. Heureusement le potentat est sensible au charme féminin. Les châtelains lui envoient successivement trois beautés foudroyantes. En vain. Désespéré, le comte est sur le point d'en finir avec la vie, quand Selu lui annonce que tout n'était qu'une mauvaise farce, qu'il achète toutes les usines et le nomme ministre des Tricots.

L'Inconnue. Un très beau titre. Pas hard pour deux sous, d'ailleurs. *L'Inconnue*. On pense à Irving Thalberg et l'on rêve d'une femme, belle, aux longs cheveux noir de nuit relevés en chignon, robe de soirée, dans un luxueux salon... En 1982, Payet n'en est pas encore à ses titres hard-crad (*Elle mouille entre les cordes**, *Elle suce à genoux**), mais enfin il annonce la couleur : *Petites Filles pour grands vicieux**, etc. *L'Inconnue*, ce titre surprend dans sa filmo. Tenons-nous en aux faits. Le 3 avril 1981, Payet dépose au CNC le dossier de *L'Inconnue*. Qui ne connaît par la suite aucun changement de titre. *L'Inconnue* sort le 22 juin 1982, en pleine « répression Jack Lang » contre le hard. D'où une version soft (65 mn). À sa vision, le connaisseur s'aperçoit qu'il a déjà vu une semaine plus tôt les séquences hard manquantes dans un film ixé, lui, film de montage sorti le 9 juin sous le titre *First Penetrations** (déposé en catastrophe au CNC le 29 avril 1982). Pour retrouver enfin le film complet, il faut visionner une vidéo allemande, *Tiefe Öffnungen* (73 mn) où les séquences hard s'insèrent cahin-caha dans la trame. Mais le titre ? Le scénario nous aide peu. Nous sommes dans la gaudriole plaisante d'un Payet en roue libre. Le potentat africain, du haut de son 1,10 mètre, envoie de grands coups de pied dans les tibias chaque fois qu'on le contredit ; assis sur le trône des toilettes, ses petits petons s'agitent dans le vide tandis qu'il lit un traité de philosophie ; les représentants du Quai d'Orsay tirent onctueusement de sous leurs vestes aiguilles et laine pour conjurer le sort, et le comte est nommé à la fin ministre des Tricots. Le hard, alors ? Face à six femmes splendides, Payet ne retient qu'un étrange attelage de deux hardeurs. Gabriel Pontello sabre les dames avec cette énergie d'écuyer tranchant que nous lui connaissons bien. Il assure quatre des cinq séquences. Au mépris du scénario d'ailleurs. Dans la première séquence, un

cache permanent de trou de serrure occulte opportunément son visage, opportunément puisqu'il n'est pas encore arrivé dans l'action. Sourions, indulgents, de quelques autres faiblesses de l'intrigue : tout chauffeur qu'il est, le beau Gabriel honore les beautés que les châtelains font pourtant venir pour le chef d'État qui n'en voit pas une miette : Olinka puis Cathy Ménard. Rien ne justifie ce changement de cavalier. La scripte est, elle aussi, distraite : Sarah Howard (somp tueuse, mais soft hélas !) entre dans une pièce en robe blanche et en sort, quelques secondes plus tard, en robe rouge. Broutilles. Mais alors ? L'Inconnue ? Arrive l'avant-dernière séquence... Sur le carrelage noir et blanc de la salle à manger, à côté de la table non desservie, la soubrette, Catherine Ringer – pas un mot de tout le film –, cheveux défaits jusqu'à la taille, étrange lueur dans le regard, s'agenouille entre les jambes de Bastareaud. Elle le gorge d'un seul élan des lèvres, bascule à terre, le roule et se roule, jusqu'à s'asseoir sur son visage. La pieuvre d'Hokusai sur le nain noir. Les yeux révoltés au point qu'on n'en voit plus l'iris, elle se vrille sur lui, joue de ses cheveux, le griffe, l'étouffe, l'écrase de son poids, le cresse comme on le fait d'un bébé, se saisit de son pied droit, le lèche, en savoure un à un chaque orteil, joue avec le membre dont elle se fouette le visage, puis l'avale. Tel Bastareaud vidé sur le carrelage, le spectateur groggy dans son fauteuil peine à retrouver son souffle. L'Inconnue, c'est elle. AM

Sortie : 23/06/1982 (Amsterdam St-Lazare, Midi Minuit, Bastille Palace, Delambre Montparnasse, Ritz).

Vid : *Tiefe Öffnungen* (Videorama, all).

866 INDÉCENCES

1975, *Hardcore*, - 18 / X

Pr : Jean-Pierre Sammut et Jacques Orth, pour Sam Films et Avia Films. **Dis** : Avia Films. **Ré** : Jack Régis [en fait Alain Nauroy]. **Sc** : Pierre Makedon. **Adap & dial** : Alain Nauroy. **Ph** : Claude Labbé [= Claude Bécognée] (Eastmancolor). **As op** : Pascal Marti. **Mus** : Alain Goraguer. **Mix** : Jean-Paul Loublier. **Post-synchro** : Bernard Honoré. **Mont** : Olivier Grégoire. **As mont** : Claude Simon. **Maq** : Lydia Pujols. **Chef élec** : Gilbert Le Pleux. **Chef mach** : Raoul Pacioselli. **As ré** : Alain-Michel Blanc. **Script** : France-Marie Bauhain. **Dir pr** : Pierre Hanin. **Dur** : 77 mn. **Visa** : 44698.

Avec : Martine Grimaud (Marie), Alain Plumey (Marc), Lydia Carol (Pussy), Charlie Schreiner (Robert), Patrick Lyonnet (Charlie), Chantal Fourquet (Jane), François Gheris (Dick), Ratafia [= Isabelle Bourjac] (Ingrid, la soubrette), Franz Nepel (Helmut), Emmanuelle Parèze (Nicole Granier), Jacques Insermini (Étienne Granier), Olivier Mathot (Charles Spiegel), Jacqueline Doyen (la dame qui voulait téléphoner), Manu Pluton (Manu), Paul Bisciglia (l'homme des bois).

Pour financer leurs vacances, des jeunes étudiants organisent des partouzes payantes. Parmi les invités, M. et M^{me} Granier consomment leur rupture tandis qu'un couple d'Allemands s'abandonne aux joies du sexe. Un riche industriel brûle l'argent récolté par les jeunes et leur fait la morale, avant de leur proposer des vacances dans sa propriété d'Ibiza.

« *Il ne faut jamais mélanger l'amour et l'argent* » : telle est la conclusion de ce film. À ceux qui ont cru, au début du hardcore, que la pornographie serait une contre-culture et une réponse à tous les interdits de la société, *Indécences* apporte une réponse désolante qui ne fera souvent que se

confirmer. On singe le « grand cinéma » commercial, on reprend les ficelles de la comédie de boulevard, on saupoudre l'ensemble d'une vague psychologie, digne de Claude Sautet (cf. les scènes « émouvantes » du couple de bourgeois qui se désagrège), et la morale triomphe. Reste à sauver une interprétation pleine de fraîcheur et d'humour (notamment Martine Grimaud) et une orgie en plein air, au cours de laquelle les corps sont enduits de crème pâtissière et de chantilly, seul moment de réelle jubilation érotique duquel Olivier Mathot, en costume-cravate, s'écarte. Il médite déjà la leçon de morale qu'il édictera au final à ces jeunes écerclés. CB

Sortie : 31/12/1975 (Gramont, Cinévog St-Lazare, Maine Rive Gauche, Scarlett, Midi Minuit).

Autres titres : *Les Vacances* (tour) / *Club der Lust* (All).

Vid : *id* (Filmdisc, Topodis/Alcôve) / *Erotik Club 13* (Mike Hunter).

867 INDISCRET, I'

1968, *Drame*

Pr : Pierre Braunberger, François Reichenbach et Claude Lelouch, pour Les Films de La Pléiade (Paris), France Opéra Films (Paris), Critérion 13 (Paris) et Bavaria Atelier (Munich). **Dis** : Omnia Films. **Ré** : François Reichenbach, avec la collaboration d'Eddy Matalon et Guy Gilles. **Sc** : Pierre Uytterhoeven. **Adap** : François Reichenbach. **Dial** : Eddy Matalon. **Ph** : Jean-Jacques Tarbès, Jean-Paul Jansen, Christian Odasso et Jean-Michel Surl (Eastmancolor). **Mus** : Michel Polnareff. **Mont** : François Reichenbach. **Tour** : 11/1968. **Dur** : 80 mn. **Visa** : 34864.

Avec : François Reichenbach (lui-même), Jean-Jacques Forgeaud (Jean-Jacques), Sylvie d'Ahetze (Sylvie), Christine Cochet (Kim), Simone Paris (Simone).

« À bord du France, Jean-Jacques et Kim posent pour un roman-photo. La scène de mariage qu'ils jouent avec conviction intrigue beaucoup les passagers. Surtout Sylvie, qui, accompagnée de sa tante, Simone, tombe rapidement amoureuse du beau play-boy. François Reichenbach, "l'indiscret", observe. Sa caméra enregistre les réactions de ces quelques personnages entre deux reportages d'escalade. Bientôt chacun est excédé devant cette caméra qui les traque. L'arrivée à Cannes libère tout le monde. Kim retrouve sa fiancée, Sylvie sa famille, et Jean-Jacques se tue en voiture. Quant à Reichenbach, il continue à filmer les couchers de soleil... » (résumé S70).

« Il n'y a guère à dire de ce film touristique que Reichenbach a voulu agrémenter d'une petite intrigue sentimentale et d'une réflexion que lui, cinéaste, tire en voyant vivre ces gens sur le paquebot "France". Entre les cartes postales et les couchers de soleil, il se laisse aller à photographier une jolie fleur et un beau nuage doré. Tout cela est agrémenté de plans de touristes décaïs, d'indigènes pittoresques et de quelques scènes d'amour entre un play-boy mufle et deux starlettes stupides. Reichenbach, en apprenti-sorcier du cinéma-vérité, s'enlise dans la convention la plus fade. Les "acteurs" se dirigent du mieux qu'ils peuvent, ce qui nous vaut des dialogues d'une platitude rare, et des intonations comiques. Quelques minauderies de Simone Paris, quelques espiègleries de Christine Cochet, quelques soupirs qui soulèvent la poitrine nue de Sylvie d'Ahetze, quelques cabotinages paternels de Reichenbach et tout ce monde croit avoir participé à la réalisation d'un film. » (Raymond Lefèvre, S70).

Sortie : 28/08/1969 au Festival de Venise 1969.

Autres titres : *La Croisière* (ex-) / *The Indiscreet One* (US).

868 INDOMPTABLE ANGÉLIQUE

1967, *Aventures*

Pr : Francis Cosne et François Chavane, pour CICC-Les Films Borderie (Paris), Francos Films (Paris), Cinéphonie (Paris), Gloria Film (Munich), Fono-Roma (Rome) et Temini ABC (Tunis). **Dis** : Prodis. **Ré** : Bernard Borderie. **Adap** : Bernard Borderie, Pascal Jardin et Francis Cosne, d'après le roman *Indomptable Angélique* d'Anne Golon et Serge Golon. **Dial** : Pascal Jardin. **Ph** : Henri Persin (Eastmancolor – Dyaliscope). **Cam** : Gilbert Bonneau et Robert Florent. **As op** : Jean Castagnier et Abdellatif Ben Ammar. **Son** : Antoine Petitjean. **Mix** : Jean Nény. **Mont** : Christian Gaudin. **As mont** : Isabel Garcia De Herreros et Béatrice Cosne. **Déc** : Robert Giordani. **As déc** : René Calviera. **Ens** : Arrigo Breschi. **Créatrice cost** : Rosine Delamare. **Cost** : Marie Gromtseff, Arrigo Breschi et Maria Nasalli-Rocca. **Maq** : Maguy Vernadet et Emilio Trani. **Coif** : Jacqueline Juillard et Rosa Luciani. **Perruques** : Huguette Lalaurette. **Acces** : Pierre Roudeix. **Ef sp** : Franco Celli. **Cons équestre** : François Nadal. **Maître d'armes** : Henri Cogan. **As ré** : Paul Nuytens, Jean-Claude Giuliani, Renzo Cerrato et Hassan Daldoul. **Script** : Lily Hargous. **Rég** : Paul Lemaire. **Dir pr** : Henri Jaquillard. **Ph pl** : Maurice Chapiro. **Stu** : Cinecittà (Rome). **Déb tour** : 10/04/1967. **Dur** : 85 mn. **Visa** : 32965.

Avec : Michèle Mercier (Angélique), Robert Hossein (Joffrey de Peyrac), Roger Pigaut (Pierre Matthieu, marquis d'Escrainville), Christian Rode (Morman, duc de Vivonne), Ettore Manni (Jason), Bruno Dietrich (Coriano), Arturo Dominici (Mezzo Morte), Pasquale Martino (Savary), Sieghardt Rupp (Millerand), Mino Doro (l'intendant à la vente), Poldo Bendandi (l'homme qui achète Angélique), Gaby Mesée (la fille des pirates), Mimmo Poli (un enchérisseur), Paolo Giusti (le lépreux), Paul Muller et Gianni Solaro (les chevaliers de Malte), Dakar (le colosse qui bat la cadence), avec la voix de Jacques Toja (le narrateur).

Prête à défier l'enfer pour retrouver l'homme qu'elle aime et qu'elle sait vivant, Angélique fuit Versailles et le Roy en embarquant en secret sur une galère. Celle-ci est bientôt coulée par les pirates du Rescator, alias Joffrey de Peyrac, le propre mari d'Angélique. Recueillie à bord de son navire par l'ignoble capitaine d'Escrainville, qui tente de la violer sans succès, elle est finalement vendue comme esclave au marché de Candie où son étincelante blondeur excite la convoitise des barbaresques. Malgré l'aide bienveillante des chevaliers de Malte, qui tentent de racheter la malheureuse pour la tirer d'un sort pire que la mort, les enchères atteignent des sommes astronomiques et c'est un géant au visage grêlé qui emporte Angélique auprès de son maître. Terrorisée à l'idée d'être livrée à la concupiscence d'un visqueux poussah, la jeune femme exulte quand Peyrac lui avoue en personne l'avoir rachetée à la barbe de tous. Mais déjà, des hommes de l'ombre incendient la demeure des tendres retrouvailles...

« Violent l'Histoire à condition de lui faire de beaux enfants. » Plus que jamais la fameuse boutade d'Alexandre Dumas s'applique à ce quatrième et plus mouvementé volet de la saga romanesque de la marquise des anges. Ode exemplaire au sadomasochisme, cet agréable film d'aventures maritimes consciencieusement mis en images par Borderie, ne

s'encombre d'aucun second degré (ce qui ne bride pas l'imagination) et se goûte avec le plaisir immédiat d'une œuvre authentiquement populaire. Comme telle, elle doit faire pleurer Margot et donner des idées à Paul, ce qui est le cas. De l'intendant général des galères aux mutins bestiaux mis à fond de cale par un capitaine sadique (excellent Roger Pigaut), tout le monde cherche à abuser des charmes de la jeune aristocrate. La réussite érotique du film, et par extension celle de la série, repose sur le choix judicieux d'une héroïne belle, forte, généreuse, moins émancipée car beaucoup plus vertueuse que ses consœurs du moment (Barbarella) mais dont la beauté, venant régulièrement contrarier le destin, l'oblige à jouer à contre-cœur de son atout avec les conséquences que l'on sait. D'autant plus que c'est là l'épisode où elle se trouve être la seule femme dans un monde d'hommes. Sur le plan visuel, c'est l'alibi historique de la rude loi de la flibuste et des troubles mœurs orientales qui justifie des déshabillages très chastes et des supplices qui le sont moins. Angélique est exhibée (hors champ) pour être vendue, humiliée, enfermée avec des chats affamés, sans se départir jamais de sa superbe et sans subir les derniers outrages, ce qui est une façon frustrante et candide-ment perverse pour nous d'avoir le plaisir sans la faute. Un plaisir décuplé par le fait qu'il s'agit là du plus italien des cinq films de la série et l'amateur éclairé reconnaîtra sûrement quelques visages familiers, d'Arturo Dominici à Paul Muller, qui rudoya à deux reprises Michèle Mercier dans les excellents *Le Boucanier des îles* et *l'Île des filles perdues* (1961) de Domenico Paolella. Brune et capiteuse starlette des studios italiens des années 60, Michèle devint blonde à la manière vénitienne pour tenir avec assez d'à-propos le rôle qui assura sa gloire. Gloire qui fit naître dans son giron quelques charnants épigones moins connus mais plus audacieux comme *Isabelle* de Frissac, la troublante *duchesse du diable* (Bruno Corbucci, 1969). EB

« J'ai détesté le tournage de la scène où j'étais censée me faire violer à fond de cale. Cette idée m'épouvantait et m'avait rendue malade plusieurs nuits auparavant. Ce fut encore plus horrible que tout ce que je pouvais imaginer. Un groupe de figurants aux mines patibulaires et aux mains crasseuses me tomba dessus. Déchirant mes vêtements, posant les mains partout, ils me malmenèrent comme des sauvages. L'un d'eux, pourvu de menottes, m'en administra un coup très violent sur le sein. Traumatisée par la scène, je m'évanouis et j'en restai tuméfiée pendant près de deux ans. » (*Je ne suis pas Angélique*, Michèle Mercier, Éditions Denoël, 2002, pp. 173-74).

Sortie : 27/10/1967 (Ambassade, Berlitz, Images, Pathé Orléans).

Autres titres : *L'Indomabile Angelica* (It) / *Unbezähmbare Angélique Teil 4* (All) / *Untamable Angelique* (int).

DVD : id (Film Office, Studio Canal).

869 INFERNAL'S PARTOUZE

1976, *Hardcore*

Pr : José Benazeraf, pour Les Productions du Chesne. **Ré, sc & cam** : José Benazeraf. **Mont** : Claudio Ventura. **Mix** : Dominique Jugie. **Dur** : 77 mn.

Avec : Charlie Schreiner (le livreur), Michèle Le Brumann (une fille avec le livreur et l'une des sœurs), Liza Stoppenberg (l'autre sœur), Cécile Carol (la mère), Willy Braque (le prêtre), Aude Lecocq et Hubert Géral (le couple 1), Barbara Moose et Guy Royer (le couple 2), Bernard Hug (le tueur), Chantal Four-

quet (M^{me} Dumas), Geneviève Hue (une invitée du repas mondain), Christiane Sureau et Philippe Bellay (le couple initié à l'échangisme), Alain Tissier (le réparateur des PTT).

L'autocitation et l'approche « anthropologique » ont pu donner chez Benazeraf quelques films passionnants. Mais elles servent trop souvent d'alibi pratique à des collages décousus. Plus rien ne distingue Benazeraf des pires remontages d'Europrod : même mépris du spectateur et du genre (qu'il condamnait fermement, dans la presse des années 60, au profit de « l'érotisme »), en contradiction totale avec la qualité des trois extraits. Le début semble être un montage d'*Ouvre-toi** : 25 minutes d'ébats entre un livreur, deux filles et leur mère ; les demoiselles masturbent ensuite du pied un prêtre venu le sermonner (« *Je ne vous vois plus à la messe* »). Le fétichisme des semelles compensées ajouté à la lecture du Livre de Yahvé ! 27 minutes avec deux couples bourgeois et une invitée partouzant sous la menace d'un tueur en fuite impassible. Les 15 dernières minutes montrent deux couples fantasmant en voix off avant de succomber à l'échangisme, dans un appartement orange. On retrouve les deux bourgeoises excitant un réparateur des PTT. Un générique final indique *Le Dîner en ville*. CB

Sortie : 01/09/1976 (Amsterdam St-Lazare).

Vid : *La Partouze infernale* (VCD).

870 INFIDÈLE PAR DEVANT, PUNIE PAR DERRIÈRE

1983, *Hardcore*, X

Pr & dis : Pierre Unia, pour Unia Films. **Ré, sc & dial** : Reine Pirau [= Pierre Unia]. **Ph** : Jean-Jacques Renon (Eastmancolor). **Cam** : Raoul Pacioselli. **Mus** : Pierre Unia. **Son** : Rolly Belhassen. **Mix** : Michel Commo. **Mont** : Michel Patient. **As ré** : Catherine Laffin. **Dir pr** : Gérard Espinet. **Cons** (prises de vues sous-marines) : Michel Paret. **Ext** : Paris Port Grimaud, Miami, Fort Landerdale (US), Îles Turk and Caicos. **Dur** : 75 mn. **Visas** : 59906 et 58905.

Avec : Ghislain Garet (Christian), Eva Kléber (Ève), Cathy Ménard (la dactylo), Élisabeth Buré (l'hôtesse des Caraïbes), Dominique Vergnac (Katy), André Kay (Cormier), Yann Aubry (Bob, l'archéologue), Josiane Bongura (Josy).

Christian est un pervers. Il ne peut s'empêcher d'insulter et de brutaliser son épouse dès qu'il l'enlace. Évelyne s'enfuit. Archéologue navale, elle part en recherche d'épaves au large de la Floride. Christian la suit et la cherche à l'aide d'une employée d'hôtel antillaise, Katy, perverse comme lui. Il met le feu au bateau d'Évelyne. Désespéré, il retrouve enfin Évelyne, qui veut bien lui pardonner.

Notes : version hard de *Phantasmes interdits**.

Sortie : 24/10/1984 (Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Cinévog Montparnasse, Méry).

Autre titre : *Infidèle par devant*.

871 INFIDÈLES, les

1972, *Érotique*, - 18

Pr : Daniel Daert et René Levy-Balensi, pour Reda Productions. **Dis** : Compagnie Parisienne de Films. **Ré** : Christian Lara. **Sc** : Daniel Daert. **Ph** : Georges Strouvé. **Cam** : Jean-

Claude Couty. **As op** : Clément Menuet et Patrick Godaert. **Mus** : Richard Eldwyn [= Vladimir Cosma]. **Mont** : Madeleine Dedieu et Anne-Marie Berreby. **Maq** : Monique Granier. **As ré** : Gérard Saunier et Guillaume Huitric. **Rég** : Jean-Paul Griselle. **Dir pr** : Maggie Gillet. **Ph pl** : Patrice Meldener. **Coll** : Anne Bodin, Laurent Bruzzzone, Christophe, Olivia Lacourie, Magda Philippe, Jean-Louis Philippon, Ghyslaine Sesboué et Grégory Szersnovicz. **Ext** : Côte d'Azur, Normandie. **Dur** : 81 mn. **Visa** : 40867.

Avec : Patrice Pascal (Julien), Catherine Cazan (Birgitt), Laure Moutoussamy (Laure), Michèle Peirello (Sophie, la mère de Julien), Pierre Forget (Pierre, le père de Julien), Alice Arno (la bonne), Marie-Hélène Règne (la gouvernante), Gilda Arancio (la fille aux peluches), Martine Azencot, Marion Margyl et Marie-George Pascal (les filles chez Sophie), Magda Mundari (l'amie de Paul), François Guillaume (le hippie), Élisabeth Drancourt (une hippie), Gabriel Cinque, Danièle Corrigan, Ève Corrigan, Paul-Clément Devigny, Anne Dolans, Daniel Harle, Jimmy Hollosy, Sylvie Nerval, Olivier Oll, Marielle Ollivier, Nadia Vérine, Bernard Launois (Bob).

Julien est le fils d'un ministre. Il vient de se marier avec Birgitt, une Suédoise rencontrée pendant ses vacances sur la Côte d'Azur. Elle était en convalescence, venue se reposer chez le père de Julien, un ami de sa famille. Pendant le cocktail de mariage, Julien se souvient de ses vacances. Tout d'abord, il y avait Laure, jeune femme noire et sensuelle, future épouse de son père. Il l'avait surprise sous la douche. Elle lui faisait forte impression. Elle-même troublée, elle céda une fois aux avances du garçon puis instaura un subtil jeu de séduction, tandis que Birgitt tombait amoureuse de lui. Après avoir été humiliée par Julien dans une boîte de nuit où il draguait une fille, Birgitt lui avoua ses sentiments et parvint à coucher avec lui. Puis Julien se souvient de la maison normande de sa mère. Entourée de jeunes filles, celle-ci avait organisé un cérémonial érotique pour permettre à Julien d'enterrer joyeusement sa vie de garçon. Ensuite, Birgitt était arrivée chez sa mère pour que celle-ci l'aide à reconquérir Julien. Après la rencontre d'un play-boy et de ses amis libertins, Julien et Birgitt firent enfin l'amour près d'un feu de cheminée et d'un fou de Bassan empaillé. C'est au tour de Birgitt de se souvenir, traumatisée par une fête hippie qui tourna au viol collectif.

Très mal construit à coups de flash-backs, le scénario est signé Daniel Daert. Il reprend le personnage principal de *Chaleurs** qu'il avait réalisé en 1970 : un jeune garçon (le même Patrice Pascal) tourmenté par le complexe d'Édipe. Plus que les vacances azuréennes, irradiées par la beauté de l'Antillaise Laure Moutoussamy, joliment filmée par son compatriote Christian Lara, ce sont les séquences du manoir maternel qui ne cessent d'intriguer, mettant en scène la thématique psychanalytique de façon très inattendue. Allongé en slip sur le lit, entouré de cinq demoiselles nues, Julien attend l'entrée de sa mère (Michèle Peirello, belle maturité) qui vient déposer une rose à ses côtés. Mais on n'en saura pas davantage sur ces filles dévêtues, baignant dans un climat de vague étrangeté et d'érotisme infantile (Gilda Arancio, déshabillée au milieu de ses poupées). Des call-girls, des pensionnaires... ou des sœurs ? Ce sont en tout cas quelques-unes des plus agréables vedettes sexy de la période, comme Martine Azencot, ou Marie-George Pascal qui s'offre une torride scène de lit. Pour le reste, on nage dans les lieux communs. Dans la plus grande confusion, sans autre explication, le récit s'achève sur le cliché des hippies violeurs. Un mauvais trip dans la lumière rouge et les sen-

teurs d'herbe : les masques balinaïsi qui ornent les murs se superposent, des percussions orientales se mêlent aux hurlements de Birgitt. Déroutant final pour un mariage. CB

Sortie : 07/06/1973 (Monte Carlo, Cinévog St-Lazare, Eldorado, Ritz).

Autres titres : *Le Mariage* (ex-) / *The Adulteress* (Angl) / *Le Sensuali* (It).

872 INFIDÉLITÉS

1974, *Érotique*, - 18

Pr : Jean-François Davy, pour Contrechamp. **Dis** : SND. **Ré** : Jean-François Davy. **Sc & dial** : Jean-François Davy, André Ruellan et Daniel Geldreich. **Ph** : Roger Fellous (Eastmancolor). **As op** : Patrick Blossier et Jean-Jacques Bouhon. **Mus** : Allan Reeves. **Chans** : int par Paul Slade. **Son** : Pierre Lorrain. **As son** : Alain David. **Mix** : Paul Bertault. **Bruit** : Henry Humbert. **Mont** : Claude Cohen et Héloïse. **As mont** : Christel Micha et Patricia Ardouin. **Maq** : Loan N'Guyen. **As ré** : Richard Guillon et Jean-Jacques Jelot-Blanc. **Script** : Claude Luquet. **Dir pr** : Rudy-Jean Le Roy. **Ph pl** : Alain Sabatier. **Ext** : Champenard. **Dur** : 93 mn. **Visa** : 43106.

Avec : Albane Navizet (Isabelle), Gilles Milinaire (Yves), Jean Roche (Thierry), Orlande Paquin (Claire), Joëlle Cœur (Cécile), Ivan Jullien (Frank), Natacha Karenoff (Solange), Mona Mour (Carole), Pierre Oudry (Serge), Virginie Vignon (Prune), Alain Chevestrier dit Bouboule (Richard).

Femme au foyer dans une coquette maison de campagne, Isabelle est mariée depuis sept ans à Yves, qui est seulement préoccupé par son travail de publicitaire et par l'aménagement de son jardin. Une amorce de coït houleux révèle que rien ne va plus entre eux depuis deux ans. C'est à cette époque qu'Isabelle a eu une aventure dont elle fait soudain la confession à Yves, qui lui rétorque qu'il l'a, lui aussi, trompée au même moment. Comme le couple doit donner une soirée le lendemain, chacun décide de convier son ancien partenaire. L'amant et la maîtresse arrivent, suivis d'un employé d'Yves et de la femme de celui-ci, tandis que les autres invités, comme on l'apprendra plus tard, restent bloqués sur l'autoroute à cause d'un carambolage. D'abord perturbée par un orage, la soirée à six finit par dégénérer en une longue nuit de beuverie au cours de laquelle les couples se font et se défont, jusqu'à l'aube où l'on retrouve tous les pneus des voitures à plat. Furieux, Yves empoigne une carabine et accuse un trio de hippies que sa femme avait accueilli et qu'il avait chassé *manu militari*. En fait, les pneus avaient été dégonflés par Isabelle, qui ramasse le fusil et s'éclipse par la porte arrière du jardin. Yves s'élance à sa poursuite, alors qu'on entend une détonation. Isabelle réapparaît néanmoins bien vivante, et échange un long regard avec son époux.

Partant d'un aveu d'infidélité rappelant vaguement *Eyes Wide Shut* (ou plutôt la nouvelle de Schnitzler qui l'a inspiré), le scénario réserve avec intelligence le psychodrame au début du film, à la faveur d'une longue scène d'explication nocturne. La soirée où ils invitent leurs anciennes conquêtes est plutôt le signe d'un défi mutuel que les époux se lancent pour tester la validité de leur couple, sans que la conclusion permette d'ailleurs de trancher. On échappe ainsi aux aventures extra-conjugales précédant le retour au bercail, mais aussi au raffermissement du mariage dans la partouze, deux tartes à la crème du hardcore. Au moment où celui-ci s'apprêtait à déferler sur

les écrans, Davy semble avoir voulu tirer un bilan critique du soft bourgeois, au moyen d'une trame évoquant – toutes proportions gardées, bien sûr – *La Règle du jeu* de Renoir. D'où les digressions entraînées par l'arrivée d'un trio de vagabonds bohèmes, ou par le flirt d'une bonnichette court vêtue avec le bien nommé comique Bouboule. Mais ce sont surtout la violence des rapports (allant jusqu'à un quasi-viol) et plus généralement, l'abattage de comédiens incarnant des convives braillards et mal embouchés, qui font éclater les poncifs du drame psychologique à la française. Le personnage masculin principal a tout du connard fini, mais les sentiments l'unissant à sa femme transparaissent autant dans les déclarations qu'ils se tiennent à l'issue de chaque confrontation que dans les regards et les gestes captés par la mise en scène. Ils s'aiment. GE

Notes : En 1981, Zoom 24 et Fil à Film déposent au CNC un dossier pour un nouveau film, *Je l'aime mais je le trompe*, réalisé par Jean-François Davy, sur un scénario identique mais avec des acteurs inconnus. Le film obtient un visa et une interdiction aux moins de 18 ans. Mais il est fort probable qu'ensuite le distributeur, les Films Grandvilliers, ait exploité un hardcore.

Sortie : 13/08/1975 (Rex, UGC Odéon, UGC Marbeuf, Liberté, Mistral, Bienvenue-Montparnasse).

Autres titres : *Le Désir* (tour) / *Jouissances* / *Désirs* (16/06/1982).

Vid : *Jouissances* (Pin-Up Vidéo) / *Le Désir* (Fil à Film) – **DVD** : *Le Désir* (Opening).

873 INFIRMIÈRE EST UN BON COUP, I'

1990, *Hardcore*, X

Pr & dis : Jean-François Merle, pour Société Nouvelle Cinévog. **Ré & sc** : John Love [= Alain Payet]. **Mus** : Gary Sander [= Philippe Bréjean]. **Mont** : Pierre B. Reinhard. **Maq** : Annick Chatel. **Visas** : 73641 et 73642.

Avec : Joy Karin's (Joy, la femme du docteur), Jean-Paul Bride (le docteur Vicelard), Pénélope [= Patricia Ganzel] (la secrétaire), Franck Mazard et Christophe Clark (les docteurs), Jean-Pierre Armand (l'assistant du docteur Vicelard), Anna Langslav (la seconde masseuse), Étienne Jaumillot (l'un des deux sexagénaires), Liliane Cechetti, Katia Berger.

Un grand bureau clair dans un somptueux appartement haussmannien. Un trio de blouses blanches, stéthoscope au cou. Une affiche pour un médicament. Une table d'examen. Mais oui, bien sûr, nous sommes dans un cabinet médical. La première patiente arrive car « *j'ai mal, là, derrière* ». Elle se déshabille et s'allonge à plat ventre. Après un « *petit lavage linguistique* », sodomie et double pénétration, assurées par les docteurs Clark et Mazard. Ce sera la seule patiente de tout le film. À peine sorti du cabinet, Clark tombe sur sa femme Joy, qui exige des soins assidus. Quant au docteur Vicelard, il s'intéresse à la secrétaire Pénélope en ce qu'elle a de plus secret. Surgit son assistant en short d'athlétisme qui va plus au fond des choses. Joy fait sa gymnastique quotidienne avec deux masseuses hors pair (dans l'une d'elle nous reconnaissons un peu surpris la secrétaire). Joy qui, entre-temps, a dû divorcer, est fort mécontente de son mari Mazard et sort draguer deux sexagénaires encore alertes. Clark s'indigne de la légèreté de la standardiste, bouleversante quadragénaire : « *Alors, M^{lle} Liliane, c'est comme ça qu'on s'occupe des rendez-vous...* » Etc.

1990. Huit ans déjà que Jack Lang a blessé à mort le hard en salle et, depuis, la vidéo se charge de l'achever. Depuis longtemps, les « nouveautés » offertes à l'amateur sont en fait des films déjà sortis plusieurs années auparavant, rebaptisés. Seul Alain Payet tourne encore en 35 mm. Il assure une commande d'un hard mensuel pour les salles Cinévog. Petits moyens, deux jours de tournage, souffle parfois un peu léger, scénario millimétrique, caméra sur pied, un seul axe – zoom avant zoom arrière – pour toute la séquence, musique non calée. Qu'importe. Il faut faire vite, très vite, et Payet est à la barre. D'abord ne jamais dire non au hasard : un cocker traverse-t-il, folâtre, le champ, on garde le plan. S'offrir ensuite une séquence de pur plaisir : par temps de pluie, dans les beaux quartiers, Joy Karin's marche, impériale, nue sous son ciré rouge qu'elle ouvre largement pour le regard apoplectique des sexagénaires qu'elle croise. Enfin des actrices fabuleuses, femmes vraies, qui ne sont jamais les déesses aux canons Alpha France/Marc Dorcel. Jamais Joy n'a été aussi belle, ni aussi fabuleuse de conviction, que Payet entoure de belles inconnues *one shot wonder*. Elles confèrent par leur naïveté une étrange sincérité à la plus simple des séquences. Surtout depuis plusieurs années, conscient que le hard, privé de moyens, tourne en rond, Payet peaufine son « hard-crad » dont il attribue modestement le mérite à l'un de ses acteurs : « Ce ne sont pas tant les images, mais le langage d'un acteur que j'emploie, qui est un langage cru, obsessionnel et qui amène peut-être une autre dimension au film. [...] Ce type a des fantasmes plein la tête. » Ici, Jean-Paul Bride, puisque c'est lui, est en grande forme avec Pénélope : « [...] *T'aimes bien te faire branler avec le téléphone ? Ça ne sert pas qu'à téléphoner, ce truc-là. Mon ancienne secrétaire, elle se l'enfonçait jusque là. J'étais obligé de le retenir avec le cordon. C'était pas une chatte, c'était une pompe aspirante. Tu peux pas savoir. On a passé de grands moments ! Tu débutes ? La branlette du téléphone, c'est ça ? Écarte-toi bien, que j'essaie de te finir avec ce truc-là. Après tu vas t'écarter, tu vas me montrer le trou de ton cul. Tu vas me montrer ton petit oignon poilu. Il est poilu, ton oignon ? Oh là là, j'aime. Un oignon bien poilu. Ah ! Qu'on ait vraiment une belle vue. Que je te rentre bien tes fesses, que je t'écarte bien tes poils, là ! Bien dégagé. Tu aimes le massage ? Je vais te cracher dans le trou du cul ! Tu aimes te faire cracher dans le trou du cul ? La prochaine fois je te ferai bouffer des lentilles, et derrière les lentilles, des épinards ! Ah, les épinards ! Y a rien de mieux ! C'est les fruits et les légumes qui foutent le camp ! Un petit cul pour les dieux, bien poilu, comme ils les aiment ! » Sade le disait déjà : « Il est reçu, parmi les véritables libertins, que les sensations communiquées par l'organe de l'ouïe sont celles qui flattent davantage et dont les impressions sont les plus vives. » AM*

Notes : Tourné dans le cabinet d'un dentiste de l'avenue des Ternes.

Sortie : 07/11/1990 (Cinévog St-Lazare, Brooklyn, Méry).

Autres titres : *L'Infirmière aux gros seins / Le Grandi Labbra di mia zia* (It).

Vid : *L'Infirmière aux gros seins* (Punch Vidéo).

874 INFIRMIÈRE LUBRIQUE

1981, *Hardcore*, - 18

Pr : Jean-François Davy, pour Zoom 24. **Dis** : Audifilm. **Ré** : Michel Baudricourt [= Michel Caputo]. **Dur** : 80 mn. **Visa** : 54795.

Avec : Mika (la psychanalyste), Cathy Stewart (la soubrette), Dominique Irissou (le premier patient obsédé sexuel.), Jack Gatteau (le deuxième client bavard), Éric Saville, Richard Allan, Carole Piérac, Dominique Aveline, Helen Shirley, Lise Pinson, Patricia Samba, Alain Plumey.

Une psychanalyste va de cas en cas, à commencer par sa soubrette. Sur cette trame d'une minceur baudricourtienne, s'enfilent sans queue ni tête des séquences qui présentent toutes la même particularité : acteurs et actrices s'ébattent en lisant hors champ un texte hard où les jeux de mots le disputent à la prétention littéraire. Retenons que les hommes y sont tous des grotesques et que l'un a cet aveu : « *Quand je me tais, je bande.* » À quoi répond logiquement sa partenaire : « *J'ai la vulve carnivore.* » AM

Sortie : 10/02/1982 (Amsterdam Clichy, Amsterdam St-Lazare, Midi Minuit, Bastille Palace, Delambre Montparnasse, Montmartre Ciné).

Autres titres : *Cécilia* (ex-) / *Charlotte et Claudia* (15/12/1982, au Sébastopol).

875 INFIRMIÈRE N'A PAS DE CULOTTE, I'

1980, *Hardcore*, X

Pr & dis : Georges Rado, pour France Continental Films. **Ré, sc & dial** : Francis Leroi. **Ph** : Willy-Gricha (Fujicolor). **Mus** : Subway. **Mont** : Gilbert Brisedoux [= Gilbert Kikoïne]. **As ré** : Gérard Grégory. **Visa** : 49827.

Avec : Claude Valmont (Hubert Mercier), Danièle David (Christiane Mercier), Diane Dubois (Miss Volta), Karine Gambier et Danielle Troger (les deux professionnelles), Jean-Paul Bride (le professeur von Fellatio), Dominique Aveline (un patient), Carmelo Petix (M^{lle} Coluche), Jean-Pierre Armand (le docteur Lombroso), Albine [= Dominique Félix] (la malade nymphomane), Céline [= Céline Gallone] (une nonne), Samantha [= Geneviève Hue] (une patiente et une nonne), Martine Schultz (la femme du couple 2 et la femme fouettée), Lucie Doll (la femme en corset noir), Gérard Grégory (un infirmier), Toni Morena (l'amateur de petites filles), Michel de Nyokinos et Krista Carol (le couple d'amis), Alain Louis, Francis Leroi, Michel Pasquier.

Absorbé par la lecture de *La Fonction érotique* du docteur Gérard Zwang, un couple tente de mettre en pratique ce qui y est écrit. Devant le résultat jugé peu convaincant, il décide de se rendre dans un endroit évoqué par un autre couple d'amis, une clinique où l'on soigne les dysfonctionnements sexuels. À peine arrivés, l'homme et la femme sont séparés. Ils subiront chacun diverses expériences. Le mari sera « examiné » par une infirmière, puis agressé par une nymphomane, cliente de l'établissement, violé ensuite par deux religieuses. La femme recevra la visite de deux infirmiers, subira également un lavement. Certains traitements laissent songeur. Ainsi, un patient déguisé en moine assiste au spectacle d'une petite fille se masturbant avec un ballon – en fait une infirmière au sexe rasé, habillée en enfant. Le directeur de la clinique promet aux deux héros une guérison rapide s'ils suivent un traitement onéreux mais au résultat garanti. Ne supportant plus d'être séparé de son épouse, l'homme s'enfuit avec elle au milieu d'une séance de méditation collective. Ils atteindront l'orgasme sur une poubelle, ayant découvert ce qui manquait à leur couple.

Le film s'achèvera sur cette sentence du professeur von Fellatio : « *On ne pense jamais assez aux poubelles. C'est une fantaisie classique chez les gens qui possèdent un vide-ordre.* »

Écrit et réalisé par Francis Leroi, tourné en son direct, le film porte indiscutablement la marque de l'auteur de *Je suis à prendre**. Le sexe est ici pris au sérieux par l'humour, si l'on peut dire. Tout en en donnant pour son argent à l'amateur d'images pornographiques, *L'Infirmière n'a pas de culotte* est surtout une comédie de mœurs avec diverses notations burlesques, qui peut aussi être pris comme une satire de son époque. Ce qui déclenche l'entrée du couple dans la clinique du docteur von Fellatio ne relève-t-il pas d'une version familière, rationalisée, domestiquée, de l'injonction de jouissance post-soixante-huitarde ? Le couple, interprété par Danièle David et Claude Valmont – celui-ci remarquable dans le registre « homme quelconque » – n'est-il pas un spécimen de cette petite bourgeoisie, en quête d'émancipation et d'autonomie, pur produit de son époque ? À cet égard, le film multiplie les allusions à son temps. Le livre, lu par les deux protagonistes principaux durant la première séquence, fut un best-seller de la sexologie vulgarisée publié en 1972. Un des infirmiers (Jean-Pierre Armand) porte le tee-shirt de la campagne électorale des présidentielles de 1974, *Giscard à la barre*. Au risque d'atténuer l'intensité érotique du film, l'effet comique est assuré tout autant que l'observation à peine déformée d'un air du temps alors pourtant déjà en voie d'évanouissement. JFR

Notes : Le générique crédite une « Foxy » que nous n'avons pas pu identifier.

Sortie : 12/03/1980 (Cinévog St-Lazare, Vedettes, Brooklyn, La Bastille, Cinévog Montparnasse, Atlas).

Autres titres : *La Clinique en délire* (ex-) / *Trainingscamp für Liebestolle* (All).

Vid : *id* (DIA/Ovide, Acoel) – **DVD :** *Erst weich dann hart !* (Mike Hunter, All).

876 INFIRMIÈRES EN DÉBAUCHE, les

1981, *Hardcore*, X

Pr : Georges Combret, pour Europrodis. **Ré :** Job Blough. **Ph :** Paul Soullignac. **Mus :** Éditions du Hibou. **Dir pr :** Yvette Crouzet. **Visa :** 49479.

« Au bord de la Méditerranée, Jean-Pierre et Carole filent le parfait amour. Ils montent à Paris et leur couple finit par se détériorer. » (résumé CNC).

« Film pornographique hard, sans histoire, composé de chutes de pellicules [avec calanques, décor marin et bateaux, NDLR]. » (Sous-commission).

Notes : Dans les dossiers du CNC, seulement deux acteurs mentionnés, purement fictifs : Carole Saint-Pierre et Bernard Claude.

Autre titre : *Jouis-moi dessus* (refusé).

877 INFIRMIÈRES JOUISSEUSES

1981, *Hardcore*

Pr & dis : Jean-François Davy, pour Zoom 24. **Ré :** Michel Baudricourt [= Michel Caputo]. **Dur :** 74 mn.

Avec : Richard Allan (Paul, le malade), Marie-Christine Veroda (Jeanne, la femme de chambre), Helen Shirley (l'infirmière),

Jack Gatteau, Dominique Aveline, Gérard Daoud, Christian Filippi, Mika, Kris Lara, Marie-Claude Moreau.

Paul est malade et s'endort pendant que sa femme de chambre lui raconte des histoires cochonnes. Tous les deux fantasment jusqu'à l'arrivée de la belle infirmière. Le ménage à trois sera accepté.

Nouvel exercice de style baudricourtien où l'art du montage est poussé à son paroxysme, au niveau non seulement de l'image mais aussi du son, hyper travaillé. Des morceaux de phrases sont sortis de leur contexte. Un mot, un bout de dialogue est mis en avant, repris en boucle sur bruits de fonds festifs, créant vite un abandon hypnotico-onirique. Les styles musicaux défilent : free-jazz, classique, bouzouki, percussion africaine, valse viennoise, tandis que des dizaines d'images se télescopent dans une joyeuse anarchie. Les trois protagonistes se racontent des souvenirs très hard, dialoguent sur des textes crus bourrés de calembours et d'allusions littéraires, parfois face à la caméra : « *En baisant, il criait des noms d'écrivains : Molière, Racine, Hugo, Musset. Curieusement il éjacula à Paul Claudel et pas à La Fontaine ! Pour une fois que l'ancien ambassadeur du Japon avait servi à quelque chose !* » La question chez Baudricourt reste toujours la même : à qui pouvaient bien s'adresser de tels OVNI pornographiques, hormis quelques critiques éclairés de la *Saison Cinématographique* ? De ce chaos sur pellicule très organisé surnagent quelques images. Les « filles-papillote » enveloppées de papier aluminium. Une partouze de salon avec usage ritualisé et obsessionnel du champagne : on se plonge la queue dans un verre de liquide ambré, on s'en humidifie la vulve, on le fait ruisseler sur des croupes féminines. L'art est un déclencheur d'émotions érotiques fortes : une fille noire caresse sensuellement un nu féminin accroché au mur et se voit aussitôt contrainte de se jeter sur le sol pour se masturber. La pile de bûches stockées au sous-sol (et déjà mise à contribution dans les autres films de la série) fournit à trois jeunes femmes des gadgets inattendus. Un vrai trip d'intellectuel ! PM

Sortie : 19/08/1981 (Amsterdam Clichy, Amsterdam St-Lazare, Nord Cinémas, Delambre Montparnasse).

Autre titre : *Agnès* (28/04/1982).

Vid : *id* (VCD, Fil à Film/Prestige).

878 INFIRMIÈRES PERVERSES

1978, *Hardcore*, X

Pr : Alain Payet et Richard Allan, pour Les Films du Saphir. **Dis :** France Continental Films. **Ré, sc & dial :** René Houaro [= Alain Payet]. **Ph :** Pierre Fattori (Eastmancolor). **Cam :** Maurice Giraud. **Mus :** Daniel J. White. **Mont :** Claude Gros. **Maq :** Anatole Paris. **As ré :** Robert Bozzi. **Dir pr :** Lionel Wallmann. **Dur :** 84 mn. **Visa :** 48802.

Avec : Virginie Martin's [= Virginie Caillat] (Élisabeth Valois), Barbara Moose (Jacqueline Français, l'infirmière-chef), Marie-Claude Viollet (tantôt Jacqueline, tantôt Monique), Gabriel Pontello (Philippe, le docteur), Lucie Doll (la nymphomane), Hervé Amalou (M. Castel, le malade), Dominique Aveline, Alban Ceray et Alain Plumey (les infirmiers), Christiane Grandit (la patiente nymphomane), Myriam Benzerti (l'infirmière bottée), Jocelyne Bureau, Marie Fay (la patiente au lavement), Claude Janna (la première patiente).

« Vous savez...ici, tout le monde s'entend très bien. Nous sommes une grande équipe, une grande famille. Nous avons nos petites manies, nos petites habitudes... J'espère que vous vous y habituerez assez vite... » La première journée de travail de M^{lle} Valois, une jeune infirmière novice (et vierge), embauchée sur recommandation à la clinique du D^r Philippe, s'avère assez éprouvante : voyeurisme, vulgarité de langage et de gestes, masturbations, fellations, lavements, lesbianisme. Elle croit craquer mais résiste, puis jouit. La seconde journée, on lui offre un toast, elle fait « presque » partie de la famille. Il lui reste juste une petite épreuve à passer...

Dès la première séquence, le délire s'installe (la patiente excédée qui refuse d'être masturbée et veut juste un examen « normal » a vraiment l'air d'y croire) et va crescendo. Un des chefs-d'œuvre de la signature Houaro, supérieur à bien d'autres moutures sur ce thème. Pendant une fellation graveleuse et saliveuse pratiquée par Marie-Claude Viollet à Pontello : violon romantique et évanescant. Quand Élisabeth et M^{lle} Français masturbent puis sucent M. Castel : clavecins et violoncelles. À l'introduction d'une canule dans l'anus : clavecins. Pendant une fellation « forcée » sur Dominique Aveline : trompettes jazz des années 30. Pendant la partouze finale : guitare et orgues... La mise en scène installe avec vigueur et souplesse le « climat » de chaque scène : le moindre détail est exploité. Les moyens relatifs sont discrètement utilisés (couloirs, escaliers, équipements collectifs, uniformes) pour renforcer ce « néoréalisme de la folie » qui caractérise les meilleurs films de Payet. Post-synchronisation parfois hâtive mais d'une vulgarité roborative et drôle. Deux séquences majeures : la nymphomane frénétique (Christiane Grandit, qui fut aussi une fantasmagique *Julie par devant, par derrière**) et la patiente au lavement (Marie Fay). Un casting de la grande époque. Copie un peu sombre produisant un effet de noir et blanc dont le grain augmente le graveleux de l'action. Un *Cabinet du D^r Caligari* du cinéma porno français. FM

Sortie : 10/05/1978 (Gramont, Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Cinévog Montparnasse, Scarlett).

Autres titres : *L'Infirmière perverse / L'infirmiera* (It).

Vid : *id* (Sun Vidéo/Excès, Carrère/Amandine).

879 INFIRMIÈRES TRÈS COMPLAISANTES

1980, *Hardcore*

Pr & dis : Jean-François Davy, pour Zoom 24. **Ré** : Michel Baudricourt [= Michel Caputo]. **Dur** : 75 mn

Avec : Christine Maffei [= Nadine Roussial] (Marianne Avé), Helen Shirley (le professeur Bathory), Lydie Batory [= Jane Baker] (Chichi, la bonne), Élodie Delage (Sarah, l'amie de Marianne), Jack Gatteau (le docteur Mioum), Richard Allan (le docteur Pine), Sophia [= Sophie Abélaïd] (la secrétaire du docteur Pine), Alban Ceray et Dominique Aveline (les psychanalystes gastronomes), Cyril Val [= Alain Plumey] (le garçon boucher) ; Avec dans les extraits de *Partouzes* : Diane Dubois, Richard Allan, Dominique Aveline, France Lomay, Cathy Stewart, Geneviève Hue.

Marianne Avé, frustrée d'amour depuis qu'elle vit seule, est prise d'hallucinations sexuelles auxquelles participe sa bonne Chichi. Son amie Sarah, que l'aventure de Marianne excite beaucoup, lui conseille des psychanalystes qui profitent allègrement de leur patiente. Lorsque le docteur Mioum fait remonter à la surface le fantasme des sept maris dans un com-

partiment de train, il n'hésite pas à y monter à son tour. Les hallucinations reprennent pourtant de plus belle. Ne voilà-t-il pas que, dans la chambre de Marianne, Chichi suce le garçon boucher et offre ses reins au bon docteur Mioum. Marianne se rend donc chez un autre analyste, le docteur Pine, qui ne tarde pas à abuser d'elle par secrétaire interposée. La nuit, elle croit entendre des râles de plaisir amplifiés au rez-de-chaussée et confond l'émission *La Vie des animaux* avec des extraits d'un film porno. Le lendemain, une tentative chez les auteurs du livre *Bouffez, nous ferons le reste*, un recueil de recettes de cuisine pour rendre malades leurs futurs patients, se solde par un échec. Écœurée, Marianne tente sa dernière chance auprès du professeur Bathory, une femme compréhensive qui la réconcilie avec ses désirs. Heureuse, elle invite tout le monde à assister à la projection d'un film qui enflamme l'assistance. C'est le récit riche en détails de la première fellation de Marianne racontée par Chichi.

Sur fond de voyeurisme oral, Baudricourt signe une comédie très regardable, joue sur l'équivoque entre le fantasme et la réalité, et illustre à sa manière l'expression freudienne du « passage à l'acte ». Nadine Roussial s'y montre très à l'aise, même lorsqu'elle manque d'écrocher les inévitables confessions obscènes lyrico-calambourdesques du maître. Par chance il ne recycle cette fois que deux extraits d'un précédent film, *Partouzes**, avec l'une des rares apparitions de Diane Dubois chez le réalisateur. On a simplement remplacé la cuirasse de samouraï et le casque prussien par une plante verte, un rideau ou un presse-papier futuriste pour qu'une seule pièce puisse servir de cabinet à trois médecins différents. Seul le pilier disco incrusté de mosaïques en miroir reste intangible. Le terrain ainsi dégagé est plus propice au hard, assez plaisant, en son direct, avec en surimpression le ronronnement familier du Caméflex. Un décalage railleur et assumé, entre la spontanéité de la pornographie, proche du happening ou du film amateur, et la totale artificialité des situations, soulignée par un verbiage absurde littéraire. De manière aussi significative que paradoxale, Baudricourt semble chercher la prise de conscience d'un état de spectacle qu'il dénoncerait au profit d'une « table rase » du cinéma-vérité – bruits de moteurs d'appareils, regard caméra d'un acteur hésitant sur son texte. Alors que l'image reste d'un piqué absolu, cette brutale révélation du temps réel dans le temps narratif par la « rugosité », cueillie ou provoquée, du son enregistré, décuple la densité du hard et par conséquent son pouvoir émotif. Chose aisément vérifiable avec la toujours aussi terrienne et pulpeuse Jane Baker qui, filmée dans un halo lactescent, cristallise cette ambivalence. EB

Notes : La vidéo éditée par Cinéthèque/Erotica sous ce titre est un remontage hardifié par Michel Caputo d'une comédie polissonne allemande.

Sortie : 03/09/1980 (Axis, Cinévog St-Lazare, Vedettes, La Bastille, Brooklyn, Cinévog Montparnasse, La Gaité).

Autre titre : *Infirmière très complaisante*.

Vid : *Confidences d'une petite vicieuse* (Fil à Film/Rayon X).

880 INFIRMIÈRES TRÈS SPÉCIALES

1978, *Hardcore*, X

Pr : Claude Bernard-Aubert et Francis Mischkind, pour Shangrila Productions et FFCM. **Dis** : Alpha France. **Ré, sc & dial** : Burd Tranbaree [= Claude Bernard-Aubert]. **Ph** : Pierre Fattori (Eastmancolor). **Mus** : Francis Personne. **Mont** : Roger Brigelain [= Gabriel Rongier]. **Maq** : Serge Groffe. **As ré** :

Jean-Marc Bernard. **Dir pr** : Martial Berthot. **Ph pl** : Laurent Groffe. **Dur** : 80 mn. **Visa** : 50027.

Avec : France Lomay (la femme), Guy Royer (l'homme), Olivier Mathot (le psychiatre), Marilyn Jess (l'infirmière), Jacques Marbeuf (le chef de clinique).

Dans une clinique spécialisée, des couples et des célibataires soignent leurs troubles sexuels. Après l'entretien avec le psychiatre, chacun peut réaliser ses fantasmes dans une pièce avec un(e) partenaire.

Encore un porno américain truffé de séquences additionnelles françaises. On se rappellera longtemps de Jacques Marbeuf, en sexologie exhortant une patiente (américaine) à révéler son fantasme le plus secret et le plus profond : « *Dites-le ! Mais dites-le donc !* » Le contrechamp révèle alors le fantasme en question : sur une musique envoûtante et obsédante, un pantalon blanc et un maillot de corps blanc émergent d'une pièce totalement obscure, au fur et à mesure que ces « vêtements fantômes » (pour reprendre le titre d'une vidéo tournée par Michel Ricaud dans les années 1990) se rapprochent, on distingue une verge noire dont l'érection se confirme... Mais comme nous sommes à Paris et non pas dans l'Alabama profond ou l'état du Mississippi, le spectateur parisien est un peu étonné de la relative faiblesse de ce fantasme « indicible ». Ou « Comment peut-on être Persan ? » grâce à la cannibalisation ! FM

Notes : Dans la cote officielle des 720 films sortis à Paris en 1979, *Infirmières très spéciales* était le porno le mieux classé, totalisant 170 893 entrées en 20 semaines (chiffres arrêtés au 25/03/1980, publié par *Le Film français*).

Sortie : 19/09/1979 (Alpha Sébastopol, Alpha Élysées, Ciné Havre, Vedettes, Ciné Nord, Scala, La Bastille, Galaxie, La Gaîté, Clichy Palace, Alpha Blanche).

Autres titres : *Le bonheur est parmi nous* (ex-) / *L'Infirmière très spéciale*.

Vid : *id* (Alpha Vidéo).

881 INGÉNUES PERVERTIES

1978, *Hardcore*, - 18

Pr & dis : Georges Markman, pour Cinévog Productions. **Ré, sc & dial** : Francis Leroi. **Ph** : François About (Fujicolor). **Cam** : Thierry Arbogast. **Mus** : Estdary. **Mont** : Marc Cavé et Yves Sarda. **Dur** : 80 mn. **Visa** : 49736.

Avec : Céline [= Céline Gallone], Diane Dubois, Michel de Nyokinos, Dominique Cale [= Dominique Irissou], Régine [= Lucie Rosbef].

Notes : Ce film est mentionné par Francis Leroi dans un courrier adressé à *La Revue du cinéma Image et Son* n° 346 (janvier 1980). Il y explique qu'il n'était pas sorti car il servait au producteur à remonter à son insu *Alice chez les satyres**. Nous ignorons s'il fut exploité dans sa version originelle, s'il en existe encore une copie et si son négatif fut préservé des travaux de montage du producteur. Cf. aussi *J'ai envie de te baiser**.

882 INITIATION À LA SUÉDOISE

1978, *Hardcore*, X

Pr : Jean Carton et Michel Ricaud, pour Sedem et Michel Ricaud Films. **Dis** : France Continental Films. **Ré** : Michel

Ricaud. **Sc** : Christian Trévoy [= Christian Lepicard]. **Ph** : Jean-Claude Maillet (couleurs). **Mus** : Martial Barville. **Son** : Christian Coquart. **Mont** : Michel Girardet. **Rég** : Bernard Petitpas. **Cons tech ré** : Alain Payet. **Dur** : 66 mn. **Visa** : 47641.

Avec : Amélie Barboza (Mélanie), Élisabeth Buré (Élisa, l'amie), Bertrand Delhaye (Bertrand, le mari d'Élisa), Ghislain Van Hove [= Claude Loir] (Claude), Agnès Ollard (Agnès), Jean-Pierre Armand (Jean-Pierre).

Mélanie est frigide. Une amie lui conseille de mener une vie plus débridée et l'invite avec Bertrand, son mari, à une soirée entre amis au cours de laquelle est projeté un porno clandestin en noir et blanc. La jeune femme fait des manières. Alors on l'attache et on lui donne, pour l'activer, une correction au martinet. Grâce à cette initiation, elle découvre les charmes insoupçonnés du plaisir de groupe. Pour pimenter la fête, Bertrand se propose de sodomiser Agnès, la maîtresse de maison, à l'aide d'une chaîne courte à neuf anneaux. Elle apprécie beaucoup.

La femme, la chaîne et l'anémone : Après le fameux *Sexe de sang** et un film comme *Perversions**, Ricaud tiédit son propos. Son *Initiation* paraît bien sage. Elle est fauchée et, comme l'indique le titre, à la suédoise, c'est à dire hygiénique et sans donjon. En apparence seulement. Il faut dire que la copie VHS visionnée semble prouver que le film aurait subi des ponctions importantes. Puisqu'il ne peut l'y apporter par crainte de la censure, Ricaud fait donc naître le SM à l'improviste. Du moins l'invoque-t-il en douceur, par l'apparition spontanée d'un de ses instruments fétiches qu'on égrène, maillon par maillon, de l'anus dilaté d'Agnès Ollard. Après avoir été rondement échauffée par Jean-Pierre Armand, Agnès est prête : « *Donne-moi les maillons ! J'en veux bien.* » Lorsqu'on évoque la chaîne, qu'on songe aussitôt au symbole éternel d'oppression ou à la parure d'argent des masochistes et de leurs maîtres, elle provient toujours de « l'extérieur ». Que ce soit pour réifier ou déifier le corps. C'est d'elle tout simplement que Ricaud trouve le moyen de faire naître ses obsessions. Pascal Martinet relevait très justement dans son étude sur le réalisateur que chez lui la femme « décelvée, autant victime que son bourreau, [...] est placée là pour subir son environnement » (*La Revue du cinéma* n° 384, juin 1983, p. 53). Ou le créer, pourrait-on ajouter. Ce qu'il y a de fascinant dans cette séquence pourtant extrêmement écourtée, c'est qu'on ne se demande pas pourquoi cette chaîne est là, mais bien si au bout du compte elle n'est pas faite de chair. On est frappé par sa teinte noire et luisante, par l'attention que porte le comédien à l'extraire des reins de sa partenaire. Cette chaîne est vivante. Dès lors la douleur n'existe plus, l'anneau de métal s'est fait filament de soie et la femme devient une anémone aux bouches roses. À l'instar de ces animaux et d'autres créatures marines, elle possède le don de rétracter ou de dévider à l'envi ses tentacules ou ses viscères préhensiles. Mais d'où provient vraiment cette chaîne ? Peut-être du couvent de cette nonne dans le film clandestin projeté, où elle aura servi à quelque pénitence ardemment souhaitée ? Comme si Ricaud savait que ses fantasmes s'évanouiraient, une fois l'écran replié et l'objet disparu dans le ventre de cette femme. EB

« C'est le premier film qui ait entraîné un peu plus longtemps que les autres. Mais pour moi, ce n'est pas une référence. C'est vraiment cheap. Ça a été tourné en 2 jours avec 10 millions anciens, dans la même baraque avec les mêmes gens, sans histoire, sans rien. Il n'y a que le travail de Maillet là-dedans : il

a tourné très vite avec 2 caméras sur travelling. » (Michel Ricaud, *Ciné Eros Star* n° 12, fév 1983).

Notes : Est inclus un film clandestin noir et blanc des années 20, probablement *Le Paysan et la Nonne*. Dans la version éditée par Ski'l, la chaîne n'est pas encore sortie en totalité des muqueuses d'Agnès Ollard que déjà le mot fin en incrustation barre l'image figée en pleine macro. La vidéo de Concorde est l'une des 300 cassettes saisies dans les sex-shops par la police et répertoriée dans *Les 300 Cassettes interdites en France* (Éditions Nouvelle Association Audiovisuelle, La Garenne-Colombes, s.d. [1988]).

Sortie : 01/02/1978 (Ciné Halles, Gramont, Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Cinévog Montparnasse, Scarlett)

Autre titre : *Non je ne suis pas frigide !* (ex-).

Vid : id (Ski'l) / *Bondage Orgie* (Concorde).

883 INITIATION AU COLLÈGE

1979, *Hardcore*, - 18

Pr : Gérard Kikoïne, Wilfrid Dodd et Georges Odetto, pour Gold Productions et Paris Zurich Films. **Dis** : Les Films de l'Étoile. **Ré** : Gérard Kikoïne. **Sc** : Patrice Chapman [= Patrice Chappuis]. **Ph** : Hugues de Haeck. **Cam** : Maurice Giraud. **As cam** : Bruno Guillochon. **Mus** : Jean-Pierre Poret. **Mont** : Gérard Kikoïne. **As mont** : Caroline [= Caroline Gombergh] et Pitof. **Styliste** : Monica. **Maq** : Claude Jahan. **Chef élec** : Émile Ganem. **Chef mach** : Jacques Fablet. **As ré** : Pierre B. Reinhard et Gérard Grégory. **Script** : Martine Delhorbe. **Rég** : Loïc Chalmin [= Jacques Morlain]. **Ext** : Château de La Bûcherie (Saint-Cyr-en-Arthies), Paris. **Tour** : 12/1978. **Dur** : 83 mn. **Visa** : 50212.

Avec : Mary Cruiser [= Brooke West] (Samantha Morgan), Thierry de Brem (Éric), Cathy Greiner [= Cathy Stewart] (Cathy), Desirée Cousteau (M^{lle} Vidal), Céline Gallone, Claude Irissou [= Dominique Irissou], Doucheka et Patrick Couter (les étudiants), Vic Samama (l'inspecteur Bussard), Jean-Pierre Armando [= Jean-Pierre Armand] (l'adjoint de l'inspecteur), Martine Schultz (Véronique Givret, la copine de Samantha), Monique Carrère (la dominatrice), John Oury (le valet de tante Paula), Joël Charvier (Jean-Pierre, l'ami d'Éric), Désiré Bastareud (le nain en costume blanc), Pierre B. Reinhard (le travesti), Claude Valmont et René Douglas (des branleurs du bois de Boulogne).

Deux brunes pour un prof. Cathy, innocente et discrète, tombe romantiquement et sexuellement amoureuse de son prof qui, d'ailleurs, partage ses sentiments. L'autre est une fille... ludique et lubrique, Samantha. Surprenant le gentil prof en train de filer le parfait amour avec Cathy, Samantha prend quelques photos compromettantes et décide de faire chanter le gentil prof. Le prix de son silence est de pouvoir se taper le prof quand bon lui semble. Celui-ci, ne pouvant que se soumettre, décide alors de relever le défi. Il impose à son maître-chanteur des situations de plus en plus intenses, espérant ainsi l'écœurer ; il a tort. Samantha passe par une partie carrée, elle subit ensuite les assauts de deux flics libidineux, elle se retrouve au bois de Boulogne où, sous les rires d'un travesti, elle est prise sur le capot d'une voiture, entourée de voyeurs ventrus et chauves, superbe, pour enfin être offerte à un couple SM accompagné d'un nain noir lubrique, vêtu d'un costume blanc. Se sentant trompée, Cathy débarque chez son amant, armée d'un pistolet. Elle y retrouve Samantha dans les bras

du prof. Sur qui va-t-elle tirer ? Un coup de pistolet, l'image se fige... au spectateur de décider....

Cela aurait été une fin formidable. Malheureusement, durant le générique final, le réalisateur a jugé bon d'ajouter la voix off du gentil prof, qui nous explique que tout est bien qui finit bien... Quel dommage, quelle erreur. Toutefois ce film a un atout essentiel : son actrice principale, l'Américaine Brooke West. Dès la première séquence, en garce pétillante, elle accroche l'œil, et le réalisateur sait la mettre en valeur. Du générique la montrant se promener/traîner dans les rues à cette séquence où elle incarne la petite salope rebelle mâchouillant un éternel chewing-gum, observant sa tante se faire enfilier par un homme de maison (bon sang ne saurait mentir), puis dans un moment d'intimité où elle s'auto-enfile vaginalement et analement au moyen de deux bouteilles de coca, jusqu'à cette séquence dans une boîte façon Michou où la gamine nous offre un classique mais très appétissant strip-tease. Répétons-le, Brooke West – dans ce rôle – est sensuelle, facile, fière comme toutes les jeunes filles, effrontée et mal attentionnée : elle a tout pour plaire. Autre atout : la technique de Gérard Kikoïne. La tenue de camera joue un rôle important. L'utilisation du téléobjectif, du zoom, des cadrages plutôt soignés et surtout d'une caméra subjective donne une finition hors normes à ce film. La camera subjective est d'ailleurs pratiquée de façon tout à fait originale puisqu'elle représente, selon les situations, le point de vue de trois personnages différents. Kikoïne réussit particulièrement la séquence SM, qui livre Brooke West à un couple accompagné du nain Désiré Bastareud : le trio pervers se régale, le spectateur aussi. La scène est sombre, cauchemardesque et ritualisée. Elle n'est pas sans rappeler certains moments du chef-d'œuvre américain *Defiance* (*The Defiance of Good*, Armand Weston, 1975). DF

Sorties : 04/06/1979 à Mulhouse (Le Wilson) ; 29/08/1979 à Paris (Gramont, Amsterdam St-Lazare, Midi Minuit, Delambre Montparnasse, Scarlett).

Autres titres : *French Finishing School* (US) / *Im College ist die Hölle los* (All) / *Johanna la porno farfalla* (It).

Vid : *SUS au prof* (Sun Vidéo/Excès) – **DVD** : id (Blue One, 70 mn).

884 INITIATION D'UNE FEMME MARIÉE

1983, *Hardcore*, X

Pr : Claude Bernard-Aubert et Francis Mischkind, pour Shangrila Productions et FFCM. **Dis** : Alpha France. **Ré** : Burd Tranbaree [= Claude Bernard-Aubert]. **Ph** : Pierre Fattori (Eastmancolor). **Mus** : Paul Vernon [= Alain Goraguer]. **Mont** : Robert Rongier. **Maq** : Serge Groffe. **As ré** : Philippe Attal. **Ph pl** : Hubert Toyot. **Ext** : Château de Mauvières (Yvelines). **Dur** : 83 mn. **Visa** : 54014.

Avec : Cathy Ménard (Babeth), Richard Allan (Simon), Christine Chavert (la maîtresse de Simon), Élisabeth Buré (Victoria), France Lomay (Brigitte, la maîtresse de maison), Piotr Stanislas (le baron), Marie-Christine Chireix (Dominique, la secrétaire), Sandro Lobus (le mari de Victoria), Ghislain Garet (le client de la prostituée), Alban Ceray (le premier échangeur), Claude Valmont (l'échangeur à lunettes), Alain L'Yle (l'homme au visage blanc), Carole L'Yle (l'échangeur sur le carrelage), Vic Samama, Carole Piérac, Barbara, Christophe Clark, Tania Valys, Cathy Stewart, Dominique Irissou, Jérôme Proust, Louison Boutin, Évelyne Lang, André Kay, Nadine Proutnal, et Jacky Arnal (des échangeurs), Olivia Florès (la

brune sylphide chez le baron), Patricia Benson (la première cavalière d'Alban), Eva Bassan (Marie-Ange, la voisine du dessous), Gaël Lourysse (le majordome), Liliane Gray, Jacques Couderc (le serveur, coupé au montage).

D'abord, reconnaissons au cliché sa vérité. Oui, pour plusieurs raisons *Initiation d'une femme mariée* peut être vu comme le « chant du cygne » de l'âge d'or du cinéma pornographique français. S'amorçait, au moment de sa sortie, l'inexorable déclin du genre consécutif à la diminution des salles spécialisées et des productions en 35 mm. Bientôt la vidéocassette allait faire de l'image pornographique une image privée, consommée à domicile, et transformer la télévision en « médium chaud » inversant la proposition « macluhannienne ». Le film fait véritablement figure de superproduction (il coûta 800 000 francs), donne le sentiment de la plus grande dépense au sein d'une économie de petits budgets et de tournages en quelques jours. Mischkind et Tranbaree ont recruté la quasi-totalité des acteurs et actrices spécialisés français, certains ne faisant qu'une brève apparition, parfois dans des rôles non hard, comme le dernier tour de piste d'une troupe qui salue les spectateurs à la fin de la représentation. Le sentiment de se trouver face à une somme est ensuite perceptible en raison du sujet du film, comme s'il dévidait, dans sa nudité absolue, l'idéologie même du porno. Soit un couple marié. Un homme, Simon, et sa femme, Babeth, représentants typiques de la moyenne bourgeoise parisienne que les premières images du film montrent chacun, en montage parallèle, au volant de sa voiture, rentrant chez lui, le soir, dans les rues du Paris du début des années 1980. Elle ne s'intéresse pas au sexe, lui est plutôt du genre obsédé. Un jour, après l'avoir suivi, elle assiste aux ébats de celui-ci avec une de ses maîtresses. C'est le début d'une révélation progressive. Babeth accompagne Simon dans des jeux érotiques qui passeront par le triolisme, l'exhibitionnisme, l'échangisme et la partouze. En toute logique, dans ce qui est, comme son titre l'indique, un récit initiatique, les séquences hard ne s'opposent pas au scénario « non hard ». Elles participent elles-mêmes de son cheminement. Leur évolution, la gradation dans la perversion dont elles témoignent, en font la partie intégrante d'un récit dont elles constituent des étapes discursives. Le grand nombre de scènes sexuelles a, par ailleurs, pour conséquence une relative brièveté de celles-ci, loin des standards du genre. C'est la structure convenue de l'homme cherchant à entraîner son épouse dans ses fantasmes, situation classique du porno et de la vie elle-même (après tout, il y a bien une altérité sexuelle !). Mais ce qui fait d'*Initiation d'une femme mariée* une sorte de film ultime, c'est qu'il constitue la métaphore d'un genre cinématographique, producteur de fantasmes masculins, nourri par ceux-ci, mais qui s'imaginent un introuvable public féminin. Babeth épient Simon et sa maîtresse au lit est la spectatrice idéale, celle qui passe du côté du masculin, de son univers fantasmatique, polygame et infantilement ludique. L'odyssée de Babeth s'achève par une partouze dont les participants portent un masque en plastique. Elle fait l'amour avec un homme dont le masque est enlevé à la fin de la séquence. C'est son propre mari ! Il est facile de voir l'ambivalence de cette séquence. La femme retrouve son époux, et cette expérience n'a pu que la rapprocher de celui-ci. Mais aussi, les libertins qu'elle a rencontrés ont tous le même visage, et les produits de la bourgeoisie échangiste sont décidément interchangeables. Ce qui vient heureusement perturber cette belle mécanique, c'est l'actrice principale. La sublime Cathy Ménéard incarne l'épouse découvrant les joies du sexe sous toutes (ou presque) ses formes et affermissant

ainsi le lien conjugal. Pourtant un vertige saisit inéluctablement le spectateur grâce à elle. Quelque chose dérange le programme annoncé par le titre du film. L'élégance de la comédienne, absolument crédible en bourgeoise parisienne un peu coincée, ne réside pas dans l'apparente froideur de son maintien, mais plus précisément dans l'insondable signification de son regard. Son détachement donne le sentiment qu'elle n'est pas exactement là, mais qu'elle conserve, contre le scénario initiatique, une souveraineté splendide. JFR

Sortie : 25/05/1983 (Latin, Alpha Élysées, Ciné Havre, Vedettes, Ciné Nord, Neptuna, La Bastille, Galaxie, La Gaîté, Clichy Palace).

Autres titres : *L'Arrière-saison* (ex-) / *Iniziazioni* (It) / *Susis Vorliebe* (All).

Vid : *id* (Alpha Vidéo) – **DVD** : *id* (Blue One).

885 INITIATION PERVERSE

1975, *Hardcore*, X

Pr : Claude Pierson, pour Pierson Production. **Dis** : France Continental Films. **Ré & sc** : Gérard Cazard. **Ph** : André Mathieu (Eastmancolor). **As op** : Claude Masson et François Amado. **Mus** : Richard Weiss. **Son** : Albert Duchateau. **As son** : Yves Tournelle. **Mont** : Jean Roubault. **As mont** : Colette Joigneaux. **Maq** : Maya Blanc. **As ré** : Martine Lara et Claude Clément. **Adm pr** : Michel Romainville. **Dir pr** : Jacques Ristori. **Ext** : Côte d'Azur. **Dur** : 86 mn. **Visa** : 44011.

Avec : Mandarine (Laure), Angelo Marcello (Yvon), Carmelo Petix (Luc, le maître de maison), Nicia (Marie), Catherine Taillefer (Odette), Nicole Daudé (Jeanne), Véronique Brunel, Jean-Louis Vattier, Cécile Carol, Jean-Yves Carol.

Laure est devenue frigide. Yvon, son mari, décide de l'emmener en vacances sur la Côte d'Azur, loin de Paris pour qu'elle retrouve les joies du sexe. D'entrée, elle va être plongée dans l'atmosphère étrange de la maison de rééducation dans laquelle ils séjournent. Dominé par Luc, un maître de cérémonie dévoué à la guérison de Laure, le personnel domestique multiplie jeux érotiques et provocantes récréations. Laure s'évanouit. Une fois. Deux fois. Et rêve d'un monde meilleur peuplé de couples acrobates. Lors d'un ultime jeu, Laure se convertit enfin à la morale du plaisir. Sa frigidité n'est plus qu'un mauvais souvenir. Mais il s'agissait pour Yvon de se débarrasser de Laure et de la faire expédier à Caracas, dans un réseau de traite des Blanches. Enfin seul, le mari cède au charme du maître de cérémonie.

« *Les fleurs c'est la pureté, les fleurs c'est la jouissance* » dit-elle en se caressant le sexe avec une rose. La même enchaîne dès le lendemain en faisant intensément l'amour à un flotteur sur un bateau. Le ton est donné. Désir refoulé, climat oppressant et humour décalé se dispersent sur les quelques hectares d'un cadre de rêve. Mais c'est bien là le problème d'*Initiation Perverse*. L'éparpillement. Car s'il flirte avec le surréalisme, le fantastique et le bidonnant, le film de Gérard Cazard ne conclut au final qu'avec la frustration. Alors oui bien sûr, il intrigue, avec des angles de caméra inattendus qui traduisent le trouble de Laure. Il fascine, grâce à son étêtante musique, porteuse d'une envoûtante atmosphère. Il étonne, au moyen d'un montage tour à tour dynamique et apathique. Il arrache même des rires francs, quand Carmelo Petix se fait mordre l'appendice, ou encore lors de ce cours de gym à poil tout droit sorti d'un Max Pécas période tropézienne. Mais

l'art du morcellement est un bien périlleux exercice qui demande plus que de la simple bonne volonté. L'enfer de Laure n'aura pas lieu. Le mari devrait être content, mais comme il faut bien dire merci au majordome qui aime les femmes mais aussi les hommes, eh bien il... dit merci au majordome. SD

« Ce film accède à un point jamais atteint dans l'indigence, voire même l'inexistence cinématographique. » (Commission 01/07/1975).

Notes : De larges extraits ont été utilisés dans *Sodome party**.

Sortie : 17/03/1976 (Beverly, Gramont, Axis, Cinévog St-Lazare, Maine Rive Gauche).

Autre titre : *Une chatte sous un doigt brûlant* (tour).

886 INITIATION PORNO DE VIRGINIE (I')

1979, *Hardcore*, X

Pr : Jacques Péroni, pour OTP Ciné Top Production. **Dis** : Impex Films. **Ré** : Mac Lirkin [= Bob Wade]. **Sc & dial** : Jacques Courtenay [= Jacques Péroni]. **Ph & cam** : Pierre Clément (Fujicolor). **Mont** : Sabine Mamou. **Maq** : Mario Jacopozzi. **As ré** : Jean-François Hautin et Jacques Péroni. **Dir pr** : Yves Prigent. **Dur** : 74 mn. **Visa** : 51465.

Avec : Martine [= Barbara Moose] (Virginie), Virginie [= Virginie Caillat] (Sophie, l'initiatrice), Hubert [= Hubert Géral] (l'amant de Sophie), Pontello [= Gabriel Pontello] (le serviteur), Dominique [= Marilyn Jess] (l'esclave), Mika (l'Eurasienne), Jean-Louis Vattier et Mandarine (le couple d'amis de l'initiatrice), Piotr Stanislas et Marc Winandy (les deux bisexuels), Sophie Abélaïd (la fille du fantasme et la confidente finale).

Virginie, jeune femme solitaire, est assaillie par des cauchemars érotiques. Un jour, sur les quais de Seine, elle rencontre Sophie, une fille bohème qui va la faire sortir de sa réserve et l'introduire dans le monde du sexe. Au théâtre érotique, Sophie lui montre comment masturber et sucer un homme ; puis elle lui présente son amant ; elle lui raconte ensuite une folle soirée donnée par une amie riche ; elle l'emmène chez celle-ci : l'appartement est vide ; Virginie découvre que les fleurs du jardin sont en plastique : « *Oui, elles sont fausses, tout est artificiel ici* », répond Sophie. C'était la confession qu'une Virginie métamorphosée faisait à une amie, avant de partouzer avec un couple d'homosexuels. La voix off de l'héroïne, dont le visage est inondé de sperme, ajoute enfin : « *Oui, je suis heureuse... je suis heureuse parce que je suis devenue une femme, fière de mon corps, libre de mon plaisir. Mais où vais-je m'arrêter ? Ai-je atteint le paroxysme ?* »

Misère et grandeur du porno business. Des conditions de production chaotiques (cf. entretien) amènent cette fois les auteurs à flirter avec le fantastique. D'un point de départ emprunté aux *Biches* de Claude Chabrol, on passe à une série de sketches disparates qui sont autant de tableaux fantasmagiques que l'héroïne traverse, avant d'en découvrir le caractère artificiel. « L'instant où le film retombe sur ses pieds est celui où il chute dans le vide » disait Lars Helmstein des œuvres de Mario Bava. Ici, les personnages regagnent le palais de la milliardaire asiatique pour constater qu'il s'agit d'un décor factice et vide ; puis la scène finale assigne aux précédentes le statut de récit rapporté, tenu par une Barbara Moose physiquement métamorphosée. Par ailleurs, le film introduit un subtil décalage dans le phallocentrisme habituel au porno. Les verges sont molles (Jean-Louis Vattier) ou sans visage

(avec de pathétiques grognements hors champ), et si un acteur sacrifie enfin à l'éjaculation externe, c'est sous l'œil froid de Mika, à qui on apporte sur un plateau doré un godemiché d'appréciable dimension. Quant à la touche d'homosexualité masculine, elle n'est pas marginale mais préside, une fois n'est pas coutume, à une orgie pleinement bisexuelle : hommes et femmes s'assemblent pour dessiner un carré parfait. En revanche, les titillements clitoridiens sont légion, du moins dans les premières séquences qui composent un festival de lèvres entrouvertes. Ajoutons des couleurs superbes qui font ressortir le grain de peau des actrices, et nous aurons là un bel hommage à la jouissance et à la beauté féminine. GE

« [...] Avant que je n'arrive, Péroni et Bob Wade avaient tourné des bouts et des machins avec Bachaumont, la compagne d'Yves Prigent. Bachaumont avait fait faillite et lorsque je suis arrivé je me suis retrouvé avec quelques centaines de mètres de pellicule tournées au hasard. Je me suis repassé tout ça à la cabine de montage et j'ai rebâti des scénarios là-dessus. On a alors tourné les séquences de liaison et c'est devenu *Elles en veulent** et *Ça frémit dans l'entrecuisse**. Bob Wade avait également tourné une heure de *L'Initiation porno de Virginie*. Les séquences le long des quais, l'appartement de Sémo [Barbara Moose, NDLR], tout ça était déjà tourné, mais n'était même pas monté. J'ai donc rajouté les battements de cœur au début et toute la fin avec la séquence homo entre Piotr et Winandy dans le salon aux murs roses, chez moi. [...] » (Jean-François Hautin, *Ciné Eros Star* n° 14, septembre 1983).

Sortie : 02/01/1980 (Amsterdam St-Lazare, Midi Minuit, Delambre Montparnasse, Scarlett).

Autre titre : *Ardente et brûlante Virginie*.

Vid : *id* / *L'Initiation de Virginie* (Galerie Vidéo, Travelling, Carrère/Amandine) / *L'Asiatique* (MPM/Best).

887 INITIATION POUR... UNE PUCELLE

1984, *Hardcore*, X

Pr & dis : Georges Markman, pour Cinévog Productions. **Ré, sc & dial** : Oliver Mato [= Olivier Mathot]. **Ph** : Henri Froger (Fujicolor). **Mont** : Gilbert Kikoïne. **Dur** : 80 mn. **Visas** : 58609 et 58610.

Avec : Ève Coveny [= Eva Kléber] (Ève, la pucelle), Hubert Arnaud (M. Dantelin, l'initiateur), Rose Richal [= Marie-Christine Chireix] (Aglaé), Justinien Sanvre [= Jacky Arnal] (l'ami de Dantelin), Oliver Mato [= Olivier Mathot] (le second ami).

Au XIX^e siècle, M. Dantelin, sa soubrette et un ami se chargent de l'éducation amoureuse d'Ève, une jeune vierge.

Le générique achevé, une main a tracé sur un carton, en caractères qui se veulent anciens, le texte de la maxime suivante, lue en voix off à la façon d'une petite fille ou d'une très jeune adolescente : « *Le sage sait / Que ce qui est caché / Gagne parfois à être vu. / Confusius.* » Qui, après avoir cité le nom de l'auteur, ajoute : « *"s" comme "sucer" !* » Est-ce pour faire pardonner la faute d'orthographe qui défigure le nom du sage chinois ? Suit une *Ode à la femme* qu'on n'avait jamais lue dans le *Lagarde et Michard* consacré au XVIII^e siècle. Dès le troisième plan, on passe aux choses sérieuses (la première masturbation d'Ève). Peut-être réalisé (en un ou deux jours maximum) dans l'idée de concurrencer la série allemande des « Joséphine » mais avec infiniment moins de moyens. M. Dantelin a un physique de paysan teuton digne des meil-

leurs films de Gunter Otto ou Eberhard Schröder, et Eva Kléber ressemble à une Française déguisée en gretchen (sodomisée). En revanche, les costumes masculins et le décor évoquent les illustrations des éditions Classiques Garnier pour un volume de Théophile Gautier ou Barbey d'Aurevilly. Autre alliance surréaliste de Poros et Penia : on a droit à l'*Hymne à la joie* de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven (interprété par une guitare) pendant qu'Aglæ se masturbe et à une valse de Vienne pendant un gamahuchage. Les deux actrices sont toujours efficaces et survoltées, excitantes parce que excitées. La mise en scène ne dépasse pas le niveau du théâtre filmé, et on relève quelques fautes de post-synchronisation et de montage consistant à montrer deux fois le même plan d'éjaculation. Un degré zéro du cinéma pornographique (mais incontournable pour qui s'intéresse au thème de l'initiation et du dépucelage, générateur de films très différents), involontairement et volontairement comique parce que niais, constamment vulgaire mais roboratif. L'auteur de ce curieux objet filmique a tenu à être immortalisé de trois quart dos au cours d'une conversation, assis sur un fauteuil. FM

Sortie : 12/09/1984 (Cinévog St-Lazare, Vedettes, Brooklyn, Cinévog Montparnasse).

Vid : *Ève ou l'expérience amoureuse* (Ski'l).

888 INNOCENCE IMPUDIQUE

1981, *Hardcore*

Pr : Jean-Claude Roy, pour Tanagra Productions. **Ré** : Patrick Aubin [= Jean-Claude Roy]. **Mus** : Gary Sandeur [= Philippe Bréjean]. **Dur** : 70 mn.

Avec : Ingrid Choray (la fugueuse), Jack Gatteau (un homme dans la villa).

Sur des séquences hard, un flash radio (la voix de Jean-Claude Roy) annonce l'évasion d'une jeune délinquante de la pension Sainte-Catherine et donne son signalement. Au bout d'un sentier enneigé, la fugueuse arrive dans une villa. Derrière chaque porte, elle découvre des couples faisant l'amour. Procédé comme un autre, hérité d'*Alphaville*, pour recycler quantité de stock-shots et obtenir un long métrage à peu de frais. Seuls les plans avec Ingrid Choray (la fugueuse) sont inédits. Les exégètes de Patrick Aubin reconnaîtront des extraits de : *Accouplements pour voyeurs** (avec Alban Ceray, Serena, Morgane, Dominique Aveline, Christine Rhodes et Lucie Doll), *Les Après-midi d'une bourgeoise en chaleur** (avec A. Ceray, Mika), *Couple cherche esclaves sexuels** (avec Brigitte Lahaie, A. Ceray, Hubert Géral, Nicole Velna et Marie-Claude Viollet), *Dépucelages** (avec A. Ceray, Erika Cool), *Gamines ouvertes** (avec H. Géral, Élodie Delage et Mika), *Maitresse pour couples** (avec B. Lahaie, Julia Perrin, Guy Bérardant, Joël Charvier, C. Rhodes), *Orgies adolescentes** (avec Diane Dubois, Virginie Caillat, Piotr Stanislas, Richard Allan et Carole Stresse), *Provinciales en chaleur** (avec H. Géral, Catherine Ringer, Fabienne Abélar et Martine Capellaro) et... le visa des *Demoiselles de pensionnat**. C'est un déferlement ininterrompu de morceaux hard, sans dialogues, sonorisés de râles sur des accords sandeuris. D'autres flashes d'infos surviennent, faisant état du piétinement des recherches. Puis une silhouette dans le noir s'intercale dans le flot de la pornographie. Une voix off (encore Roy) s'adresse à elle : « *Inspecteur Demarcy, une jeune fille s'est échappée de la maison de redressement voisine. Si vous voyez quelque*

chose de suspect, vous me téléphonerez au commissariat. » Étendu nu sur un canapé, Jack Gatteau, qui venait juste de surprendre la fugueuse, est-il censé être l'inspecteur Demarcy ? Il descend la rejoindre tandis qu'elle se dévêt, et ils font l'amour, interrompant enfin la ronde infernale des stock-shots. La silhouette dans le noir revient pour dire (au spectateur ?) : « *Bonne fin de soirée, Messieurs-dames.* » Puis, c'est à la radio de conclure : « *Bonjour. Aucun résultat concernant les recherches de l'évadée de l'institut Sainte-Catherine. La jeune fille va entamer sa seconde journée de liberté. La police poursuit ses recherches.* » On la découvre toujours avec Gatteau : ils sont nus et se caressent. Par ce plan final, la fugitive-voyeuse devient à son tour, pour les spectateurs, objet de voyeurisme. CB

Sortie : 11/03/1981 (Amsterdam Clichy, Amsterdam St-Lazare, Axis, Scala, Delambre Montparnasse, Mexico).

Vid : *id* (Proserpine/Movie's, FIP).

889 INNOCENTS

2002, *Drame*, -12

Pr : Jeremy Thomas, John Bernard, Hercules Bellville et Peter Watson pour Recorded Picture Company (Angl), Peninsula Films (Paris) et Fiction Films (Rome). **Dis** : TFM Distribution. **Ré** : Bernardo Bertolucci. **Sc & dial** : Gilbert Adair d'après son roman *The Holy Innocents*. **Ph** : Fabio Cianchetti (couleurs – Panavision). **DVCAM** : Nicholas Quinn. **Cam super 16** : Pierre Morel et Mathieu Petit. **Sup mus** : Janice Ginsberg, Julien Civiange, Nick Laird-Clowes et Charles-Henri de Pierrefeu. **As son** : Stéphane Lioret. **Mix son** : Stuart Wilson. **Mont** : Jacopo Quadri. **As mont** : Valrio Bonelli et Anne Hervé. **Cast** : Lucy Boutting, Howard Feuer et Juliette Ménager. **Architecte déc** : Jean Rabasse. **Chef déc** : Pierre Duboisberranger. **As déc** : Nathalie Roubaud. **Élec** : Bruno Keller et Guillaume Brûlé. **Cost** : Louise Stjernsward. **Coif** : Giorgi Gregorini. **Maq** : Thi-Loan Nguyen et Thi Than Tu Nguyen. **As ré** : Serena Canevari et Éric Bartonio. **Rég** : Gilles Castera et Thierry Zemmour. **Casc automobiles** : Michel Julienne. **Casc** : Patrick Canderlier. **Steadicam** : Luigi Andrei. **Script** : Suzanne Durrenberger. **Ph pl** : Séverine Brigeot. **Ext** : Paris, cinéma Mac-Mahon, Palais de Chaillot. **Dur** : 106 mn. **Visa** : 106645.

Avec : Eva Green (Isabelle), Michael Pitt (Matthew), Louis Garrel (Théo), Anna Chancellor (la mère), Robin Renucci (le père), Jean-Pierre Kalfon (lui-même), Jean-Pierre Léaud (lui-même) Florian Cadiou (Patrick), Pierre Hancisse et Valentin Merlet (des cinéphiles), Lola Peploe (l'ouvreuse), Ingy Fillion (la copine de Théo), Aleksandra Yermak (l'étudiante) ; Avec dans les images d'archives : Jean-Paul Belmondo, Henri Langlois, François Truffaut, Barbet Schroeder, Georges Pompidou, Jules Dassin, Marcel Carné.

Mai 1968. Paris bouillonne. Matthew, un timide étudiant californien et cinéophile, se lie d'amitié avec Théo et sa sœur Isabelle, deux autres jeunes dévoreurs de films rencontrés à la Cinémathèque d'Henri Langlois. C'est précisément le jour où la manifestation en sa faveur est matraquée par la police. Bientôt inséparable, le trio vit désormais une passion autarcique dans le vaste appartement laissé libre par les parents des jeunes gens, bourgeois artistes compréhensifs. D'abord réticent à entrer dans leur relation qu'il croit incestueuse, Matthew accepte le pari et déflore Isabelle dans la cuisine, à même le

sol. Avec elle, il découvre inlassablement, jour après nuit, le plaisir physique. Il en tombe amoureux et cherche à la soustraire à l'étouffante emprise de son frère, qui voudrait faire la révolution dans son salon. Un jour, alors qu'il ne peut identifier une réplique tirée de *Blonde Venus* de Josef von Sternberg, Théo est obligé de prouver à sa sœur, par l'entremise d'une photo, qu'il vénère malgré tout Marlène Dietrich. Matthew voudrait partir, déçu que le dandysme effréné de cet étrange duo ne soit en définitive que de l'infantilisme. Mais pas sans Isabelle. Sur les barricades, il tente une dernière fois de la retenir alors qu'elle choisit de suivre son frère, et il la perd dans les fumigènes.

Depuis les romantiques envolées disséminées dans *1900* et, à la rigueur, la fin déchirante de *La Luna*, Bertolucci n'a plus guère fait illusion. On pouvait espérer que ce retour à Paris, quelque trente ans après *Le Dernier Tango à Paris**, à nouveau placé sous les bons augures d'éros et de la contestation, lui inspirerait une œuvre, sinon majeure, du moins intéressante. Il n'en est rien. À première vue, le cinéaste renoue davantage, avec *Partner*, pitoyable essai godardien coïncidant avec les événements de Mai, où il tentait d'offrir sa vision d'une impossible révolution culturelle bourgeoise. Moins bâtieur de fresque pharaonique que conteur intimiste, Bertolucci concentre maladroitement toute son attention sur le huis clos sexuel qui occupe la seconde moitié de son film et en oublie d'animer la lourde draperie qu'il a tendue autour, figé par une reconstitution par trop monumentale. Monumentale mais en aucun cas crédible, bien que rien n'ait été négligé pour nous faire croire à la situation, du moindre graffiti retracé avec soin sur les murs de la Sorbonne au dernier succès de François Hardy. Au contraire, la maniaquerie du détail vrai sonne faux et annule d'emblée la portée mythique, volontairement irréaliste, que le réalisateur cherchait à conférer au contexte social pour rendre intemporelle la retraite érotique de ses innocents. Bertolucci, en nous mitraillant d'extraits de classiques et en montant en parallèle des images d'archives et des plans en DV de Kalfon ou Léaud, relisant aujourd'hui leur plaidoyer pro Langlois fait sans doute de la nostalgie mais pas du cinéma. On assiste à une accumulation navrante de poncifs : Chaillot réduit à un parterre de demeures artistement négligés qui bâillent d'admiration au premier rang (exit la faune bizarrement interlope qui y siégeait) ; citations fumeuses avec pot-pourri musical archi convenu ; joute oratoire plaquée sur les mérites comparés de Chaplin et Keaton. Le fond du ridicule est atteint quand les CRS chargent au ralenti sur l'air d'Édith Piaf *Non, je ne regrette rien*. Mais le plus grave probablement, c'est le malentendu sciemment orchestré autour d'un sujet croustillant. « Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution ! » aurait dit un sage. C'était trop beau. Malgré quelques scènes lestes qui ne succombent pas à la mode naissante de l'insert hard dans les œuvres culturelles, Bertolucci se cache derrière le plus infect sophisme pour ménager les partis : seul ce qui est tragique est noble ; le sexe est vil donc tragique (noble pour la galerie) ; par conséquent, il est esthétiquement valable. Sérieusement édulcorée, la trame prévoyait au départ d'insister sur la relation homosexuelle des deux protagonistes masculins. Passons pudiquement sous silence l'absolue contre-performance des deux comédiens, en particulier Louis Garrel, et saluons en contrepartie le magnétisme de la lumineuse Eva Green. S'il y a quelque chose du joli mai dans cette caricature rose pâle, c'est bien elle, et elle seule. EB

Sortie : 10/12/2003 (UGC Cité Ciné les Halles, L'Arlequin, MK2 Odéon, UGC Rotonde Montparnasse, Gaumont Amba-

sade, UGC George V, les 5 Caumartin, UGC Opéra, MK2 Bastille, UGC Cité Ciné Bercy, MK2 Bibliothèque, UGC Gobelins, Mistral, MK2 Beaugrenelle, le Cinéma des Cinéastes, MK2 Quai de Seine, Paramount Opéra [en vf], Gaumont Parnasse [en vf], Gaumont Aquaboulevard [en vf]).

Autres titres : *Paris 68* (ex-, Angl) / *The Dreamers - I Sognatori* (It) / *The Dreamers* (int).

DVD : *id* (Télérama, Aventi).

890 INONDES MON VENTRE [sic]

1977, *Hardcore*, X

Pr : Georges Combret et Serge Gracieux, pour Europrod et Orpham Productions. **Dis** : Filmologies. **Ré** : Maxi Mickey [= Maxime Debest]. **Se** : Gérard Beziat. **Ph** : Jacques Ledoux (Gevacolor). **Mus** : Olivier Lartigue. **Son** : Pierre Goumy. **Mont** : Roland Grillon. **Script** : Simone Leguillon. **Dir pr** : Maurice Juven. **Rég** : Henri Froger. **Ext** : Aveyron. **Dur** : 77 mn. **Visa** : 47591.

Avec : Brigitte Lahaie (Lise Richemont), Jack Gatteau (Bertrand Richemont), Alban Ceray (Sam, le noceur), Catherine Noël (M^{me} Bastide), Claude Janna (Kim), Catherine Taillefer (Mathilde), Michèle Le Brumann (une habituée), Marion Schultz (Isabelle, une habituée), Jean-Louis Vattier (un spectateur), Désiré Bastareaud (l'aide de M^{me} Bastide), John Oury (le mari d'Isabelle).

Lise, jeune, très belle, très froide, se soumet, du bout des lèvres, au devoir conjugal : missionnaire un point c'est tout, vraie souche, et dans le noir. Pourtant les soirs où Bertrand lui annonce qu'il rentrera tard, elle fréquente en secret le club de M^{me} Bastide. Non pour y faire des rencontres, mais pour s'y montrer, en tenue de dominatrice, s'exhiber obscène face aux clientes et aux clients, sans que jamais personne ait le droit de la toucher. Sa danse terminée, elle se rhabille et repart, hiératique, à sa solitude. Bertrand, lui, s'accommode de moins en moins de sa froideur et se prend à accepter les invitations de son ami Sam. Sam sait s'amuser avec des filles peu farouches qui ne refusent rien. Malgré les conseils de M^{me} Bastide, Lise refuse de porter un masque. Et un soir...

Ènième mouture de *Belle de jour** ? Sans doute mais Maxime Debest et son scénariste Gérard Beziat modifient subtilement le scénario de Buñuel et Carrière. Première trouvaille : jamais Lise ne se prostitue. Simplement, certains soirs, sous un portrait de Jeanne la folle, dans la pénombre du grand salon, les yeux fermés ou le regard vide, sans jamais voir ceux qui la regardent, elle exhibe son ventre tout-puissant, bouche qui n'avale rien mais fascine. Méduse aveugle. Pas de clients donc, et pourtant quelle farandole de mâles dans la chambre de Lise ne nous aurait offert un scénariste paresseux – le tour était joué, le film en boîte. Beziat, lui, s'intéresse et nous intéresse aux femmes qu'il nous offre dans une guirlande déroulée pour nous avec une infinie tendresse. M^{me} Bastide d'abord, la quarantaine passée – sans illusion sur les hommes mais pleine d'indulgence pour ses consœurs –, toujours dans son sillage sa rémora, son nain noir à qui elle demande doucement, mais d'un ton sans réplique, de la satisfaire de la bouche. Mathilde et Kim, les deux copines, participent d'un registre opposé, toujours prêtes à s'offrir de beaux mâles qu'elles consomment, rieuses, sans accorder à la chose plus d'importance qu'elle n'en mérite : Mathilde un peu sèche, Kim bouleversante de douceur (un des plus beaux rôles de Claude Janna). L'excursion en hors-bord et le pique-nique sont de ce point de vue un

chef-d'œuvre : *Le Déjeuner sur l'herbe* hard. Leurs deux hommes ne sont pas prêts ? Sur la grande couverture, elles s'enlacent jusqu'à ce qu'ils se réveillent et jouent avec un œuf. Lise, la plus énigmatique, perdue dans son monde de refus, jamais révoltée, après s'être offerte aux regards des clients de la boîte, rentre au logis pour préparer le repas du soir, affairée, sérieuse, petite ménagère. Rarement hard aura été aussi féministe. AM

Notes : Le titre au générique est bien orthographié *Inondes* [sic] *mon ventre*. Ce film inhabituel dans le genre doit beaucoup au scénariste habituel de Debest, Gérard Beziat (1944 – 1980). Sous le nom de Jehan Jonas, il conquiert le public des terrasses germanopratinées dans les années 60 sans jamais connaître vraiment la gloire. Chanteur, compositeur-interprète (plus de 250 chansons, on peut en entendre une dans *Tout à la fois**), poète, dramaturge (contes radiophoniques, pièces de théâtre), auteur de sketches à l'humour absurde ou décalé, il touche à tout dans des textes qu'on peut situer dans une tradition anarchiste, entre Boris Vian et Léo Ferré. Mais, et c'est là le détail inattendu qui nous concerne directement, il écrit dans les années 70 de très nombreux romans pornos hétéros et homos sous le nom d'Henri de Canterneuil. À côté de titres que le genre impose (*Moiteurs précoces*, *Par le cul et par le con*, *Des femmes et des bêtes*, *Je sodomise ma mère*, *Mon bel adolescent*, *Humilié par des salopes...*), notons *Femmes d'un songe* (1972) et *J'aime qu'on me regarde !* (1977) qui nous ramènent à Lise. Cette partie de son œuvre, si elle provenait souvent de commandes, n'était pas moins revendiquée par lui comme moyen de libre expression. Enfin il collabore comme coscénariste ou dialoguiste aux films de Roger Derouillat (cf. notes de *Tout à la fois**).

Sortie : 05/04/1978 (Ciné Halles, Amsterdam St-Lazare, Scala, Delambre Montparnasse, Mexico).

Autres titres : *Surprise n° 2* (tour) / *Night Fever* (US).

DVD : *Lass es kommen* (Alpha Germany, All).

891 INSATISFAITE, l'

1971, *Érotique*, - 18

Pr : Joël Lifschutz et Jean-Marie Pallardy, pour Paris Inter Productions et Les Films JMP. **Dis** : Cocinor. **Ré** : Jean-Marie Pallardy. **Sc & dial** : Jean-Claude Gay et Jean-Marie Pallardy. **Ph** : Max Monteillet (Eastmancolor). **Cam** : Jean-Claude Larrieu. **2^{de} équipe** : Daniel Henneveux et Jean-Claude Raga. **Mus** : Gaston Frèche et Lucien Attard. **Son** : Jean Vermeulen. **Mont** : Guillaume Cizodor. **Casc** : Georges Guéret et Jacques Insermini. **As ré** : Jean-Claude Gay. **Rég** : Patrice Dubois. **Dir pr** : Joël Lifschutz. **Déb tour** : 15/09/1971. **Dur** : 86 mn. **Visa** : 39147.

Avec : Danielle Vignault (Patricia), Patrice Cuny (Patrice), Pierre Oudry (Jean-Marc), Michelle Bory (Isabelle), Jacques Insermini (Jacques), Georges Guéret (Georges), Colette Castel (Élisabeth, l'épicière), Béatrice Costantini (la sœur de Patricia), Jean-Claude Strömme (Roland, l'employé du métayer), Karine Marceau, René Boutron, Jean-Marie Pallardy (le chirurgien), Alice Arno et Évelyne Scott (les filles de Freddy), Claude Sendron (Tête de pipe, le commissaire).

Le riche propriétaire fermier Henberg veut abuser de son infirmière qui prend peur et s'enfuit à travers bois. En tombant dans un précipice, elle se retrouve dangereusement suspendue à des branchages. Pendant qu'Henberg part chercher

une échelle pour lui venir en aide, la jeune femme est étranglée par un homme qui disparaît. Persuadé d'être responsable de son décès, le propriétaire demande conseil à son futur gendre, Jean-Marc. Celui-ci ne rêve que de s'emparer de la fortune du vieil homme. Avec son frère Patrice, il incite Henberg à « fabriquer » un sosie de la jeune femme pour éviter les soupçons que sa disparition soudaine éveillerait au village. À Paris, Patrice séduit Patricia, une prostituée qui ressemble à l'infirmière. Celle-ci croit à ses sentiments et part avec lui. Mais Jacques et Georges, ses souteneurs, digèrent mal l'escapade et retrouvent sa piste. Décidé à mener son plan à terme, Jean-Marc leur achète la prostituée. Il ne reste plus qu'à la défigurer « involontairement » pour justifier une opération chez un chirurgien corrompu qui recrée les traits de l'infirmière. Ensuite, Jean-Marc décide d'organiser la mort accidentelle de « l'infirmière », avec la complicité d'Henberg. Ce dernier n' imagine pas qu'il est la cible principale de la machination. Entre-temps, Jean-Marc tue son frère, devenu trop sentimental. Mais Roland, l'employé de la ferme, interviendra à temps, ainsi qu'un policier parisien, prévenu par les deux proxénètes.

Pour son premier long métrage Pallardy prouve qu'il aime le polar, le mélo, l'érotisme, en liant le tout à la bonne franquette. Tant et si bien que le ton rocambolesque *a priori* distrayant de l'intrigue devient vite lassant, à cause d'une réalisation aberrante, certes sans grands moyens. Heureusement les acteurs en font des tonnes et, à l'exception de la pauvre Patricia, tous les personnages sont dans leur genre des ordures finies : macs aux gros bras, arrivistes meurtriers, praticiens véreux, etc. Un bel éventail de « sales gueules » dans un panier de crabes. Qui plus est, Pallardy fait déjà preuve d'un goût très sûr pour ses actrices : Danielle Vignault est ô combien satisfaisante. EB

« La Commission propose, en l'état, l'interdiction totale de représentation de ce film. Elle considère que, composé à peu près exclusivement de séquences de violences et de bagarres, d'une part, et de scènes très répétitives d'amour physique, d'autre part, il ne propose, par ailleurs, à travers une affabulation rudimentaire, qu'une vision vulgaire et sordide des rapports humains, exprimée à travers un vocabulaire généralement inacceptable. » (Commission, 18/01/1972).

Notes : Après 224 mètres de coupes (scènes d'amour physique et bagarres), le film obtient une interdiction aux moins de 18 ans. Le 05/09/1979, une version remontée avec des inserts hard sort sous le titre de *Salopes insatisfaites**.

Sortie : 05/07/1972 (Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Scarlett).

Autres titres : *Sex-Side-Story* (All) / *Panorama Blue* (All).

Vid : *id* (VIP, LCJ) – **DVD** : *Unsatisfied* (Pathfinder, US).

892 INTERDITS DU MONDE, les

1985, *Mondo*, - 18

Pr : Benjamin Simon, pour ATC 3000. **Dis** : Les Films de La Rochelle. **Ré** : Chantal Lasbats. **Comment** : écrits par Monique Pantel, dits par Françoise Vatel. **Ph** : François About (Fujicolor). **As op** : Laurent Fleautot. **Mus** : Big Bucks. **Son** : Jean-Philippe Le Roux. **Mix** : Jean-Jacques Compère. **Mont** : Dominique Caseneuve, Sylvie Bourget, Éric Carlier et Bertrand Lepaysan. **Cost** : Roland Mouret. **Maq** : Cécile Fhal et Messaoud. **Chef élec** : Nacer Saber. **Adm** : Denise Bouquet. **Dir pr** : Léone Jaffin. **Coll art** : Yves Hervet (aux Philippines) et Philippe Vieillescazes (au Brésil). **Cons tech ré** :

Jacques Saurel. **Ph pl** : Dominique Renson. **Dur** : 87 mn. **Visa** : 60118.

« *Franchissons les tabous. [...] Entrons dans ce monde interdit* », annonce la voix off sur des plans d'animaux sauvages qui reviendront entre chaque séquence. 1 : Sur le marché des féticheurs togolais, ossements, serpents séchés et poudres magiques sont vendus pour les cérémonies vaudou. Des crapauds sont avalés crus, des serpents enroulés vivants aux bras des villageois en transe. 2 : Chez les Sombas du Bénin, le sang des chèvres et des coqs sacrifiés provoquent d'autres trances. Des hommes se lacèrent avec des poignards et des cactus, trempent les mains dans l'huile de palme bouillante. 3 : M^{me} Lauren, en tailleur sexy, étudie l'anatomie des prostitués qui se déshabillent pour elle, dans le salon cossu d'un hôtel particulier, sous l'œil impatient d'une maquerelle ; elle choisit l'Asiatique qu'elle enlance derechef. 4 : Dans leur appartement, Jean-Claude et son épouse, masqués, reçoivent d'autres couples masqués pour des jeux échangistes. Un médecin arrive en urgence pour soigner la « syncope amoureuse » de sa femme par une vigoureuse fessée. 5 : Berlin-Ouest. Quatre hommes se livrent à « l'uro-scato », pratiquant « *le renversement de la hiérarchie. Le haut va vers le bas et tout le monde est dans la même merde* ». L'un d'eux, intégralement latexé, en laisse, plonge sa tête masquée dans une cuvette de WC, quête les excréments des autres. Allongé sur une table, un deuxième subit un lavement. Les autres enfilent des gants en latex. 6 : Un garage à Amsterdam. Un maître et son assistante bondagent une esclave nue puis la suspendent avec des chaînes. 7 : À Bali, une centaine d'hommes torse-nu forme un cercle magique pour appeler le roi des singes, selon le rite d'une vieille croyance. 8 : France. Un grand maître luciférien pratique un double rituel pour introniser une initiée au rang de sorcière. Nue, elle récite à l'envers le *Pater Noster* et subit, les yeux bandés, l'épreuve des quatre éléments. 9 : Dans les favelas du Brésil, des enfants sont achetés pour être transformés en « reines de carnaval », en strip-teaseuses et « *pour les plus laids en prostituées* ». À dix-huit ans, gonflés aux hormones et siliconés, ils s'exhibent dans les boîtes de nuit avec d'autres transsexuelles. 10 : New York. L'employé vénal d'une morgue contacte un couple d'amateurs qui fait l'amour devant un cadavre nu. 11 : Aux Philippines, des croyants surmontent la douleur en marchant sur des braises. Des pénitents s'auto-flagellent jusqu'au sang, portent des couronnes d'épines. Une femme est crucifiée avec des clous. C'est Vendredi saint. 12 : Dans une boîte de Manille, une strip-teaseuse saisit par le vagin les billets et les pièces placés sur le goulot d'une bouteille. Et fume aussi. 13 : Sur le parvis de Notre-Dame, un homme et son compagnon outrageusement travesti en femme fêtent un simulacre de mariage et sillonnent Paris en Cadillac blanche décapotable.

Chantal Lasbats renie ce film. La faute en incombe aux dirigeants des Films de la Rochelle. Très mécontents du premier montage, ils exigèrent du sexe pour sortir le film et en faire une exploitation racoleuse. La documentariste dut obtempérer et dénaturer son œuvre, dont l'approche se voulait austère, bâtie sur le parallèle entre la cruauté des rites animaux et ceux des humains, dénuée du moindre commentaire off. Elle reconstitua deux séquences érotiques, filma les Lucifériens et resserra considérablement le montage (notamment sur les femmes crucifiées et les enfants transsexuels). Un commentaire off fut ajouté, distillé par Françoise Vatel, ex-égérie des comédies polissottes de Jean Gourguet. Cette voix omnisciente n'évite pas les jugements moraux ni les préjugés, dans la grande tradition foraine du genre, même si elle se fait dis-

crète face aux images. On les eut effectivement préférées brutes, sans autre filtre que le montage voulu par la cinéaste. Tel quel, le sabotage reste captivant et ne méritait pas les gémonies auxquelles la critique bien pensante l'a voué à sa sortie. La juxtaposition d'éléments *a priori* hétérogènes, l'accumulation et la répétition créent l'effet de fascination/rejet indispensable au mondo. Comme ses prédécesseurs, Lasbats fragmente le monde pour le résumer dans un même cauchemar. À la majestueuse beauté des animaux sauvages (images d'archives prêtées par Frédéric Rossif) répond les cruelles ou insolites coutumes des hommes. Cadavre exquis nourri de contrastes, son film abolit les différences. Des trances togolaises aux jeux scatologiques berlinois, des échangistes parisiens aux flagellants philippins, tout est au même niveau. Qu'importe alors l'irruption du trucage, qu'importe la faiblesse évidente de la fiction. Les deux scènes incriminées sont d'ailleurs plus complexes, moins des fictions que des réalités rejouées. Le bordel parisien pour femmes existait vraiment, mais Lasbats n'eut pas l'autorisation d'y tourner. En revanche, les figurants qui s'exhibent devant la businesswoman et la maquerelle, deux comédiennes en jeu, sont bien des gigolos qui tapinaient rue Sainte-Anne. Impossible aussi de filmer une séquence dans cette morgue new-yorkaise que visitaient des nécrophiles fortunés : elle est remplacée par un funérarium parisien avec un faux cadavre poudré et un couple nécrophile, trop sexy pour être sincère, dans une mise en scène fétichiste (chaussures à talons s'avancant sur le carrelage, comme dans un giallo). Plus subtilement encore, le documentaire peut aussi se dramatiser comme une fiction. Chez les Lucifériens, coup de cymbale, lumières rougeoyantes et fumigènes, musique et échos déformés instillent un climat de film d'épouvante. Le montage serré escamote les détails au profit de l'ambiance. Le gourou du show est Francis Ceccaldi, alias Yul Rugga, invoquant son « grand dieu cosmique Lucifer ». La voix off se trompe, l'affiliant à la Wicca Internationale dont il se réclamait illégitimement. Il officie ici dans son propre *coven*, le Cercle initiatique de la Licorne (dit Wicca Occidentale), qui sera plus tard mentionné dans le rapport de la Commission parlementaire sur les sectes. Ce doit être la seule apparition au cinéma de ce néo-païen controversé, prônant un élitisme celto-nordique, ex-membre, raconte-t-on, du Parti populaire français de Doriot, druide d'un groupuscule néo-nazi au début des années 80 (Force H), et parlant en allemand à son doberman. Rugga aimait les caméras. On devine sa complaisance. Il avait l'habitude de célébrer des sabbats dans la forêt de Senlis, avec incantations et danses à la lune. Tourné en plein hiver, il proposa des entrepôts souterrains derrière la gare d'Austerlitz, mettant ainsi sa sorcellerie en spectacle, avec un sens certain du casting (fort photogénique intronisée). Rugga, probablement le fauve le plus rusé du film. CB

Notes : Le film, présenté directement en Commission plénière le 11/07/1985, a suscité l'avis suivant : « Ce film a posé problème à la Commission. Il présente en effet un certain nombre de séquences qui, jusqu'à ce jour, n'ont jamais été admises sur les écrans français : on assiste à une scène de nécrophilie à la morgue, et à des ébats scatologiques et coprophagiques particulièrement répugnants et dégradants, non seulement pour les personnages impliqués mais pour les spectateurs. En outre, ce film comporte une série de scènes que l'on peut juger pornographiques : ébats échangistes, exhibition de travestis brésiliens, exploits vaginaux d'une strip-teaseuse philippine... La Commission a été partagée sur la mesure à prendre. Elle a finalement opté pour une proposition d'interdiction totale [à l'unanimité, NDLR], conforme à sa jurisprudence, après avoir

envisagé une interdiction aux mineurs assortie d'une inscription sur la liste des films à caractère pornographique, voire à une simple interdiction aux mineurs pour éviter tout débat public et donc toute publicité involontaire à un film dégradant. » Le ministre Jack Lang se range d'abord à l'avis de la Commission. Le producteur remonte le film et opère des coupes dans les passages incriminés : la séquence vaudou (15,96 m, l'éborgement de la chèvre), la scène scatologique (17,78 m) et celle de la morgue (6,84 m) sont allégées. Après vérification des coupes, la Commission interdit le film aux moins de 18 ans, avec l'obligation d'un avertissement apposé à l'entrée des salles et sur tous les documents publicitaires publiés ou affichés : « Plusieurs scènes de ce film peuvent heurter la sensibilité de certains spectateurs, même adultes. »

Sortie : 15/01/1986 (Paramount Marivaux, Paramount Odéon, Paramount City Triomphe, Maxéville, Paramount Galaxie, Paramount Montparnasse, Paramount Orléans, Convention St-Charles).

Vid : *id* (Carrère).

893 INTÉRIMAIRES, les

1976, *Hardcore*

Pr : Anne-Marie Tensi, pour AMT Productions. **Dis** : Euro-prodis. **Ré, sc & dial** : Charlotte Rogers [= Lois Königswalter]. **Dir pr** : Éric de Winter.

Avec : Claude Janna, Michèle Grubert, Carmelo Petix, Laurence Legras, Camille Gorrel (la danseuse orientale).

Notes : Selon Éric de Winter, il s'agissait d'un scénario d'humour juif mettant en scène un réparateur télé, une danseuse orientale transsexuelle, des postulantes intérimaires, une clé anglaise et le drapeau américain (!). Inexploitable, le film aurait été complètement remanié par sa productrice, Anne-Marie Tensi. Le visa d'immatriculation 45883 pour le dépôt du titre, délivré le 05/04/1976 par le CNC, n'a jamais été validé pour une exploitation.

Autre titre : *Bonnes à baiser*.

894 INTERNATIONAL GIGOLO

1982, *Hardcore*, X

Pr : Andrei Feher, pour Scandinavian Art Film (Stockholm). **Dis** : Audifilm. **Ré, sc & ph** : Andrew Whyte [= Andrei Feher]. **Cam** : Étienne Rosenfeld. **Mus** : Emilhenco. **Son** : Olof Olsen. **Mont** : Claude Gros [d'après le CNC]. **Maq** : Annika Wallin. **As ré** : Marta Keller. **Script** : Eva Lind. **Dir pr** : T. Andersson [= Thomas Anderkvist]. **Ext** : Paris, Sucy-en-Brie. **Dur** : 87 mn. **Visa** : 55501.

Avec : Marilyn Lamour [= Olinka] (Marilyn), Gabriel Pontello (César), Richard Allan (Lucifer et le flic), Obaya Roberts (Diana), Patricia Samba (Barbara Leroi), Helen Shirley (la comtesse Natacha), Christian Filippi (le vainqueur des enchères), Marianne Aubert (Diana), Dominique Aveline (Boulédogue), Alban Ceray (l'Excellence), Piotr Stanislas (un client de Natacha), Jean-Pierre Armand (l'Amiral), Dominique Saint-Clair, Cathy Ménard, Olivia Florès, Claudia von Stadt, Dominique Irissou (un joueur de billard), Flore Sollier (la tapineuse rousse).

César, coupe de cheveux à la Mike Brant, pantalon mou-lant et bottes blanches, et Lucifer, petite queue de rat sur le sommet du crâne et lunettes noires, s'opposent pour le contrôle du marché de la prostitution. Leur affrontement se déroule via l'histoire de deux prostituées. La première débarque de province. Elle est recrutée par un policier qui n'est autre que le sosie de Lucifer. Adorant le style violent de ce dernier, elle devient une excellente gagnuse. Marilyn, la seconde, est enfermée dans la cave de César, pour y subir les derniers outrages et finalement tomber amoureuse de son bourreau. Ses qualités en font l'enjeu d'un combat où Lucifer gagne la première manche, mais l'amour triomphe. Marilyn libère César et parvient à s'enfuir avec lui.

Voir un film avec Olinka, c'est subir ses inappropriées et interminables scènes de danse, c'est supporter ses yeux vides quand elle gobe le sexe d'un Gabriel Pontello qui a le mérite de ne pas se rendre compte de ce qu'il fait. À l'image de ce couple de cinéma, le film est anodin, sans vrai charme, à l'exception d'une séquence involontairement drolatique où Marilyn et César, incarnant la fête chic et parisienne, dansent devant un montage d'images de planches à voile, de défilés de majorettes et de combats de vachettes dignes des jeux d'*Intervilles*... Totalement incongru et à noter, une séquence filmée à l'arrache dans la rue de Saint-Denis montre ses locataires et ses clients, avec l'amorce d'un plan où une pute, remarquant la caméra, abandonne son client pour se ruer vers celle-ci. **DF**

« Une sale histoire et qui nous plonge jusqu'au cou dans ce monde clos de la prostitution, où la femme est plus qu'ailleurs un objet à la disposition du "client" qui paie, l'esclave du souteneur qui frappe quand le rendement baisse, bétail humain qui se vend et s'achète, change de main à l'issue des enchères ! [...] Tenant globalement compte des éléments constitutifs du film, de son côté prostitution et celui carrément pornographique, trois membres de la Sous-commission ont proposé qu'il fasse l'objet d'une interdiction aux mineurs et d'un classement dans la catégorie des films "X" prévue par la loi du 30/12/75. Le quatrième examinateur [M^{me} Letondot, NDLR], s'il reconnaît au film son caractère général de "porno-hard", estime que la description qu'il fait des mœurs du "milieu", complaisante et inopportune, tombe sous le coup des dispositions de la législation en vigueur. Il préconise, en conséquence, l'interdiction totale du film en cause. » (Alfred Barbariche, Sous-commission, 09/11/1982).

Sortie : 19/01/1983 (Amsterdam St-Lazare, Midi Minuit, Bastille Palace, Delambre Montparnasse, Amsterdam Pigalle, Mexico).

Autres titres : *Hetaste Liggén* (Suè) / *Amore e cavallo* (It) / *Brandheiss* (All) / *Call Girl* (US) / *Hate and Love* (Angl) / *The Kidnapping of Marilyn* / *Rape of an American Slut*
Vid : *La Soumise* (Delta X).

895 INTERNATIONAL PROSTITUTION

1980, *Polar sexy*, - 18

Pr : Philippe Hellmann, pour Ginis Films (Paris), Alpes Cinéma (Bray sur Seine) et Continental Film Distributors (Hong Kong). **Dis** : Silènes. **Ré** : Élie Blorovich. **Sc & dial** : Enrico Verasis et Élie Blorovich. **Ph** : Jean Badal (Eastmancolor). **As op** : André Clément. **Mus** : Thierry Geoffroy et Christian Villiers. **Chans** : *Black Eyes* int par Helen Black. **Son** : Jean-Claude Voyeux. **Mont** : Gabriel Rongier. **As mont** : Marie-Victoire Darçay. **Ens** : Pierre Lefait. **Cost** : Jean-Charles Courcot. **Maq** : Janine Jarreau. **Chef élec** : Claude Rouxel. **Chef mach** : Michel

Gesbert. **As ré** : Jean Lefèvre et Daniel Ubaud. **Script** : Anne-Marie Dumas. **Rég** : Émilienne Pecqueur. **Dir pr** : Jan Kador [= Jean Kerchner] et Chaplin Chang. **Ext** : Paris, Anvers, Hong Kong, Bangkok. **Dur** : 90 mn. **Visa** : 52059.

Avec : Laura Gemser (Tazzi), Jean-Louis Broust (le commissaire Philippe Dega), Gabriele Tinti (Tony Marcone), Joëlle Guillaud (Suzy), Sophie Boudet (Cléo), Shirley Corso (Tina), Yves Brainville (le commissaire principal), Michael Schock.

Le jeune inspecteur Philippe Dega recherche Tony, proxénète notoire accusé du meurtre d'une prostituée, à travers Paris, Anvers, Hong Kong et Bangkok. Aidé par la sœur de la victime, Tazzi, Dega découvre toutes les formes de la prostitution : école de formation de prostituées, établissements de massages, casino-bordel, filles en vitrine.

L'Eurasienne Laura Gemser massait amoureusement Sylvia Kristel dans *Emmanuelle II** avant de devenir à son tour la « Black Emmanuelle » du cinéma italien dans une tripotée d'œuvres érotiques, parfois au bord du hard, de Joe D'Amato. Ce film-ci exploite sa renommée de starlette sans en dévoiler autant que chez D'Amato. Poussif et sexy comme un polar des années 50, sans la patine du temps. Élie Blorovich serait un pseudonyme de Sergio Gobbi, confirmé par les dossiers du CNC. S'agissait-il simplement de couvrir quelqu'un qui n'avait pas sa carte de réalisateur ou qui était d'origine étrangère (de Hong Kong ?), ou bien l'auteur de *Blondy** a-t-il eu honte du piètre résultat ? CB

Sortie : 18/06/1980 (George V, Maxéville, UGC Caméo, UGC Gare de Lyon, UGC Gobelins, Mistral, Magic Convention, Les Images, 3 Secrétan).

Autres titres : *Brigade criminelle / Love story del piacere* (It). **Vid** : id (SVP).

896 INTIMITÉ D'UNE VIERGE

1978, *Hardcore*, X

Pr : Georges Combret, pour Europrod. **Dis** : Audifilm. **Ré** : Job Blough [= Anne-Marie Tensi]. **Ph** : Paul Soullignac (East-mancolor). **Dir pr** : Yvette Crouzet. **Dur** : 75 mn. **Visa** : 49933.

« Ni plus ni moins d'intimité qu'à l'ordinaire et la vierge a déjà beaucoup servi. Levrettes, levrettes : ce n'est plus un cinéma, c'est un chenil spécialisé ! Pipes, pipes, pipes, ce n'est plus un film, c'est un bureau de tabac : Ceci étant, on meurt d'ennui... » (Henry Moret, *Écran* 79 n° 82, 15/07/1979).

Notes : Les dossiers de la Commission ne donnent guère plus d'informations. Deux noms d'acteurs inconnus (Julia Anderson et Fabien Lemaître), et un résumé de deux phrases : Catherine drague sur le port de Cannes et ne tarde pas à être embauchée par le propriétaire d'un bateau. Arrivent d'autres partenaires. La Commission précise, dans son compte-rendu du 24/01/1979, avoir déjà vu la seconde partie du film la semaine dernière.

Sortie : 23/05/1979 (Gramont, Amsterdam St-Lazare, Scala, Delambre Montparnasse, Mexico).

Autre titre : *L'Intimité d'une collégienne* (ex-).

897 INTIMITÉ PORNOGRAPHIQUE

1978, *Hardcore*, X

Pr : Alain Deruelle et Jean-François Hautin, pour Films Thermidor. Cinémyr. **Ré, sc & dial** : Alain Thierry [= Alain

Deruelle]. **Ph** : Bernard Marzolf et Jean-François Hautin (Fujicolor). **Mus** : Jean-Jacques Lemaître. **Mont** : Alain Deruelle. **Dur** : 73 mn. **Visas** : 49305 et 49306.

Avec : Agnès [= Agnès Lemerrier] (Super Jeanne), Jean-Louis Vattier (Jo, le mari), Carmelo Petix (Carmelo, l'ami de Jo), Mandarine (la femme aux bottes rouges), Mika (l'amie de Super Jeanne), Hubert [= Hubert Géral] (le gigolo moustachu), Jean-Pierre Pouteau (un « cadeau »), Clara Moune [= Catherine Noël] (la cliente blonde), Betty Myriam [= Michèle Le Brumann] (la blonde aux tresses), Alain Deruelle (un gigolo au début).

Le futur proche, à Paris. Les femmes ont renversé les rôles. Super Jeanne va voir un gigolo au bois et, satisfaite, décide de l'offrir en cadeau à une amie pour son anniversaire. Son mari, Jo, supporte péniblement sa condition d'homme-objet. Chaque fois qu'il fait la vaisselle, Super Jeanne exige une gâterie puis s'en va. Profitant de l'absence de son envahissante moitié, partie avec ses amies s'offrir deux michetons, Jo confie ses malheurs à son ami Carmelo, qui se fait fort de lui trouver une amie gentille pour lui redonner courage. « *Écoute, j'sais bien que c'est dur pour un homme d'être dominé par sa bonne femme mais faut les comprendre, depuis que c'est l'inverse.* » Costume crème, écharpe blanche et moumoute tintinesque, Carmelo débarque chez Jo, flanqué d'une brune vorace couverte de bijoux. Très satisfaite, elle revient avec des amis et la fête baigne dans le foutre. Au téléphone Super Jeanne demande Jo. Carmelo lui répond sans détour : « *Ouais, mais il en a marre de toi et de tes caprices. Tu peux aller te faire foutre, salope. Il a trouvé une autre nana et il prend son pied avec elle.* »

Ni portrait-charge du féminisme ni apologue sur l'égalité sexuelle, ce film est surtout une pochade d'anticipation, tournée à toute allure avec un budget anémique dans un vaste appartement au parquet ciré de la Porte Dauphine (déjà vu dans plusieurs Caputo), où chacun, jusqu'au spectateur, en prend pour son grade. Le film tire la langue aux pseudo-révolutionnaires qui se contentent de montrer le renversement « dialectique » de ce qu'ils contestent. L'emploi récurrent de fondus au noir, de bruitages étranges et d'une purée musicale acoustico-électro-folk et free-jazzyfiante relève avec malice du porno à tendance expérimentale dont Deruelle fut l'un des principaux représentants. Les doubleurs ne prennent même pas la peine de se retenir de pouffer lors du canularsque délire off qui bouscule le dernier quart d'heure (« *Il est fini le film ? — La masturbation rend sourd. — Quoi ?* »), faisant carrément le commentaire des images à la place du cochon de payant : « *Ah, dis donc ! On pourrait y foutre la Tour Eiffel et l'Panthéon, hé !* » ; ou, indémodable, alors qu'à l'écran un gigolo s'active le cyclope, une rose à la main : « *Fais gaffe, y'a des épines... de ch'val !* » La débililité, à la limite du sabotage, tourne au procédé, mais les fornications sont honnêtement excitantes et, à ce titre, la « passe » de Géral avec Super Jeanne, consommée en durée réelle dans une immense chambre aux murs nus, est surprenante. Les gestes mécaniques de l'amour vénal s'accordent avec l'absence de précautions des acteurs que leur concède la légèreté d'un tel tournage. Tout ce que l'on pouvait craindre de sécheresse est humidifié par Agnès Lemerrier, plus générique que jamais qui, dès qu'elle bouge, met en branle un monde rond et laiteux, ferme et doux, particulièrement accueillant. Elle sait faire rire en Wonder Woman hexagonale, encombrée d'un mari qui pleurniche dès que sa monumentale compagne a des envies de sexe. La bride

sur le cou, Mika semble à côté curieusement en retrait, et c'est l'énergique Mandarine, avec ses fabuleuses bottes rouges à plateformes, qui transporte le spectateur. Et l'on retiendra l'apparition de Carmelo. La post-synchro nous prive de son accent sicilien mais il reste égal à lui-même, c'est-à-dire excessif. Il ne peut pas s'empêcher de proposer la botte à Vattier et souligne au crayon gras ses grimaces de diabolin pervers en jouant les maîtres de cérémonie. Après quoi l'histrion infernal achève à son habitude ses spasmes sur le tapis à la manière d'un automate, à bout de ressort. EB

Notes : Exploitation en long métrage non autorisée des courts métrages *Intimité pornographique* et *Érotiques passions*. Jean-François Hautin en reprendra des séquences entières (Géral et Mandarine, Géral et Agnès Lemerrier, Carmelo et Mandarine) avec un autre doublage pour *J'ai envie de jouir*.

Sortie : 03/01/1979 (Beverly, Gramont, Axis).

Autres titres : *Intimité porno – érotiques passions* / *Érotiques passions*.

Vid : *Intimités pornos* (Filmdisc) / *Érotiques passions* (Topodis/Alcôve).

898 INTIMITÉS SECRÈTES

1980, *Hardcore*, - 18

Pr : Claude Pierson et Georges Markman, pour Pierson Production et Cinévog Productions. **Dis :** Cinévog. **Ré :** Caroline Joyce [= Claude Pierson]. **Sc & dial :** Élisabeth Leclair [= Huguette Boisvert]. **Ph :** Claude Cassard (Eastmancolor). **Mus :** Éditions Pierson. **Mont :** Raymonde Battini-Chanteau. **Maq :** Jean-Jacques Chanteau. **As ré :** Isabelle Goguet. **Dir pr :** Michel Gallon. **Visa :** 52431.

Avec : Sophie Abélaïd (Florence Levasseur/Rita), Hubert Géral (le vicomte Jean-Marie Descrières), Gérard Grégory (Mario Gramont), Christine Maffei [= Nadine Roussial] (Hélène Gramont), Yvan Renault [= Jack Gatteau] (le majordome), Melody Bird (M^{me} Gramont) René Douglas (l'inspecteur de police), Étienne Jaumillot (Vincent Gramont), Dominique Cale [= Dominique Irissou], Cathy Stewart et Christian Loussert (les invités), Fabienne Abélaïd (une fille au night-club).

Victime d'une escroquerie, un notable se suicide. Sa fille Florence, qui l'adorait, décide, avec l'aide de la police et à l'insu de son fiancé, de mener une enquête. Elle change d'identité et se fait engager comme domestique chez Gramont, qu'elle soupçonne d'être à l'origine de l'escroquerie. Elle découvre que les Gramont sont une famille de débauchés. Mademoiselle la provoque, le beau-fils de Madame la courtise pour l'entraîner dans une orgie et l'offrir en pâture à ses amis. Puis elle assiste, impuissante, à la liaison entre son fiancé et Mademoiselle, avant de se faire violer par le majordome. Son fiancé finit par la reconnaître, et elle est séquestrée par les Gramont, qui décident de lui révéler leur « vrai visage » en se livrant à une orgie. Mais la police intervient, et Florence retourne dans les bras de son infidèle fiancé.

Pierson confronte le désir sublimé d'une jeune bourgeoise pour son père avec la promiscuité tribale des membres d'une famille de notables provinciaux (une horde primitive dissimulée sous une apparence respectable). Une mère absente et un père mort mais influent d'un côté, un père effacé et une mère autoritaire mais licencieuse de l'autre. Les personnages sont pourtant flottants et, bien que les séquences (sentimentales, cauchemardesques ou satiriques) soient souvent réussies en

elles-mêmes, le film manque de cohérence. Après un début sobre et inventif (voir l'usage du zoom et du hors-champ pour rendre sensible l'imagination érotique de Florence ; le montage parallèle et le décalage entre le son et l'image lors du suicide du père), le film se perd peu à peu dans des saynètes inconséquentes. Au cours de son séjour chez les Gramont, la jeune femme semble rester la même, comme si les épreuves qu'elle traversait n'avaient aucune incidence sur sa sexualité ou ses sentiments. Dans l'avant-dernière scène pourtant, lorsque, nus, exposés aux regards des policiers, Florence et le fils Gramont se font leurs adieux en silence, leur intimité gênée suggère un penchant sincère et réciproque. La mécanique pornographique qui vient de s'interrompre n'était-elle qu'un voile, pudiquement jeté par Pierson sur les sentiments de ses personnages ? On le croirait volontiers si tout cela n'était pas oublié dans la scène suivante (un coït entre l'héroïne et son fiancé, avec éjaculation externe), « happy end » artificiel et sinistre, retour à l'ordre involontairement cynique. L'amnésie hardcore qui transforme les personnages en somnambules du sexe, peut donner un charme onirique à certains films. Dans *Intimités secrètes*, elle éteint la flamme de Florence, héritière en deuil. EL

Le meilleur rôle de Sophie Abélaïd, brune resplendissante et d'une beauté biblique et bien parisienne à la fois. Elle est ici romantique à souhait, et prend sa revanche sur les petits rôles épisodiques dans lesquels les producteurs l'ont trop souvent cantonnée et sur les romans-photos d'*Hara-Kiri* où elle était apparue, tout comme d'autres vedettes du porno. Lors de sa première séquence, une rapide fellation dans une voiture, elle-même dans un très beau parc-jardin appartenant lui-même à une belle demeure campagnarde, la grande salle du Cinévog St-Lazare retenait son souffle, soit 500 personnes environ, vers 19h00, un soir de semaine... Quant à la partouze incestueuse où Melody Bird s'écrit « Ah, baiser avec son fils !! Quel pied ! », son impact provoquait quelques réactions issues du Surmoi de certains spectateurs. Les autres profitaient... normal. FM

Sortie : 11/06/1980 (Ciné Halles, Beverly, Axis, Cinévog St-Lazare, La Bastille, La Gaîté).

Ressortie : 01/04/1981 (Cinévog Montparnasse).

Autres titres : *Orpheline et débauchée* (ex-) / *Bonne à tout faire* (ex-) / *Intimités secrètes, chaudes et profondes* / *Vierges et débauchés* (1981).

Vid : *Vierges et débauchés* (DIA/Ovide) / *Heiße Zungen* (Relax Video).

899 INTRODUCTIONS

1975, *Hardcore*, X

Pr : Jean Desvilles, pour Les Films Jean Desvilles. **Dis :** Alpha France. **Ré & sc :** Georges Fleury [= Jean Desvilles]. **Ph :** Pierre Petit (Eastmancolor). **Mus :** Eddie Warner. **Dir pr :** Jean-Loup Puzenat. **Dur :** 83 mn. **Visa :** 44662.

Avec : Emmanuelle Parèze (Anne), Jacques Insermini (Michel), Chantal Arnaud (Béatrice), Catherine Tricot [= Cathy Castel] (Patricia), Marie-Pierre Tricot [= Pony Castel] (Nelly), Eva Khris (la jeune fille au pair), Stéphane Bruno [= Charlie Schreiner] et Hélène Bruno (les baigneurs), Mathilde Deleaz (la vieille dame), Martine Grimaud (Annie), Danièle Nègre (une Suédoise), Raymond Pierson (le patron).

Anne et Michel sont lassés par leur couple. La première trouve sur la plage de Deauville Béatrice, que son mari ne voit

que les week-ends. Le second cherche des plaisirs extra-conjugaux à Paris. Les deux maris finissent par rejoindre leurs femmes. Anne et Michel repèrent déjà sur la plage une nouvelle partenaire.

« Elle séduit pour son mari toutes les femmes qu'il désire ! » proclame le slogan publicitaire. C'est tout à fait exact. Les féministes se plaindront que la réciprocité ne fasse point partie du scénario et que les 80 minutes du film ne proposent qu'un seul acteur masculin hard. De fait le film entier repose, mis à part une très brève séquence, entièrement sur la virilité, jamais prise en défaut, d'Insermini. Belle performance, rehaussée par le charisme naturel et modeste de ce bon acteur, ancien cascadeur faisant partie de l'équipe habituelle des productions de Jean-Marie Pallardy. L'une des premières apparitions de Danièle Nègre, plus connue comme strip-teaseuse au Crazy Horse Saloon, sous le pseudonyme de Bonita Super. Dommage qu'on ne lui ait pas confié le rôle de Naura... Rythme narratif très alangui, pour ne pas dire languissant. Une séquence dans un cinéma porno qui passe *La Foire aux sexes* (film danois qui fut un des plus gros succès d'Alpha) présente à l'écran Charlie Schreiner et une actrice française sur un lit : désinvolture. Emmanuelle et Chantal vont ensuite dans les toilettes du cinéma pour assouvir leur fureur lesbienne : fantasme. La vendeuse d'Eskimo porte des lunettes noires ! Emmanuelle Parèze et Insermini réussissent à faire passer quelque chose d'authentique en dépit d'une mise en scène trop sage. Les autres personnages, efficaces plastiquement et techniquement, ne sont que des fantômes. Éva Khris apparaît comme quasi-figurante et reste soft. Film soigné mais très inégal, construit, doté de beaux extérieurs, d'un son direct soigné alternant avec la post-synchro, d'une bonne musique... mais soporifique. FM

Sortie : 07/04/1976 (Ciné Halles, Omnia, Latin, Lord Byron, Cinévog St-Lazare, Vedettes, Casino St-Martin, Ciné Nord, La Bastille, Galaxie, La Gaité, Clichy Palace, Atlas).

Autres titres : *Week-ends balnéaires* (tour) / *Introductions* (US) / *Introduzione erotica* (It).

Vid : id / *Les Week-ends d'un couple pervers* (Iris Télévision, Alpha Vidéo, Fil à Film) – **DVD :** *Les Week-ends d'un couple pervers* (Blue One, 72 mn).

900 INTRODUCTIONS ANALES ET GORGES VORACES

1984, *Hardcore*, X

Pr : Gérard Palayan, pour Arès Productions. **Dis :** Auroch France. **Ré :** Jeremy Silver [= Alain Payet]. **Sc :** Jean-Luc Daunois. **Ph :** Pierre Fattori (Fujicolor). **Mus :** Philippe Bréjean. **Mont :** Marie-Christine Lewin. **Dir pr :** Christine Renaud. **Dur :** 69 mn. **Visas :** 58815 et 58845.

Avec : Isabelle Brel (Isabelle), Tania Valys (Valérie), Jean-Paul Bride (le directeur de Canal 69), Valérie Siddy (Framboise), Piotr Stanislas (Stan), Marie-Christine (l'épouse de Stan), Jean-Pierre Armand (l'homme du manoir), Jean Cherlian (le voyeur), Christophe Clark (le preneur de son), Véronique (la contorsionniste de la boîte de nuit), Nadine Proutnal (la fisteuse).

Sur un unique plateau d'une austérité peu commune – mur nu, table de contreplaqué, bouquet de fleurs, deux projecteurs –, Isabelle et Valérie, les présentatrices vedettes de Canal 69, se relaient pour lire les lettres et répondre aux appels télépho-

niques des téléspectateurs. À l'occasion elles donnent des recettes : « *Je vais vous parler des 1001 manières de vous servir d'un concombre.* » Le directeur de la station fait passer un essai météo à une candidate « speakerine » : sur une carte de la France vinicole, Framboise dispose un petit nuage de carton pour indiquer plein soleil : « *Vous n'êtes pas très douée. Que faisiez-vous avant ? – J'étais danseuse.* – Alors dansez. » Elle est beaucoup plus convaincante. Le soir, on fête la nouvelle collaboratrice dans une boîte de nuit et Isabelle suggère au directeur : « *Au lieu de faire des émissions en direct, on pourrait aller chez les gens.* – Là, je marche à fond. » Dès lors une caméra et une équipe technique – qui étrangement resteront pour nous invisibles – partent tourner les ébats de la France profonde : Valérie améliore l'ordinaire d'un couple dans leur salon Sam Suffi ; Valérie, encore, avec un homme dans un manoir à colombages pour le plus grand plaisir d'un voyeur enthousiaste qui lui fait un chèque... Toutes et tous se retrouvent pour boire « *à la santé de Canal 69 qui se vend dans le monde entier. Et maintenant, place à la fête.* »

Six remarques dans le désordre. 1) Payet attaque son ouverture pianissimo : Isabelle face à la caméra. Brusquement plan d'un téléspectateur sans visage face à son téléviseur : il se masturbe hard face à Isabelle sur l'écran et lui rugit dans le combiné du téléphone (voix et texte de Bride) : « *Tu prendrais bien mon gland violacé ? Je tiens plus. Ma queue, je vais te la foutre dans l'écran !* » Il se lève et écrase son membre contre la vitre sur la bouche virtuelle d'Isabelle qui le languette jusqu'à l'éjaculation : « *Tu m'arraches tout !* » *Videodrome* sort en France en mai 1984, le Payet en juillet 1984. Que conclure ? 2) Payet ponctue certaines séquences de plans de Paris la nuit : un immense coupé américain descend les Champs-Élysées au son d'une musique triomphale connue. Au volant Bride, à côté Isabelle ; elle se penche vers lui. Raccord latéral pour cadrer une fellation. On ne voit jamais ça chez Michel Drucker. 3) Payet se fait plaisir : à deux reprises un abonné de Canal 69 consulte un programme télé, dont la grande photo de couverture légendée « Star de l'année » représente Isabelle Brel très belle, plus bas un encart annonce un portrait texte de Jean-Luc Daunois (que le CNC crédite « auteur »). Combien de spectateurs pouvaient-ils saisir l'allusion ? Nous-mêmes ne la comprenons que 25 ans plus tard. 4) Dans le monde du hard, trois auteurs posent un problème insoluble à l'amateur : Ricaud, Reinhard et Payet. Ils ont le chic pour trouver et nous offrir des actrices jamais revues ailleurs. Payet, grand amateur de cirque, nous offre ici une contorsionniste fabuleuse. Une première fois, elle fait son numéro, splendide, nue, caressée par Isabelle. La seconde fois, elle est hard dans la grande soirée finale. Très vite les trois étalons disparaissent et seules restent six femmes enlacées : elle reçoit amoureusement une longue main coupée vaginale. 5) Depuis un certain temps déjà, pour diminuer l'importance des films hard dans les statistiques du CNC, les réalisateurs déclaraient deux courts métrages hard au lieu d'un long métrage. D'où ces titres à rallonge. Ici volonté délibérée ? Distraction du monteur ? Le spectateur assiste successivement à *Introductions anales* (35 mn), puis à *Gorges voraces* (34 mn). 6) *Last but not least*, l'amateur sera heureux d'apprendre qu'ici Bride est hard, et bien hard. Un film inégal, avec des fulgurances de très grand maître. AM

Notes : Le plan d'Isabelle Brel, assise à la terrasse d'un café de Deauville, provient de *Petits Trous bourgeois à dépuceler**.

Sortie : 04/07/1984 (Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Cinévog Montparnasse, Méry).

Vid : *Les Jeunes Baiseuses* (Fil à Film/Rayon X).

901 INTRODUCTIONS PERVERSES

1977, *Hardcore*, X

Pr : Alain Deruelle et Jean-François Hautin, pour Les Films Thermidor et Au Bon Film. **Dis** : Avia Films. **Ré** : Alain Thierry [= Alain Deruelle et Jean-François Hautin]. **Sc** : Yvonne Deruelle [= Alain Deruelle]. **Ph** : Marcel Sanvhaa [= Bernard Marzolf] (Eastmancolor). **Mus** : Paul Piot et Michel Roy. **Mont** : Uhmec [= Alain Deruelle]. **Rég** : Dusson Ponterail. **Dir pr** : Jean-François Hautin. **Dur** : 80 mn. **Visas** : 47344 et 47345.

Avec : Christel Lauris (la propriétaire), Élisabeth Buré (Babette), Liliane Allan (Lili), Monique Garnier (Momo), Agnès Ollard (la crucifiée), Alban Ceray, Charlie Schreiner, Richard Allan, Dominique Aveline, Cyril Val [= Alain Plumey] et Hubert Géral (des clients).

Quatre jeunes femmes joignent l'utile à l'agréable en faisant payer le plaisir qu'elles donnent.

En misant sur une pornographie non-stop au détriment d'un scénario, en utilisant de rares dialogues orduriers, en confinant ses acteurs dans un appartement minable, Alain Deruelle se révèle le grand précurseur du « hard-crad » et s'épanouit dans la surenchère musclée : sodomies, double pénétration, mini gang-bang, fesses fouettées, introductions de godes, de cieres et d'une bouteille de Schweppes. La nature excentrique d'Agnès Ollard se démarque de ce magma. « Elle en demandait encore plus, raconte Jean-François Hautin (*Ciné Eros Star* n° 14, sept 1983), et les mecs avaient vraiment peur. Il y a même des séquences qu'on a été obligé de sortir pour vendre le film à l'Allemagne. » CB

Notes : Exploitation non autorisée des courts métrages *Introductions perverses* et *Le Paradis du sexe*.

Sortie : 07/09/1977 (Gramont, Cinévog St-Lazare, Midi Minuit, Cinévog Montparnasse, Scarlett).

Autres titres : *Le Plaisir du sexe* / *La Divine Pornocrate* (ex-). **Vid** : *id* (Concorde, 57 mn) / *Bordel de luxe*.

902 INTRODUISEZ VOTRE TICKET

1978, *Hardcore*, X

Pr : Georges Combret, pour Europrodis. **Dis** : Filmologies. **Ré** : Job Blough [= Anne-Marie Tensi]. **Ph** : Paul Soullignac (Eastmancolor). **Dir pr** : Yvette Crouzet. **Dur** : 72 mn. **Visa** : 48899.

Avec : Claude Janna (la tenancière), Richard Allan (le testeur), Benoît Archenoul (Christian), Virginie Caillat et Maria Catalao (les nouvelles).

Deux couples dansent dans un living puis font l'amour. Les garçons emmènent ensuite les deux provinciales dans un salon de massage très spécial. Tout sourire depuis son canapé, la tenancière contemple les ébats. Elle finit par s'endormir. À son réveil, elle congédie les deux garçons et garde les deux filles auprès d'elle pour leur apprendre le métier. Puis elle se caresse devant un miroir. La brune est testée par le mari de la patronne. Madame est à son bureau, calculette à la main. Elle tend à Virginie, la recrue blonde, des consignes à lire attentivement, puis lui amène son premier client, Christian. Virginie commence par lui faire l'amour puis termine sur un body body. Christian débouche le champagne pour trinquer avec la tenancière à ses nouvelles recrues.

Au gré des semaines de sorties, les productions AMT se métamorphosaient. Une séquence ajoutée par ici, une autre retirée par là. Les titres « maison » étaient évolutifs. AMT avait inventé le hard impécunieux à montage variable. Ces pornos allèrent même jusqu'à ressortir, re-ressortir avec des visas souvent dérobés à d'anciennes productions soft. L'un s'appelait une semaine *L'Autre Face du péché*, trois semaines plus tard *Les Ravageuses* (en ayant changé de montage au passage), après s'être initialement intitulé *Je suis avide d'hommes**. L'autre grande « originalité » AMT fut la couverture à rayures sur lesquelles se relayaient semaine après semaine de multiples hardeurs pour leurs mornes ébats (cf. *Un membre de fer**). Dans la copie visionnée à l'époque d'*Introduisez votre ticket* ne figurait pas Maria Catalao, et Richard Allan y était réduit à une apparition furtive. À la place, le spectateur avait droit à une séquence rapportée de « couverture rayée » entre Claude Janna et Alain Plumey, séquence aujourd'hui disparue de notre copie VHS. Pas de mise en scène, pas de décors (une simple lampe de chevet posée sur un carton) ; de simples séquences filmées par un chef op' somnolant et raccrochées à la va-comme-j'te-pousse au montage. L'anonymat des hardeurs (à l'exception de Richard Allan) s'explique par leur appartenance évidente aux productions AMT gay. PM

Sorties : 02/08/1978 à Nancy (Saint-Sébastien) ; 22/11/1978 à Paris (Ciné Halles, Amsterdam St-Lazare, Atomic, Scala, Delambre Montparnasse).

Autre titre : *Les Niqueuses*.

903 IRRÉVERSIBLE

2001, *Drame*, - 16

Pr : Christophe Rossignon, Richard Grandpierre, Gaspar Noé, Vincent Cassel et Brahim Chioua, pour Nord-Ouest Production, Eskwad, 120 Films, Les Cinémas de la Zone et Studio Canal. **Dis** : Mars Distribution. **Ré, sc & dial** : Gaspar Noé. **Ph** : Gaspar Noé et Benoît Debie. **As op** : Antoine Rabaté et Sébastien Saadoun. **Steadicam** : Éric Catelan. **As op 2^e équipe** : Denis Gaubert. **Mont** : Gaspar Noé. **Mus** : Thomas Bangalter. **Extr mus** : *Symphonie n° 7* en la majeur de Ludwig van Beethoven, *Symphonie n° 9* en ré majeur de Gustav Mahler. **Son** : Jean-Luc Audy, Marc Boucrot et Valérie Deloof. **As son** : Xavier Bonneyrat. **Mix** : Cyril Holtz. **Déc** : Alain Juteau. **Cost** : Laure Culkovic. **Coif** : Pierre Chavialle et Ghislaine Tortereau. **Maq ef sp** : Jean-Christophe Spadaccini. **Sup ef sp** : Rodolphe Chabrier. **As ré** : Olivier Théry-Lapiney et Stéphane Derdérien. **Dir pr** : Serge Catoire et Ève Machuel. **Ext** : Paris, région parisienne. **Tour** : 15/07 – 30/08/2001. **Dur** : 99 mn. **Visa** : 103528.

Avec : Monica Bellucci (Alex), Vincent Cassel (Marcus), Albert Dupontel (Pierre), Philippe Nahon (Philippe), Jo Prestia (le Ténia), Stéphane Drouot (Stéphane), Jean-Louis Costes (Fistman), Michel Gondoin (Mike), Mourad Khima (Mourad), Hellal (Layde), Nato (le commissaire), Fesche (le chauffeur de taxi), Jara-Millo (Concha), Le Quellec (l'inspecteur), Giami (Isabelle), Adoum (Fatima), Fouloux (Janice), Stéphane Derdérien (un client du Rectum), Christophe Lemaire (le danseur en chemise hawaïenne), Gaspar Noé (un client du Rectum), Titof (le mec sur le lit à la fête).

Le scénario du film est restitué « à l'envers », chaque nouvelle séquence constituant un flash-back immédiat de la précédente. Deux hommes, Pierre et Marcus, sont interpellés par

la police devant un club gay, le Rectum. Peu avant, Marcus a frappé à mort un habitué : le Ténia. Plus tôt dans la nuit, il interrogeait deux prostituées pour retrouver l'homme qu'il cherchait ; auparavant, Pierre et Marcus avaient vu Alex, femme de Marcus, transportée, inanimée, sur un brancard. Elle avait été violée par le Ténia. Précédemment, au cours d'une soirée, Alex était partie seule après une dispute. Enfin, au départ : Alex passe une après-midi amoureuse avec Marcus, puis apprend qu'elle est enceinte.

L'acteur Philippe Nahon (vedette des deux films précédents de Gaspar Noé, *Carne* et *Seul contre tous*) annonce d'entrée que « *le temps détruit tout* ». Ce que confirme la suite, la succession des scènes « à rebours » accentuant cette idée de fatalité puisque chaque effet est présenté avant sa cause. Une façon inédite de renverser les termes habituels du suspense, le spectateur étant amené à une gymnastique intellectuelle permanente : le « pourquoi ? » remplaçant le « comment ? ». Mais, au-delà de cette difficulté, l'inversion de la progression classique modifie totalement le jugement sur les faits et leur portée dramatique. Au schéma classique « bonheur/crime/vengeance », irrémédiable descente aux enfers des protagonistes, de l'amour vers la mort, Gaspar Noé substitue une construction qui modifie radicalement la signification de chaque scène de sexe. Car *Irréversible* est d'abord un film sur les rapports homme/femme (et hommes entre eux) qui sont ici exprimés de façon terriblement réaliste, filmés en longs plans séquences qui en renforcent l'impact. La boîte gay, enfer sordide et ténébreux, le meurtre atroce (et à cet instant incompréhensible) qui s'y déroule auraient été acceptables à la fin d'une longue progression dramatique. Mais deviennent ici inattendus et terrifiants. De même la longue scène du viol d'Alex par le Ténia (filmée en continu, sans aucune ellipse, sans équivalence au cinéma me semble-t-il) atteint à une intensité insoutenable pour des spectateurs que l'on vit alors désertier la salle par dizaines. Et lorsque, enfin, Alex et Marcus, nus, libres et joyeux, font l'amour en toute liberté, cette séquence finale (répétons-le, dans la chronologie inversée du film) prend une résonance désespérée puisque illusoire. Monica Bellucci porte avec un talent, une liberté et un courage absolus un rôle terriblement osé, passant de scènes d'intimité, irradiantes de franchise, avec Vincent Cassel à un long calvaire subi dans la pénombre d'un tunnel sordide. Gaspar Noé, l'un des réalisateurs les plus exigeants du cinéma français, peu suspect de la moindre complaisance « commerciale », signe un film radicalement féministe par une sorte d'érotisation contrariée qui renvoie les protagonistes masculins à une irrépressible violence. *IZ*

Notes : Le film a été intégralement tourné en Super 16 et a ensuite été gonflé en Super 35 par procédé numérique.

Sortie : 24/05/2002 (Gaumont Ambassade, UGC Normandie, St-Lazare Pasquier, Rex, UGC Opéra, UGC Odéon, UGC Halles, UGC Convention, UGC Bercy, MK2 Hautefeuille, UGC Lyon-Bastille, MK2 Gambetta, MK2 Beaugrenelle, MK2 Quai de Seine, MK2 Nation, Miramar, Pathé Wepler, Gaumont Alésia, Gaumont Parnasse, Gaumont Aquaboulevard).

DVD : *id* (Studio Canal).

904 ISABELLE DEVANT LE DÉSIR

1974, *Érotique*, - 13

Pr : Jan Van Raemdonck et Raymond Danon, pour Art et Cinéma (Bruxelles), Élan Film (Bruxelles) et Lira Films (Paris). **Dis :** 20th Century Fox. **Ré :** Jean-Pierre Berckmans. **Sc & dial :** Jean-Pierre Berckmans et Jacques de Decker,

d'après le roman *La Délice* de Maud Frère. **Ph :** Henri Decaë (Eastmancolor). **Cam :** Henri Decaë et François Segura. **Mus :** Claude Luter et Yannick Singery. **Son :** Michel Bailly, Johan Charrière et Claude Ermelin. **Mix :** Alex Pront. **Mont :** Pierre Joassin, Monique Lebrun et Marie-Josèphe Yoyotte. **Dir art :** André Fonteyne. **Déc :** Philippe Graff. **Cost :** Ann Huybrechts. **Maq :** Claudine Thyron. **As ré :** Edmond Caprasse et Andrea Heirman. **Rég :** Jozef Van de Water. **Dir pr :** André Déroutal, Baudouin Mussche et Ralph Baum. **Dur :** 93 mn. **Visa :** 42569.

Avec : Anicée Alvina (Isabelle), Jean Rochefort (M. Vaudois), Mathieu Carrière (Luc), Annie Cordy (la mère d'Isabelle), Marie-Clémence Meerschaut (Yvette), Francine Blistin (M^{me} Vaudois), Philippe Van Kessel (Olivier), Sophie Barjac (Séverine), Étienne Samson (Joseph), Patrick Roegiers (Christian), Catalina de Bergeyck (Élisabeth), Jean-Marie Degèsves (Robert), Évelyne Berckmans (la jeune femme sur la plage), Martine Willequet (Geneviève), Anne-Marie Ferrières (la dame âgée), Yannick Pauwels (Isabelle enfant), Marc Audier (le voisin d'Isabelle), André Mairesse (le sommelier), Sigrid Berhaut (Yvette enfant), Joseph Popelier (le pêcheur), Robert Roanne (l'homme de 40 ans), Janine Valette (la femme aigrie).

Carton : « 1950, une petite ville du Nord... » Isabelle vit dans un univers prolétarien. Orpheline de père, elle fut violée par un Allemand pendant la guerre. Travaillant chez un photographe, M. Vaudois, elle tombe amoureuse de Luc, play-boy de province aisé. Taraudée par ses drames intimes et handicapée par son statut social, elle peine à trouver son équilibre dans les bras de Luc et finit par succomber à Vaudois, gentil quadra. Une conclusion énigmatique lui fait rencontrer un autre homme.

La carrière météorique de Jean-Pierre Berckmans s'arrête ici, après *La Chambre rouge* (1972). Doté de louables intentions dans le domaine du sexy psychologique, mais trahi par des naïvetés formelles constantes, il échoue (comme pour le précédent) à rendre plausible le portrait d'une petite ville provinciale belge minée par ses secrets d'alcôve et les traumatismes du personnage. C'est Isabelle devant un désir contrarié, à la recherche d'un père de substitution. Une construction intéressante en flash-back sur trois périodes (enfance, adolescence, âge adulte) est désamorçée par la gaucherie des effets de montage et de l'héroïne. Anicée Alvina, corps sublime révélé par Robbe-Grillet et dont elle n'est pas avare chez Berckmans, confirme son absence totale et de jeu et de flamme. Par comparaison, Jean Rochefort démontre les ressources d'un grand acteur totalement en roue libre et en pleine improvisation permanente. Coupe sociologique et presse du cœur, sexe sauvage et clichés hamiltoniens, casting hétéroclite : l'excès de contrastes frustes et violents tue l'authenticité comme l'homogénéité. *IZ*

Sortie : 16/04/1975 (George V, Bilboquet, Max Linder, Paramount Opéra, Galaxie, Maine Rive Gauche, Scala, Liberté, Fauvette, Miramar).

Autres titres : *Isabelle* (ex-) / *L'Intrus* (ex-) / *La Délice* (ex-). **Vid :** *id* (VIP, Victor Vision).

905 IXE

1979, *Expérimental*, - 18

Pr : Lionel Soukaz, pour Little Sisters Productions. **Re, sc & dial :** Lionel Soukaz. **Ph :** Élisabeth Prouvost et Lionel Soukaz (16 mm). **Mont :** Françoise Prenant et Lionel Soukaz.

As ré : Jérôme de Missolz. **Script :** Nicole Deschaumes. **Dur :** 48 mn. **Visa :** 53087.

Avec : Lionel Soukaz, Philippe Veschi, Hervé Leymarie, François Dantchev, Jean-François Bermudes, Karin, Verveine, York, avec la participation involontaire de Jean-Paul II, Jacques Chirac, Richard Nixon, Valéry Giscard d'Estaing.

Les angoisses d'un jeune homme particulièrement sensible à une société répressive dont les quatre piliers sont la guerre, la religion, le sexe et la drogue.

Étrange exemple d'un cinéma expérimental qui s'attache à représenter non seulement la pulsion brute mais encore la pulsation de son émergence. Quelques procédés esthétiques (fondus, surimpressions, images vidéo intégrées à la trame de l'image chimique, découpage répétitif, musique obsédante, absence de narration classique et de dialogues) suffisent à créer un climat fiévreux et contemplatif à la fois, traversé d'éclairs et de climax. De la pornographie, Soukaz conserve les plans d'inserts de sexes, mais assez rarement. Afin de maintenir la tension du désir, aucun assouvissement (entendez : aucune éjaculation, mis à part un unique plan de son résultat) n'est montré. Et les scènes d'amour (masturbation solitaire, couples ou amours collectives) sont constamment entrecoupées de plans autres, hétérogènes. Certaines amorces de scènes hard reviennent régulièrement, à contre-temps, et renforcent ainsi la frustration tout en réitérant le scandale. Ce film à la fois poétique, politique (virulente critique de « la vie quotidienne dans le monde moderne », de la guerre et de la religion), comique atteint régulièrement au fantastique. Tourné dans des conditions matérielles difficiles, son montage est l'un des plus étonnants qu'on puisse voir : sa virtuosité pointilliste lui permet d'atteindre à la pure « image mentale ». Je pense à la scène de « l'agression » interprétée par Soukaz lui-même. Le foisonnement libertaire comme tentative d'atteinte de l'essence ? On ne s'étonne pas trop que le professeur René Schérer aime ce cinéma, lui qui traduisit une partie des *Recherches logiques* de Husserl mais consacra aussi une étude à... Charles Fourier. *Ixe* constitue l'aboutissement dramatique et plastique de cer-

tains courts métrages de Soukaz comme *Amor* (1980-2000) et *Bout tabou* (1979-2000), qui renouvelaient avec un dynamisme brio, celui-là le thème du journal intime, et celui-ci, la mise en abyme du metteur en scène et de son film. FM

« *Ixe* [...] renoue avec une tradition du cinéma expérimental, inauguré par Jonas Mekas : le home-movie. Bien loin des brumes théorico-tragiques de *Race d'ep**, on retrouve Soukaz avec beaucoup de plaisir. Dans la version présentée à Hyères, il y avait deux écrans. Le monde de Soukaz avec ses désirs, ses tics, ses fantasmes nous est donné à voir avec force et talent. Un excellent travail de la bande-son pratique un humour féroce, intervenant un peu à la manière de celle des films de Kenneth Anger, et fait de ce film l'un des plus convaincants de cet auteur. Comme un cri d'adolescent déversant sa haine, son ressentiment du spectacle... par le spectacle. Travail d'accumulation d'images féroces et kitsch. » (Yann Beauvais, *Cinématographe* n° 60, sept 1980).

Notes : « Ce film qui est une série ininterrompue de flashes, de spots, sur fond musical souvent violent, et qui s'achève par un long ricanement fort pénible, est apparu à la Commission comme une provocation et une agression systématiques. Aussi a-t-elle décidé qu'il convenait de choisir entre une interdiction totale, un classement sur la liste prévue par les articles 11 et 12 de la loi du 30 décembre 1975, et une interdiction aux mineurs. Elle a finalement opté sans grande hésitation pour l'interdiction totale qui lui est apparue justifiée par la désespérance sans limite qui se dégage du film, son parti pris de dérision, la multiplication des scènes de sodomie, de fellation, de zoophilie, frappantes malgré leur brièveté, et l'insistance des scènes de piqûres de drogue. La multiplication des flashes très rapides, souvent difficilement compréhensibles, peut en outre être à l'origine d'effets tout à fait imprévisibles au niveau inconscient », concluait la Commission du CNC. Mais Jack Lang ne suit pas son avis et interdit seulement le film aux moins de 18 ans. Prix Public au festival d'Hyères, en juin 1980, où le film fut projeté dans sa version originale en double écran.

Sortie : 14/09/1980 (Cinémathèque du Centre Georges Pompidou).

Vid : *id* (Re : Voir).